Un franc le volume
NOUVELLE COLLECTION MICHEL LÉVY
1 FR. 25 C. PAR LA POSTE

COMTESSE DASH

LES AVENTURES D'UNE JEUNE MARIÉE

NOUVELLE ÉDITION



CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

Titre emprunté à Balzac.

LES AVENTURES

D'UNE

JEUNE MARIÉE

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

OUVRAGES

DE

LA COMTESSE DASH

Format grand in-18

UN AMOUR COUPABLE......... 1 vol.
LES AMOURS DE LA BELLE AURORE 2 —
L'ARBRE DE LA VIERGE...... 1 —
LES AVENTURES D'UNE JEUNE MARIÉE..... .... 1 —
LES BALS MASQUÉS........... 1 —
LE BEAU VOLEUR............ 1 —
LA BELLE PARISIENNE........ 1 —
LA BOHÈME DU XVII[e] SIÈCLE... 1 —
BOHÈME ET NOBLESSE......... 1 —
LA CEINTURE DE VÉNUS...... 1 —
LA CHAINE D'OR............ 1 —
LA CHAMBRE BLEUE........... 1 —
LA CHAMBRE ROUGE......... 1 —
LE CHATEAU DE LA ROCHE SANGLANTE.................. 1 —
LES CHATEAUX EN AFRIQUE.... 1 —
LES COMÉDIES DES GENS DU MONDE.................. 1 —
COMMENT ON FAIT SON CHEMIN DANS LE MONDE............ 1 —
COMMENT TOMBENT LES FEMMES. 1 —
UN COSTUME DE BAL......... 1 —
LA DAME DU CHATEAU MURÉ .. 1 —
LA DETTE DE SANG........... 1 —
LA DERNIÈRE EXPIATION...... 2 —
LE DRAME DE LA RUE DU SENTIER 1 —
LA DUCHESSE D'ÉPONNES...... 1 —
LA DUCHESSE DE LAUZUN...... 3 —
LA FÉE AUX PERLES......... 1 —
LA FEMME DE L'AVEUGLE...... 1 —
UNE FEMME ENTRE DEUX CRIMES 1 —
LES FEMMES A PARIS ET EN PROVINCE.................... 1 —
LE FILS DU FAUSSAIRE....... 1 —
UN FILS NATUREL .... 1 —
LES FOLIES DU COEUR......... 1 —
LE FRUIT DÉFENDU........... 1 —
LES GALANTERIES DE LA COUR DE LOUIS XV............... 4 vol.
— LA RÉGENCE............. 1 —
— LA JEUNESSE DE LOUIS XV.. 1 —
— LES MAITRESSES DU ROI.... 1 —
— LE PARC AUX CERFS....... 1 —
LES HÉRITIERS D'UN PRINCE. 1 —
LE JEU DE LA REINE......... 1 —
LA JOLIE BOHÉMIENNE....... 1 —
LES LIONS DE PARIS......... 1 —
LE LIVRE DES FEMMES........ 1 —
MADAME LOUISE DE FRANCE.... 1 —
MADAME DE LA SABLIÈRE..... 1 —
MADEMOISELLE CINQUANTE MILLIONS.................... 1 —
MADEMOISELLE DE LA TOUR DU PIN..................... 1 —
LA MAIN GAUCHE ET LA MAIN DROITE.................. 1 —
LES MALHEURS D'UNE REINE.. 1 —
LA MARQUISE DE PARABÈRE.... 1 —
LA MARQUISE SANGLANTE...... 1 —
LE NEUF DE PIQUE........... 1 —
LA NUIT DE NOCES.......... 1 —
LA POUDRE ET LA NEIGE...... 1 —
LA PRINCESSE DE CONTI...... 1 —
UN PROCÈS CRIMINEL......... 1 —
UNE RIVALE DE LA POMPADOUR. 1 —
LE ROMAN D'UNE HÉRITIÈRE .. 1 —
LA ROUTE DU SUICIDE......... 1 —
LE SALON DU DIABLE......... 1 —
UN SECRET DE FAMILLE. .... 1 —
LES SECRETS D'UNE SORCIÈRE.. 2 —
LA SORCIÈRE DU ROI.......... 2 —
LE SOUPER DES FANTOMES..... 1 —
LES SOUPERS DE LA RÉGENCE. 2 —
LES SUITES D'UNE FAUTE...... 1 —
TROIS AMOURS................ 1 —
LES VACANCES D'UNE PARISIENNE. 1 —
LA VIE CHASTE ET LA VIE IMPURE 1 —

Émile Colin. — Imprimerie de Lagny.

LES AVENTURES

D'UNE

JEUNE MARIÉE

PAR

LA COMTESSE DASH

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

—

1888

LES AVENTURES

D'UNE JEUNE MARIÉE

I

AVANT-SCÈNE

Nous sommes au plus beau moment de la Régence. Les intrigues se croisent : les unes pour la pousser en avant, les autres pour la renverser; tout cela non par haine, ni par vengeance, mais par intérêt personnel.

Les jeunes seigneurs conspiraient bien un peu, par-ci par-là, entre un rendez-vous d'amour et un souper fin. Paris n'était pas la Bretagne : rien n'était sérieux en tout ceci ; les espions de Dubois découvraient la trame avant qu'elle fût tissue ; on faisait venir les turbulents, M. le Régent les admonestait, et leur donnait le choix entre la

Bastille et les antichambres du Palais-Royal : ils avaient horreur de la prison, ils se repentaient et faisaient leur soumission de bonne grâce ; la Régence était sauvée, et l'on buvait le soir des flots de vin de Champagne ; ils emportaient les derniers ressentiments jusqu'à ce qu'une ambition rentrée ou un caprice refusé amenassent ces nouveaux Brutus à menacer ce nouveau César. Grâce à Dieu ! on ne tuait personne et la nation ne s'attristait point de tout cela.

Un matin du mois d'avril, dans un des vastes hôtels de la rue Saint-Louis au Marais, toutes les fenêtres étaient encore fermées.

— M. le duc de Châteaubert ? dit un homme qui entra.

Le suisse le toisa des pieds à la tête avant de répondre, et le trouva probablement bien hardi, d'après son plus que modeste accoutrement, car il lui jeta d'un air de hauteur :

— On n'entre pas ainsi chez monseigneur sans être attendu.

Le bonhomme ne se découragea point ; il ferma la porte et avança un peu.

— Monseigneur ne m'attend pas, mais lorsqu'il saura ce qui m'amène, il sera charmé de me voir.

Un laquais qui traversait la cour, entendant ces singulières paroles, s'approcha du suisse, resté debout devant sa loge, et lui demanda si l'on n'allait pas chasser ce fou.

—Je ne suis point fou, repartit l'étranger ; je porte là un trésor que M. le duc de Châteaubert désire vivement acquérir. Permettez-moi d'attendre ici le bon plaisir de votre maître ; je m'engage à accepter vos mauvais traitements s'il ne vous a pas récompensé avant ce soir.

Les domestiques recommencèrent un examen attentif du quidam si sûr de son fait.

C'était un homme de plus de soixante ans, vêtu ‚pune sorte de houppelande noire, avec une fourrure. Ses hauts-de-chausses, suivant la mode du règne de Louis XIV, étaient d'un capucin foncé' et ses bas rouges étalaient plus d'une reprise. Il portait un chapeau rond d'une couleur douteuse, orné d'une plume fanée. On eût dit une friperie ambulante.

L'objet le plus remarquable de cet accoutrement était une boîte carrée, fermée d'une serrure solide et percée au couvercle d'une quantité de petits trous. Ce devait être une chose précieuse, rare apparemment, ou quelque instrument

inconnu, qu'il désirait offrir au duc, pour en tirer de l'argent. Les valets savaient leur maître fort amateur de curiosités, aussi n'osèrent-ils plus renvoyer celle-ci, mais ils voulurent en avoir les prémices.

—Eh bien ! attendez que M. le duc soit éveillé, ainsi que votre boîte, et ne faites pas de bruit surtout.

L'hôtel de Châteaubert, situé *extraordinairement* dans ce quartier parlementaire, et si loin du séjour actuel de la cour, était un magnifique bâtiment, d'une ancienneté authentique, prouvée par sa construction même et par les nombreux souvenirs qui s'y rattachaient.

Le duc s'y trouvait fort mal à son aise, mais il était forcé de l'habiter par la volonté de la duchesse son aïeule, laquelle y avait passé ses beaux jours sous le feu roi. Lorsqu'elle venait à Paris chaque année, elle n'eût pas supporté de voir son petit-fils hors de la maison de ses pères, sous prétexte que cette maison n'était point à la mode des petits-maîtres. La vieille duchesse ayant conservé une fortune considérable et une considération méritée, était une grand'mère à soigner.

Depuis sept ans, M. de Châteaubert était marié,

bien qu'il n'eût encore que vingt et un ans. Orphelin dès son bas-âge, la douairière, devenue sa tutrice, s'était occupée de sa fortune avec les soins les plus attentifs ; elle lui avait *mitonné* une héritière, orpheline comme lui, possédant les plus belles terres du Maine, descendant par un bâtard des ducs de Bretagne, et portant comme lui le beau nom de Beaumanoir. Dès que son petit-fils eut quatorze ans et la jeune fille douze, elle les unit, avec l'autorisation du commandeur d'Amboise, oncle et tuteur de la mariée. La noce se fit magnifiquement dans une des terres de celle-ci, puis, le jour même, le duc revint à Paris, accompagné de son gouverneur. La duchesse resta près de son aïeule, jusqu'à ce qu'ils eussent l'un et l'autre l'âge, non pas de raison, mais de folies.

La grand'mère était une femme supérieure ; elle se promit de diriger sa petite-fille, d'en faire ce qu'elle avait été elle-même, et ce ne fut pas difficile, car elle trouva dans son élève des dispositions admirables.

Accoutumée aux mœurs sinon rigides, au moins réservées du grand siècle, elle ne comprenait pas les nouvelles façons, les inconvenances

de la génération présente, encore moins ses débauches et ses ignominies.

Elle voulait que les ménages restassent unis, ne fût-ce qu'en apparence ; elle voulait surtout que le nom fût respectable et respecté, qu'on payât ses dettes, qu'on vécût en famille, qu'on allât chaque année, en grand seigneur, dans ses terres ; elle voulait enfin bien des choses, que personne ne faisait plus et qui s'éloignaient tous les jours davantage.

La jeune duchesse fut donc élevée dans ces principes et ne douta pas un moment que son mari n'eût les mêmes idées ; sa grand'mère n'en était pas moins convaincue ; elle avait toute confiance dans le gouverneur de son fils, dans son fils également ; elle avait compté sans les occasions, sans les amis, sans tout ce qui entraîne la jeunesse et qui la perd. Le duc de Châteaubert était le plus charmant jeune homme du monde : beau, élégant, spirituel, d'une distinction native et d'une bravoure proverbiale. Il ne tarda pas à se jeter tête baissée dans les extravagances; le gouverneur prêcha, menaça d'instruire la grand' mère ; le jeune homme répondit :

— Vous n'oserez pas, mon cher monsieur Fil-

leau. Vous savez du reste que cela ne servirait à rien.

M. Filleau le sentit en effet, et il cacha les déportements, tout en conservant son droit de remontrance, dont il usa. A seize ans le duc avait trois maîtresses et dépensait le triple de sa pension. Il ne songeait pas plus à sa femme que si elle eût encore été Mlle de Beaumanoir. De loin en loin ils s'écrivaient une lettre bien courte, bien froide ; la douairière leur servait d'intermédiaire tous les six mois, c'était tout. Pourtant, quand la jeune fille eut dix-sept ans, la duchesse fit faire son portrait et l'envoya à M. son fils.

Jamais Hébé et les Grâces réunies ne possédèrent un aussi délicieux visage, une taille plus séduisante et plus voluptueuse. Elle savait être à volonté et tour à tour triste, gaie, rêveuse, spirituelle, sévère, provocante : c'était dix femmes en une seule. Elle avait appris de la duchesse les grandes manières et les possédait au souverain degré ; elle avait appris d'elle-même la séduction et elle était la séduction incarnée, capable de tourner la tête à un couvent de derviches.

Lorsque la douairière la trouva tout à fait accomplie, — elle avait dix huit ans, — elle écrivit

à son petit-fils de venir chercher sa femme. Il fallut obéir. Comme tout le monde, il resta frappé de tant de charmes, mais, en opposition avec tout le monde, en sa qualité de mari, je suppose, il se contenta de la trouver belle sans l'avouer. Il la reçut en cérémonie des mains maternelles, écouta les yeux baissés le sermon de rigueur, salua du plus grand air la compagne de sa vie, celle qui portait son nom, et se promit *in petto* de ne partager avec elle que cela.

Le premier sentiment qu'éprouva le duc près de sa femme, ce fut l'embarras. Il comprit qu'une telle beauté et un tel esprit occuperaient bientôt une grande place, et qu'il fallait les ménager.

— Madame, lui dit-il pendant qu'ils roulaient pesamment dans leur chaise, vous aimez le monde sans doute?

— Je ne sais, monsieur; je ne l'ai jamais vu et je n'y ai jamais pensé.

— On a dû vous apprendre cependant qu'une personne de votre nom et de votre état était appelée à le fréquenter?

— En cela, comme en toutes choses, monsieur, je me laisserai guider par vous.

— Diable soit des éducations de province! C'est

que je n'ai pas le temps de la guider, pensa-t-il, et, d'ailleurs, je serais un drôle de guide, j'en conviens.

Le silence se fit encore dans la chaise, la duchesse le rompit la première.

— Monsieur le duc, laquelle de nos terres habiterons-nous l'été? demanda-t-elle.

— Une terre! Nous sommes trop jeunes pour penser à ces choses-là, madame. En fait de châteaux, nous avons Versailles, Marly, Fontainebleau, Compiègne; nous avons notre hôtel à Versailles et notre hôtel à Paris. A notre âge, on suit la cour et on s'amuse.

— Ah! je croyais... répliqua-t-elle étonnée.

— Vous avez beaucoup à apprendre, madame, il me semble.

— Vous m'intruirez, monsieur le duc.

Pendant tout le voyage, ce furent ainsi des surprises et des questions. Le jeune mari en déduisit que sa femme était trop honnête pour le milieu où elle allait vivre, mais que bientôt la société elle-même se chargerait de l'intruire et de lui enlever ses scrupules malséants.

A son arrivée dans l'hôtel, la jeune femme se

laissa conduire à son appartement, en visita toutes les pièces, et lorsque le duc lui eut montré les salons d'honneur, la salle du dais, sa chambre et ses cabinets :

— Monsieur, dit-elle fort naturellement, vous seriez bien aimable de me mener aussi chez vous ; il serait à propos que je susse où vous êtes, si par hasard j'avais besoin de vous parler.

On voit qu'elle se formait.

Les jours suivants, ils se rencontrèrent à peine, si ce n'est pour les visites de famille. La duchesse fut présentée à la cour. Elle reçut sur son lit, suivant l'usage, comme une nouvelle mariée, et bientôt il ne fut question que de sa beauté parmi les seigneurs, et voire même parmi les courtisans du Palais-Royal.

M. de Châteaubert voulut l'y conduire ; elle refusa avec beaucoup de fermeté.

Les femmes qui tenaient à leur réputation ne s'y montraient jamais ; excepté quelques dames sans préjugés, le cercle de M. le duc d'Orléans ne se composait que de ses roués.

Mme de Châteaubert n'adopta pas sur-le-champ les lois admises. Elle resta dans son appartement, s'y installa suivant ses goûts, s'occupa de son in-

térieur, cultiva la musique, entreprit même des lectures sérieuses ; elle observait beaucoup et parlait peu.

On la traitait de bégueule ; on la craignait pourtant, on compta avec elle, plus qu'une femme de son âge n'imposait d'ordinaire. Les bons esprits se mirent à l'étudier. Les badauds commencèrent à la louer aussi ; sa réputation s'établit peu à peu, et le duc entendit vanter la sagesse et la vertu de la nouvelle duchesse, reconnue en même temps pour la plus jolie femme de Paris.

Cet état de choses dura quelques mois ; Mme de Châteaubert en passa deux ou trois près de son aïeule pour rétablir sa santé un peu attaquée, et lorsqu'elle revint, une transformation complète s'était opérée en elle. Elle rechercha le monde, elle fut assidue chez Madame. Elle alla même une fois au Luxembourg, chez Mme la duchesse de Berry. Elle reçut M. le Régent, qui vint la voir pour l'en remercier ; il était fort sensible à ces complaisances pour madame sa fille de la part des dames que l'on appelait déjà des *collets montés*.

Elle fit prendre une petite et une grande loge à

l'Opéra, et devint presque coquette, ce qui était à peine un péché véniel en ce siècle-là.

Il lui arriva de Bretagne un jeune cousin, le vicomte de Kermandre, qui bientôt ne la quitta plus.

M. de Châteaubert entendit parler de ces métamorphoses et ne s'en soucia pas. Il était lancé dans le tourbillon le plus tournant de cette époque tournante. On ne pouvait marcher plus gaiement et plus insoucieusement à sa perte et à sa ruine : peu d'années encore, et il ne lui resterait rien que son nom.

Pour tout le monde, la duchesse était rangée désormais dans la classe nombreuse des femmes légères; nul ne doutait qu'elle n'eût accepté les hommages du vicomte, elle ne prenait point la peine de le dissimuler.

Le vicomte était fort jeune, il était beau, brave, spirituel, d'un charmant caractère. Il va sans dire que le duc et lui étaient les meilleurs amis du monde, suivant l'usage du moment.

Telle était la situation de choses, quand le vieil inconnu apporta la fameuse boîte, objet de la curiosité des laquais.

Il attendit plus de deux heures, sans que sa

patience se lassât. Nul n'osa pourtant le mettre à la porte, et il resta en possession de son banc, jusqu'à ce que la sonnette du duc retentît dans tout l'hôtel.

C'était alors une nouveauté que les sonnettes d'appartements; le valet de chambre parut à la porte du vestibule et appela le vieillard.

— Monseigneur consent à vous recevoir, l'ami. Si vous savez vous y prendre, votre curiosité est vendue et l'on vous en donnera un fort prix.

— Il n'est pas de sommes qui puissent payer ce que j'apporte, répliqua l'étranger d'un ton d'oracle en franchissant la première marche de l'escalier.

II

UN SYLPHE

Lorsqu'il entra dans l'appartement du duc, le vieillard resta quelques instants ébloui; tant de luxe lui paraissait merveilleux. Il salua gauchement et attendit sur le seuil qu'il lui fût permis d'avancer.

— Approche donc, mon brave homme, dit M. de Châteaubert, et viens me montrer tes chefs-d'œuvre. Qui t'envoie d'abord?

Le visage de l'étranger devint grave, toute trace de timidité disparut et il répondit d'une voix assurée :

— Celui qui m'envoie n'a pas de nom.

— Ah! très-bien, reprit le duc, ceci est une autre affaire; explique-toi pourtant, car je ne te comprends point.

— Nous ne sommes pas seuls, monseigneur.

M. de Châteaubert fit un signe, le valet de chambre disparut. Le vieillard posa soigneuse-

ment sa boîte sur un fauteuil, puis il sortit de sa poche une lettre qu'il montra au jeune homme attentif.

— Monsieur le duc, poursuivit-il, je suis un savant indigne ; j'ai quelquefois eu l'honneur de travailler avec Mgr le Régent lui-même ; je m'occupe de sciences occultes et j'ai fait des découvertes.

— C'est-à-dire que tu es un sorcier, j'entends.

— Je suis en relation avec les esprits ; ils daignent se manifester à moi d'une manière sensible, et l'un d'eux m'a apporté cette lettre et cette caisse, en m'intimant l'ordre de vous remettre l'une et l'autre ce matin.

Le duc éclata de rire.

— Une caisse et une lettre de la part des esprits, de la part de Lucifer, sans doute ! Cela doit être délicieux.

Le savant présenta le billet que le jeune homme ouvrit aussitôt. Il lut tout haut ce qui suit :

« Il y a trois jours, vous étiez en une compagnie où vous avez formé un souhait, je l'ai entendu et je l'ai exaucé. Tant que vous conserverez ce témoignage vivant de ma protection, vous n'avez rien à cr indre de personne ; gardez qu'il

disparaisse, votre puissance disparaîtrait avec lui. »

A cette époque de perversité et de débauche, à cette époque où l'on croyait à peine en Dieu, la superstition était partout. Depuis M. le duc d'Orléans, qui faisait très-hardiment des évocations et qui obtenait des résultats extraordinaires, jusqu'aux moindres grimauds des écoles, tout le monde se mêlait de sortilèges. Le duc se prit à regarder la lettre et la caisse avec émotion.

Le vieillard lui offrit très-respectueusement une clef et déposa la boîte à ses pieds. Cette boîte s'ouvrit et laissa voir une ravissante maison de chien sculptée, dorée, ouatée de brocard rose, garnie de rubans, de plumes et d'émaux.

Au fond de cette niche reposait une boule de soie blanche comme l'albâtre, grosse comme un rat, avec des yeux noirs et brillants, des pattes imperceptibles, un air impérial sur ses coussins d'édredon : c'était le propriétaire de la loge, un bichon de la plus petite espèce, un bichon sans pareil et sans rival, un bichon qu'une princesse eût payé de ses plus gracieux sourires, qu'une danseuse eût acheté par le don de son cœur.

— Quel bijou! s'écria le duc....

— Dans cette compagnie où vous étiez, monseigneur, on a parlé du chien de l'Arioste qui, à chacun de ses mouvements, semait des perles autour de lui. Vous avez témoigné le désir d'en posséder un semblable; ce souhait a été entendu et voici cet animal merveilleux.

— Il sème des perles?

— Il sème du bonheur, de la chance, des honneurs et de l'argent. C'est votre gardien, votre protecteur. Gardez qu'on vous le dérobe, tâchez qu'il vous aime, et vous triompherez de tout. Maintenant, monseigneur, ma mission est remplie, permettez-moi de me retirer en vous saluant très-humblement.

— Un instant, poursuivit M. de Châteaubert.

Il avait sorti le petit chien de sa niche et le tenait sur ses genoux, examinant un collier dissimulé sous ses longues soies. Ce collier d'or, enrichi d'émeraudes et de rubis, portait cette inscription :

— « Je m'appelle Galaor, et j'appartiens au duc de Châteaubert. »

Le jeune homme réfléchissait; tout à coup il releva la tête.

— Qui es-tu? demanda-t-il.

— Merlin, pour vous servir, monseigneur.

— C'est un bon nom d'enchanteur Où demeures-tu?

— Au bout du faubourg Saint-Antoine, à côté du prieuré des Augustins.

— Tu n'es pas riche?

— Monseigneur, je n'ai besoin de rien et je ne demande rien.

— Écoute, je ne crois pas un mot de ton histoire, dis-moi la vérité, tu n'auras pas à t'en repentir.

— Je vous ai révélé ce qu'il m'a été commandé de vous apprendre, je n'en sais pas davantage.

— Il doit y avoir une femme dans tout ceci. Laquelle? Ne me fais pas languir, tu en seras récompensé et je te garderai le secret.

— Une femme! Monseigneur me prend pour un autre. Vous remettre le gage d'un amour coupable, dans la propre maison de Mme la duchesse!

— Ton conte est impossible, cherches-en un meilleur.

— Monseigneur, je vois ici une image sacrée, reprit solennellement le messager, en étendant le bras vers un Christ. Je jure sur ce crucifix,

sur mon salut éternel, que je ne vous ai pas trompé. Je suis un simple et honnête homme, je ne ferais pas un serment sacrilège.

— Je croirai donc; mais souviens-toi que, si tu te joues de moi, lors même que tu serais au fond de l'enfer, je t'y découvrirai pour te faire mourir sous le bâton.

M. de Châteaubert se leva et prit sa bourse déposée sur une table.

— Accepte ceci, nous verrons ensuite.

— Je vous remercie, monseigneur, je ne suis pas de ceux que l'on paye.

— Alors, va-t'en, philosophe, je te retrouverai quand il en sera temps et je ne t'oublierai pas.

Resté seul, il chercha dans le regard singulier de Galaor quelque étincelle de ce feu de l'autre monde qui devait révéler son origine. Le chien fixait sur lui ses prunelles de diamant noir, où brillait une intelligence peu commune. Ce fut entre eux un entretien muet; le jeune homme croyait, en dépit de sa raison, et ne pouvait se défendre d'une crainte involontaire.

Il voulut placer lui-même la niche de son farfadet dans l'endroit le plus chaud, le plus gai, le mieux éclairé de la chambre. Galaor le regardait,

et, dès que sa maison fut installée, il alla s'asseoir gravement à la porte, de façon à ne rien perdre de ce qui se passerait autour de lui.

M. de Châteaubert sonna, le valet de chambre parut.

Le duc s'empressa de lui raconter cette étrange histoire.

— Ma foi ! Bourgogne, si c'est un bon génie, il est temps qu'il se présente, car nos affaires ne sont pas brillantes. As-tu fait ma commission? As-tu vu Gaucher pour ma dette d'hier?

— Oui, monseigneur, mais je n'ai pas une bonne réponse à vous transmettre : il n'a plus un sou dans sa caisse.

— Et cet emprunt?

— Hélas ! monseigneur, Mme la duchesse a refusé sa signature.

Le duc pâlit légèrement.

— Ah ! ah ! fit-il, ce sont encore là des mœurs de province... Mille pistoles ne se trouveront pas dans la poche de ma robe de chambre; il faudra avoir recours aux usuriers, et je dois payer dans les vingt-quatre heures. Ah ! madame la duchesse ! madame la duchesse !

Il regardait vers l'appartement de sa femme.

— Si Mme la duchesse y eût consenti, M. le duc eût touché ce matin cent mille livres.

— De quoi réparer mes pertes au jeu, donner quelques soupers à ma petite maison, et envoyer à la Florence ce collier dont elle a tant envie....

Ses yeux tombèrent en ce moment sur le petit chien, toujours assis à la porte de sa niche.

— Ah! s'écria-t-il, si l'on ne m'a pas menti, si tu es réellement un lutin ou un génie, tire-moi de là, Galaor, je croirai en ta puissance.

Galaor, comme s'il l'eût entendu, s'avança jusqu'à lui, le flaira quelques instants, puis il marcha résolument vers la porte et se mit à pousser de petits cris plaintifs. Presque en même temps celle de l'antichambre s'ouvrit. C'était le suisse, chargé d'un paquet assez volumineux, qu'il avait ordre de ne remettre qu'à M. le duc lui-même.

Le duc fit sauter le cachet et trouva, sous une énorme enveloppe, vingt billets de mille pistoles chacun, payables à vue chez Dauberney, un financier célèbre. Le jeune homme poussa un cri de joie; il était sauvé.

— Qui a apporté cela?

— Un grison, monseigneur.

— Il n'a rien dit?

— Il m'a seulement recommandé de rendre ceci à monseigneur sur-le-champ.

— Mon petit Galaor, que je te remercie!

Il prit le chien dans ses bras et le couvrit de caresses; celui-ci les reçut sans les rendre.

— C'est égal, ajouta-t-il comme par réflexion, les mille pistoles sont bien comptées.

Au moment où il commençait sa toilette, on gratta de nouveau à la porte, et la femme de chambre de la duchesse, une Lisette du plus haut style, se présenta.

— Mme la duchesse désirerait avoir avec M. le duc un moment d'entretien, dit-elle, et comme son appartement est envahi par les tapissiers, qui enlèvent les tentures d'hiver, elle prie monseigneur de vouloir bien la recevoir chez lui.

— A l'instant, répondit le duc, je m'empresse d'aller au devant d'elle.

Bourgogne ne laissa pas à son maître le temps de le congédier; au moment où Mme de Châteaubert entra dans la chambre, elle s'y trouva seule avec son mari.

Elle était bien belle, cette jeune duchesse! Sa physionomie cependant n'était pas sereine; elle

répondit par une simple inclinaison de tête au salut de son mari.

— Je suis fâchée, monsieur, dit-elle, de venir vous déranger chez vous, mais il est question d'une affaire importante, j'avais une explication à vous donner, à vous demander peut-être aussi, et il me tardait d'en finir avec ces désagréments.

— Je suis à vos ordres, madame.

— J'ai vu hier votre intendant, monsieur, il était chargé de votre part d'obtenir mon autorisation pour un emprunt de cent mille livres. J'ai refusé.

— Je le sais, madame.

— Pardonnez-moi, monsieur, mais je devais vous prévenir, afin que vous n'en soyez pas étonné, il en sera toujours ainsi.

— Vraiment, madame, et pourquoi ?

— Parce que, monsieur, depuis que vos biens vous ont été remis, et il y a trois ans à peine, vous avez déjà mangé tout ce que vous avez eu à votre disposition, sauf les terres inaliénables ; parce que, si je vous laissais entamer les miens, ils suivraient bientôt la même route, et que je me trouverais ruinée en fort peu de temps, sans aucun profit pour vous.

— Combien avez-vous de revenu, madame ?

reprit le duc avec un sourire moqueur, il me semble que vous devez le savoir.

— Parfaitement, monsieur. J'ai été mariée dans mes droits, sous le régime dotal. J'ai de mon père 250 000 liv. de rente des terres de Bretagne venant des Beaumanoir, et de ma mère 150 000 liv. dans le Maine, ce qui me donne 400 000 liv. par an, en fonds de terre, au denier deux, sans compter les économies faites par mes tuteurs, jusqu'à mon mariage, lesquelles économies, bien et dûment placées en de bons endroits, représentent encore plus de 80 000 liv. de revenu au denier quatre.

La duchesse prononça cette nomenclature du ton d'un procureur faisant son inventaire ; sa voix devint nasillarde : ce jeune et frais visage se transforma ; il n'exprima plus qu'une cupidité avide et une sécheresse dont son mari resta frappé, pour la première fois ; il en éprouva presque un sentiment de dégoût.

— En vérité, madame, reprit-il, vous êtes singulièrement changée depuis votre dernier voyage près de ma grand'mère. Ce ne sont pas là cepen-

dant les leçons qu'elle avait coutume de vous donner, et vous ne lui ressemblez plus autant qu'autrefois.

— Vous savez maintenant l'état de ma fortune, où voulez-vous en venir?

— A vous assurer, madame, que ces quatre cent quatre vingt mille livres vous seront comptées régulièrement chaque année, à vous ou à la personne que vous désignerez. Je n'y prétends plus rien, je reçois ici une trop bonne leçon.

— Je vous demande pardon, monsieur, vous ne me comprenez pas.

— Vous parlez fort clairement, je vous assure.

— Non, monsieur, à ce qu'il me paraît. J'ai refusé ma signature à votre intendant, parce qu'il ne me convenait pas de faire traîner mon nom dans les officines de vos traitants, parce qu'il ne me convenait pas non plus de vous voir emprunter à des intérêts excessifs qui vous ruinent. Je suis bien peu votre femme, monsieur, mais je suis votre amie ; si vous avez besoin d'argent, n'en cherchez pas ailleurs que chez moi, je vous en prêterai sans intérêt, je vous le proteste, à une condition seulement, c'est qu'il me sera garanti par ceux de vos biens qui vous restent encore et

dont vous pouvez disposer comme usufruit, bien qu'ils soient inaliénables dans le fonds.

— Je vous remercie, madame; je décline vos offres, je n'en ai pas besoin. En vérité, on vous prendrait pour une bourgeoise derrière son comptoir, voulant sincèrement obliger quelque maltôtier de ses amis, pourvu qu'il ne lui en coûtât rien et qu'elle fût sûre de n'y rien perdre.

— Quoi! monsieur, vous refusez? s'écria la duchesse sans faire attention au compliment.

— Je n'en ai plus besoin, madame, je vous le répète, j'ai un banquier.

— Où est-il ?

— Le voici.

Et il posa le petit chien sur ses genoux.

— Vous voulez rire sans doute?

— Aucunement, madame. Ce joli animal m'a fait donner ce matin même mille pistoles. Je dis *donner*, entendez-vous ?

La duchesse le regarda comme si elle le croyait fou.

— Et chaque fois que j'en aurai besoin, je n'aurai qu'un mot à dire, aussitôt l'argent, l'or, les pierreries, m'arriveront sur-le-champ. J'ai là un protecteur, un génie qui me sauvera de tout. Je ne

me charge pas de vous expliquer le fait, mais cela est ainsi.

La duchesse se leva.

— Adieu ! monsieur, dit-elle ; vous vous moquez de moi, à votre aise ! Rappelez-vous ce que vous savez, et comptez sur moi comme sur une bonne amie, qui veut nous conserver à tous les deux un morceau de pain pour nos vieux jours.

Le duc reprit sa toilette, et elle était longue alors : la question de la coiffure seule demandait un soin particulier. On annonça une nouvelle visite, le chevalier de Châtelux.

L'histoire du petit chien fut racontée et commentée ; le chevalier voulut en rire ; le duc lui ferma la bouche en lui disant qu'il y croyait.

— Ah çà ! décidément tu as foi au diable, Châteaubert ; te voilà converti ? Dans ce cas, j'ai une proposition à te faire.

— Si elle est agréable, je l'accepte.

— Elle est au moins curieuse. Richelieu, le grand prieur, Biron, La Trimouille et moi, nous avons formé la partie de voir ce diable auquel tu crois, et nous devons être conduits chez lui par un sorcier que Richelieu connaît et qui demeure à cote de Clamart. Veux-tu en être?

— Où, quand et comment se réunit-on ?

— Nous serons prévenus ; le rendez-vous est à Clamart.

La conversation roula longuement sur ce qu'ils appelaient une bonne partie ; ils en détaillaient d'avance les péripéties, et le chevalier soutenait que le grand prieur étant trop poltron, il n'irait pas jusqu'au bout, tout descendant d'Henri IV qu'il fût.

Lorsque la toilette fut achevée, M. de Chateaubert demanda son carrosse pour aller déjeuner aux Tuileries, où le quatrième successeur de Renard réunissait chaque matin toute la jeune noblesse. Il fut arrêté par un nouvel incident.

Un autre grison avait apporté une lettre, et le laquais favori de Mlle Florence, actrice de la Comédie-Italienne, en avait déposé une seconde chez le suisse. Celle-ci fut ouverte la première, en dépit de la curiosité, Mlle Florence étant, je crois, la personne que M. le duc affectionnait le plus. Elle appartenait officiellement à M. le Régent. C'était un double plaisir, un aiguillon piquant. Voici ce qu'elle écrivait :

« Si vous voulez venir chez moi ce soir, mon

cher duc, vous y trouverez une personne à laquelle j'ai parlé de vous, qui consent à vous voir en particulier et qui vous aimera bientôt, pour peu que vous en preniez la peine. Cela a été difficile, je ne vous le cache pas; les préventions étaient fortes. J'ignore qui vous avait si bien servi, mais j'ai dissipé les nuages, et il dépendra de vous seul d'occuper la place due à votre naissance et à votre mérite.

» A ce soir; on soupera gaiement après le sérieux; on boira à vos succès de tous genres. Il en est un pourtant qui ne sera fêté qu'à nous deux. Celui-là, si c'en est un, demande plus de mystère que jamais, à cause *de ce que vous savez*. Ainsi ne le publiez point, vous n'auriez rien à y gagner, et moi j'aurais tout à y perdre.

» On m'a amené hier le cousin de Mme la duchesse, le vicomte de Kermandre; il est tout à fait bien, et je vous en fais mes compliments.

» FLORENCE.»

Le duc avait lu haut cette lettre; quand il arriva à la recommandation de silence, le chevalier l'interrompit.

— Je serai muet comme une carpe, dit-il. Te

voilà au comble de tes vœux ; tu verras M. le Régent, tu obtiendras ce que tu désires...

— Je ne sais, répliqua-t-il, si je le verrai.

— Et pourquoi pas ? Aurais-tu des scrupules à cause de sa maîtresse ? Ah ! ah ! ah !

— Des scrupules pour Florence !

« Voyons l'autre épître, reprit-il. Cette écriture-là n'est pas connue : quelque quemandeur peut-être ; mais le papier est élégant :

« Vous chercherez en vain à découvrir qui je suis, mon beau duc, vous ne l'apprendrez que le jour où il me plaira de vous le dire ; sachez seulement qu'il existe à Paris une femme jeune, belle, et qui vous aime. C'est un caprice, c'est une folie, je ne le nie point, puisque je ne veux pas encore vous déclarer mon nom ni vous montrer mon visage.

» Il existe pour cela des motifs importants ; et puis, j'aime l'extraordinaire, je fuis les chemins battus. Tout le monde commence de la même manière, et je ne consentirai jamais à faire comme tout le monde. Vous me verrez quand vous vous y attendrez le moins, et peut-être quand vous ne le désirerez pas. Soyez prévenu toutefois que je ne ressemble point aux autres femmes de ce pays ;

je n'entends point l'amour de la même façon qu'elles et c'est pour moi une chose plus sérieuse.

» Vous m'avez rencontrée et vous me rencontrerez encore, sans vous douter que je sois votre *mourante*. Rien n'est plus vrai cependant. Je n'en mourrai pas, vous m'en empêcherez bien, et ce sera vous au contraire qui vous désolerez de m'avoir connue si tard. Je vous écrirai souvent. Je n'ai pas besoin que vous me répondiez pour penser à vous. Peut-être rejetterez-vous ma lettre comme un chiffon inutile, comme une plaisanterie sans valeur; tant pis pour vous alors, vous ne seriez pas l'homme que je crois, et si le bruit en venait jusqu'à moi, je vous garderais rancune.

» A bientôt et à toujours, si vous savez le mériter. »

— Tudieu ! quelle menace s'écria Châtelux; à toujours! Cette belle oublie que toujours ne finit pas. Et que ferais-tu d'un amour sans fin, mon pauvre Châteaubert?

— Qui diable cela peut-il être? répétait le duc en tournant le papier dans tous les sens.

— Quelque folle : Mme de Parabère ou Mme la duchesse d'Aumont! ou bien une de ces extravagantes de Sceaux qui alambiquent la galanterie.

Viens déjeuner! nous en causerons: il se trouvera chez Renard dix seigneurs de nos amis qui connaîtront cette écriture-là.

Le duc marchait en rêvant; il en avait sujet. Sa vie s'entourait de mystères, et les plus redoutables n'étaient pas ceux que nous connaissons. Il monta en carrosse avec le chevalier; tout le temps de la route sa distraction était visible, à peine répondait-il à son compagnon.

Comme ils tournaient le coin de la place des Victoires, M. de Châteaubert avait la tête à la portière et regardait dans la rue; il poussa une exclamation de surprise et se retira vivement.

— Qu'est-ce donc? demanda M. de Châtelux, tu es tout pâle.

— Ce n'est rien, une personne que je ne croyais pas à Paris et qui vient de passer.

Un homme très-brun, d'un certain âge, était arrêté en effet auprès de la borne et suivait de l'œil le carrosse qui s'éloignait. Ses sourcils froncés et sa sombre physionomie lui donnaient un air presque sinistre. Lorsqu'il eut perdu l'équipage de vue, il s'enfonça dans une allée d'assez mauvaise mine et disparut.

III

NOUVEAUX PERSONNAGES

En ce temps, la vie ne ressemblait point à celle que nous menons. Tout n'était pas réglé, organisé; les lois n'avaient pas la même force et la même puissance; il y avait de la place pour les aventures, et la jeunesse se dépensait d'une autre manière, dans la noblesse surtout. Les seigneurs jetaient leur argent sous leurs pas, mais autrement que nos millionnaires d'aujourd'hui. Le hasard jouait un rôle important dans leur existence; la faveur du monarque, l'ambition, l'amour, en étaient les mobiles, et le plaisir restait l'occupation sérieuse de tous leurs instants.

Comme à présent, les parvenus foisonnaient, seulement leurs individualités tranchaient davantage; ils n'étaient pas universellement taillés sur le même patron. Les chevaliers d'industrie arrivaient souvent à des positions exceptionnelles. S'ils savaient les conserver, ils s'y consolidaient

et pouvaient faire souche d'honnêtes gens; mais ils les perdaient presque tous par maladresse et pour vouloir jouir trop tôt de leurs succès.

Ce cabaret de Renard avait gardé le nom de son premier fondateur. Pendant la matinée, il réunissait la fleur de la jeune noblesse et des complaisants qui gravitaient autour d'elle. Lorsque le duc et le chevalier parurent, le cercle était au grand complet, et ils furent accueillis par des transports et par des reproches.

— Quoi! si tard?

— D'où venez-vous? quelle belle vous a retenus?

— Savez-vous la nouvelle?

— Si vous voulez vous enrichir, dépêchez-vous.

Ces propos partirent à la fois. M. de Châteaubert fit un signe de détresse.

— Ne criez pas en même temps; comment voulez-vous que je vous réponde? Qu'y a-t-il de si extraordinaire? Dubois est-il pendu?

— Hélas! pas encore, répliqua le comte de Nocé; je tirerais pourtant volontiers la corde.

— Eh bien, alors?

— Eh bien, la banque du Missisipi est établie,

Law est contrôleur général, et nous allons rouler un fleuve d'or. Es-tu content?

— Oui, pourvu que j'y nage à mon aise et que je puisse en boire à ma soif.

— Monsieur le duc, il ne dépendra que de vous, murmura à son oreille une voix assez enrouée.

M. de Châteaubert se retourna vivement.

— Ah! c'est vous, baron? demanda-t-il avec une nuance de hauteur. Qui vous a donné ces belles assurances? M. Law est-il de vos amis?

— Sans doute, monseigneur, et, s'il ne l'était pas, il le deviendrait, je vous en réponds. Me prenez-vous pour un bélître?

— Nous reparlerons de cela plus à l'aise, car ces seigneurs ne sont pas disposés à nous laisser en repos, je le vois.

Ce fut en effet un empressement de tous ses amis auprès du duc. Chacun désirait essayer la faveur naissante promise à M. de Châteaubert pour son entrevue du soir.

— Je ne sais, répondit-il. Je n'irai pas... Je ne puis... Je ne comprends rien...

— Eh! morbleu, mon cher duc, interrompit le marquis de la Fare, capitaine des gardes de M. le

Régent, et qui, en dépit de son âge, se mêlait à la jeune noblesse, eh! morbleu, pourquoi tant de façons? on ne vous forcera pas.

En parlant au duc le marquis lui mit la main sur l'épaule; celui-ci fit un mouvement pour se reculer.

— Ah çà! qu'avez-vous donc? poursuivit la Fare. Pourquoi vous sauver ainsi? Avez-vous peur que je vous arrête?

Le duc sourit gauchement et riposta par une de ces plaisanteries affectées qui révèlent une vive préoccupation. La Fare avait trop d'esprit pour ne pas s'en apercevoir.

La nouvelle de l'établissement de la banque était si importante et si étrange, qu'elle l'emporta bientôt sur les affaires particulières. La veille encore on désespèrait, et M. le Régent s'était décidé dans la nuit.

Le baron ne quittait pas sa proie, il se taisait encore, mais il observait, il examinait, il ne perdait pas un geste ni un jeu de physionomie. Sans connaître les motifs de l'embarras du duc, il le devinait et il en étudiait les diverses phases.

C'était un de ces parvenus que je signalais tout à l'heure, un de ces hommes sans naissance et

sans aucuns biens, à qui la nature avait donné les moyens de réussir par eux-mêmes. Doué d'un extérieur avantageux, d'une tournure assez distinguée, rien ne faisait pressentir son origine et son passé à la première vue.

Capable de tout pour atteindre son but, il eût assassiné un homme avec la même facilité et le même sang-froid qu'il filait une carte ou qu'il se servait d'un dé pipé. Affublé du titre et du nom de baron de Tulaisne, il se prétendait bon gentilhomme du comtat Venaissin. Il y avait bien quelques droits : sa mère, ballerine d'origine bohême, avait été la maîtresse d'un seigneur ainsi nommé ; il vint au monde vers ce temps-là, il se pouvait donc qu'il fût parent par alliance dudit baron.

Cet homme, en même temps cruel et bouffon, pouvait prendre cent masques ; il n'avait ni fierté ni amour-propre, il ne tenait à aucun sentiment humain et il savait les feindre merveilleusement. Son immense capacité lui tenait lieu de tout ; il prévoyait et préparait les issues ; rien ne l'étonnait, sa présence d'esprit ne se démentait jamais. Elle était si supérieure, qu'il comprenait même les bonnes pensées et qu'il les devinait chez les autres, ce qui n'est pas l'ordinaire des coquins.

Tulaisne avait jusque-là parfaitement bien conduit sa barque : il s'était fait beaucoup d'amis puissants avec ses complaisances et son habileté ; il avait ménagé ses complices de bas étage, et leur inspirait assez de confiance pour qu'ils ne lui demandassent pas compte de ses démarches suspectes. Ses intrigues avaient des ramifications dans toutes les classes.

Le premier ministre le connaissait ; il l'avait employé quelquefois, et, s'il l'oubliait maintenant, cela ne l'empêchait pas de le craindre ; c'était entre eux une sorte de trêve ; l'aventurier se taisait, le cardinal fermait les yeux. Il souriait quelquefois lorsqu'on nommait le baron de Tulaisne parmi les joueurs de paume, ou les habitués assidus du bal de l'Opéra, mais jamais il ne lui échappa un mot qui pût faire soupçonner leurs anciennes relations, ni en laisser suspecter l'origine.

Le jour où commence cette histoire, si accidentée déjà pour notre héros, était destiné à d'autres péripéties. Il déjeunait avec distraction, il écoutait, sans les retenir, les joyeux propos et les quolibets de ses camarades de plaisirs. Il répondait à tort et à travers, et quand M. de La

Fare répéta que le duc était amoureux, ce fut Châtelux qui s'écria solennellement :

— Je le crois.

— Et quel est l'objet ? demanda-t-on de toutes parts.

— Nous l'ignorons et nous ne le saurons que quand nous l'aurons mérité. *L'objet* écrit, et ne se montre pas.

Mille questions se croisèrent ; les plus empressés voulurent voir la lettre. On la leur présenta ; elle fit le tour des tables et revint avec force commentaires. Quand Tulaisne l'eut entre les mains, il la lut trois ou quatre fois, examina le cachet et l'écriture, et, s'approchant du duc :

—Je sais qui c'est, lui dit-il tout bas.

— Vous savez ?

— Oui, je ne crois pas me tromper ; cependant permettez-moi de garder le silence jusqu'à une entière certitude. La personne que je soupçonne ne peut être accusée ou compromise à la légère. Son rang et sa position exigent des ménagements infinis.

— Vous parlerez, baron.

— Plus tard, plus tard, laissez-moi m'assurer du

fait; d'ailleurs, nous avons aujourd'hui un sujet plus important à traiter, monseigneur ; vous n'oubliez pas ce qui vous attend demain.

Le duc fit un signe de tête affirmatif.

—Châteaubert, s'écria le duc de Biron du bout de la chambre, est-il vrai que tu viens voir le diable avec nous ?

— Sans doute, sans doute.

— Et tu commenceras ce soir par faire une visite à M. le Régent pour te préparer; c'est un acheminement.

— Irez-vous, monseigneur? demanda tout bas le baron.

— Le moyen d'y manquer? répliqua Châteaubert de même.

— Alors il est indispensable que nous ayons ensemble un moment d'entretien: je ne le permettrais pas, si je n'étais déjà édifié sur vos intentions.

Il ne le permettrait pas ! quel mot d'un Tulaisne de contrebande à un duc de Châteaubert ! Pourtant celui-ci ne le releva pas.

La confusion se mit dans ces jeunes têtes et les conversations s'en ressentirent. Il devint impossible de s'entendre. Peu à peu le cabaret se vida.

chacun tira de son côté pour se rendre à ses plaisirs ou à ses affaires.

Tulaisne, avec son adresse polie, avait écarté les fâcheux ; le duc monta dans son carrosse. Il se fit conduire au cours, où il était à peu près certain de ne trouver personne à cette heure : on y pourrait donc causer en liberté.

A peine furent-ils seuls, que le baron s'empressa de revenir sur la lettre de Florence et son entrevue avec M. le duc d'Orléans. Une humeur croissante se lisait sur le visage du jeune homme.

— Mon Dieu! monsieur, si cette démarche doit m'attirer de la part de mes amis une inquisition semblable à la vôtre, je préfère y renoncer.

— Non pas, allez-y, au contraire. Cette circonstance de la banque du Mississipi changera sans doute nos projets : ne vous engagez point, sachez ce que l'on vous offre, et demain vous en rendrez compte.

— Monsieur, je ne puis me résoudre à ce rôle.

— Vous l'avez accepté, provoqué, monsieur.

— Dans un moment de délire, de folie que je déteste maintenant.

— Pourquoi réveiller la bonne volonté de la

Florence, si vous ne vous sentez pas le courage de vous en servir? Vous avez fait un serment, ne l'oubliez pas.

— Je vous entends, monsieur. Un mot encore : cette dame de la lettre, ne m'apprendrez-vous pas son nom?

— Si cette dame est celle que je crois, monsieur, il vaudrait mieux pour vous vous jeter dans un brasier ardent que de la voir jamais. Vous y risquez votre vie, je vous en préviens.

— Par ma foi! quand ce ne serait que pour la rareté du fait, je ne serais pas fâché d'en essayer. Votre serviteur, monsieur. Cocher, touche aux Tuileries!

Avant de quitter l'hôtel, le duc avait emporté Galaor dans son cabinet des livres, l'endroit le plus retiré et le moins fréquenté du logis ; il l'avait renfermé sous triples verrous. Il lui vint à la pensée qu'on pourrait le lui dérober, et dans les circonstances où il se trouvait en ce moment, il éprouvait le besoin d'être soutenu par une puissance plus haute que les puissances de la terre.

Le duc se sentait sur une pente funeste ; il voyait autour de lui mille écueils et s'y lançait tête

baissée. Ce bon ange, dont Galaor était pour lui le symbole, lui apparaissait comme l'espérance, et la seule idée de le perdre lui ôtait tout son courage.

Il entra dans le jardin des Tuileries et se mêla à la foule.

Pendant qu'il se promenait avec quelques amis, deux femmes, assises dans des bosquets qui séparaient le bord de l'eau de la grande allée, se disposaient à partir.

L'une était vieille, l'autre était jeune.

La première, assez modestement vêtue, tout en noir, cachait sa tête sous un coqueluchon. Elle avait des yeux d'un éclat merveilleux et d'un noir de jais. Sa compagne, vêtue de noir également, mais avec des étoffes luxueuses et élégantes, avait une tournure délicieuse, un pied d'enfant, des cheveux d'ébène et une peau de satin. Elle s'enveloppait d'un long voile de dentelles, qui lui servait de mantille; une fleur de grenadier le relevait du côté gauche.

— Madame, disait la duègne, dans une langue étrangère qui semblait être sa langue naturelle, vous avez déjà fait une haute folie, ne la rendez

pas incurable en la prolongeant. Il est trois heures, vous pouvez être rencontrée, songez...

— Je ne songe qu'à une chose, c'est que je suis venue ici pour le voir et que je ne l'ai pas vu.

— Un autre jour vous réussirez mieux; partons.

— Un autre jour je ne viendrai pas, tu le sais bien. Ce moment de liberté, il a fallu le saisir à la volée, à travers dix poignards levés sur moi, si j'étais découverte ou trahie. Non, Dolorès, je ne quitterai pas ce jardin que je ne l'aie aperçu.

— C'est juste, madame, répondit Dolorès en baissant la tête, vous n'avez de cœur que pour l'amour : je l'oubliais.

— Tu veux, Dolorès, que je prenne souci de tes craintes? Crois-tu donc que cette chaîne si lourde que je te dois ne me fasse pas à chaque instant de nouvelles blessures? Je ne te pardonnerai jamais, et moins à présent qu'autrefois.

— Ingrate! murmura Dolorès.

— Ingrate! parce que tu m'as donné la richesse et la grandeur, parce que tu as fait de moi une femme qu'on envie et qu'on estime; eh bien! cette richesse, cette grandeur, je les abandonnerais mille fois pour la liberté que tu m'as ravie; la

liberté, mon seul dieu avant que j'aie rencontré l'idole de mon âme, le soleil de mes jours, la lumière de mes nuits, à qui je n'appartiendrai jamais.

« Je veux le voir! je veux le voir! répéta la jeune femme en frappant du pied; retournons à la grande allée, il est peut-être arrivé maintenant.

— Vous me promettez de baisser votre voile, de vous tenir derrière les arbres, de ne pas attirer l'attention sur vous?

— Je te promets tout, pourvu que je le voie.

— Allons donc! il en arrivera malheur peut-être, mais je ne sais pas vous résister.

En un clin d'œil l'amoureuse fut en marche, elle vola; sa compagne prit son bras, et la força de ralentir un peu.

Elle s'arrêta subitement, et, se parlant à elle-même:

Pourquoi porter ces liens qui m'accablent? Ne puis-je les rompre en renonçant à ce que l'on me donne et dont je ne veux plus!

— Malheureuse! interrompit la vieille, ne blasphémez pas.

— Oui, selon toi, c'est un sacrilége que d'abandonner des trésors, un grand nom, un homme

qui m'a accablée de tout cela et qui tient à en conserver le prix.

— C'est un sacrilège, madame, de briser ce que Dieu a uni ; vous avez juré devant lui d'être toute votre vie la compagne de votre bienfaiteur.

— Oui, reprit la jeune femme avec mélancolie, oui, tu m'as fait faire ce serment à ton Dieu, qui alors est devenu le mien ; oui, j'ai abandonné la foi de mes pères, j'ai vendu pour de l'or et pour un titre ma conscience et ma jeunesse. Je m'en suis repentie souvent, et maintenant j'en suis punie; ce sera ma perte.

Emineh s'arrêta subitement, et, par un brusque mouvement, elle se trouva blottie derrière un arbre. Un homme s'avançait vers elle ; il l'avait aperçue sans doute , elle trembla d'être reconnue.

Cet homme était notre connaissance, le baron de Tulaisne.

Dolorès fut frappée de la même crainte; elle se rangea pour le laisser passer, en lui tournant le dos ; mais il lui frappa sur l'épaule.

— Bonjour, Dolorès lui dit-il en patois catalan, qui donc accompagnes-tu là?

— Une de mes nièces, arrivée du pays pour

chercher fortune ici, comme elles ont toutes la rage de le faire.

— Et où diable as-tu pêché ces nièces, toi qui n'as jamais eu de famille? Tu en as donc adopté une?

Pendant qu'il parlait, Tulaisne s'efforçait de découvrir la jeune femme derrière le feuillage, et tâchait de la reconnaître. Elle tournait adroitement autour de l'arbre, afin de se dérober tout à fait à sa vue. Il parut y renoncer.

— Et ta maîtresse, Dolorès, la belle comtesse? Son mari est-il aussi jaloux?

— M. le comte n'est point jaloux, monsieur. En Espagne, vous vous le rappelez, les dames n'ont point les mêmes habitudes qu'à Paris.

— En Espagne, les grandes dames vont à la cour, reçoivent leurs amis et leur famille, tout comme à Paris, Dolorès.

De la place qu'ils occupaient, on dominait l'allée. et l'âme tout entière d'Émineh était dans ses regards; elle ne prêtait qu'une faible attention aux discours insidieux du baron; bientôt cependant elle y fut ramenée malgré elle par un mot qu'il prononça.

— Ta maîtresse est très-imprudente, Dolorès,

elle ne songe pas à ce qu'elle risque, et tu devrais l'avertir.

— Imprudente, monsieur, comment?

— Elle écrit des lettres à de jeunes fous, de son écriture si aisée à reconnaître; ils promènent ces lettres par la ville, et c'est maintenant la fable des roués.

— Que me dites-vous là, monsieur! vous vous trompez assurément.

— Je ne me trompe pas, j'ai *vu* un billet de ta maîtresse adressé au duc de Châteaubert, je l'ai lu moi-même ce matin ici, chez Renard, et plus de trente personnes l'ont vu comme moi...

La comtesse était alors derrière Tulaisne, elle était arrivée jusque-là. Dolorès lui faisait face et portait sur elle des regards désespérés, suppliants; elle craignait qu'elle ne se trahît, et l'épreuve était en effet difficile pour un caractère comme le sien.

Tout à coup un éclat de rire frappa son oreille. Un groupe folâtre de jeunes seigneurs s'approchait.

— Dolorès! s'écria-t-elle, c'est lui, c'est lui!

Et l'imprudente s'élança en avant... Un poignet de fer la retint.

— Oui, c'est lui, murmura le baron ; mais regardez là, madame.

Il lui montra un autre groupe à quelques pas plus loin. La comtesse poussa un cri étouffé et tomba presque inanimée dans les bras de Dolorès.

IV

MADAME LA DUCHESSE

Pendant que ces scènes se passaient aux Tuileries, des événements d'un autre genre avaient lieu à l'hôtel de Châteaubert.

La duchesse, en quittant son mari, était rentrée dans son appartement. Elle excellait dans l'art de la toilette et donnait à ce qu'elle portait un tour qui désespérait ses rivales. Les princesses mêmes consultaient son goût, et plusieurs fois Mme la duchesse de Berry lui fit demander des conseils.

Elle habitait, à l'hôtel de Châteaubert, l'appartement d'honneur, situé au rez-de-chaussée, de plain-pied avec les salons et la salle du dais. Sa chambre et son cabinet étaient meublés d'une façon toute nouvelle à cette époque, et qui ne fut tout à fait à la mode que bien des années après, sous le règne de Mme de Pompadour. La duchesse a la gloire d'avoir inventé le rococo.

Sa chambre était tendue en lampas bleu, bro-

ché de bouquets d'argent ; les panneaux dorés et peints ainsi que le plafond n'étaient que des amours, des nymphes et des bergères.

Les portes avaient des médaillons sur un fond blanc réchampi d'or et les fauteuils aussi dorés étaient recouverts du même lampas que la tenture ; les tables, dorées comme le reste, étaient chargées de ces mille riens qui donnent tant de gaieté à un appartement. Un paravent de glace à pied de laque magnifique garantissait de l'air du jardin, et en laissait voir les charmilles déjà verdies par le printemps. Le soleil entrait à flots par trois grandes fenêtres, garnies de rideaux de lampas bleu, et dont l'embrasure était remplie par des fleurs et par des oiseaux rares dans des cages de filigrane.

Le lit avait pour support une nichée d'amours dorés, tenant une couronne de duchesse et drapant entre leurs petits bras l'étoffe splendide à larges plis. Le rideau intérieur et le couvre-pieds en guipure de Venise valaient des sommes immenses : ce lit était posé sur une estrade et séparé du reste de la pièce par une balustrade également dorée.

Des glaces de première grandeur, que l'on fai-

sait venir d'Italie, tapissaient les ruelles à droite et à gauche, tandis que des œufs d'autruche, entourés de fleurs, tombaient du plafond, attachés par des torsades de soie bleu et argent, et formaient des lustres aux cent de bougies.

Un tapis de velours des Gobelins amortissait les pas.

A côté de cette chambre, un cabinet de toilette, un cabinet de bains, un cabinet des livres, offraient d'autres merveilles; c'était un mignon royaume dont Mme de Châteaubert était la reine et qu'elle seule peut-être pouvait habiter.

Ce matin-là, les tapissiers s'en étaient emparés; ils recouvraient pour l'été la tenture de soie d'une autre tenture en toile de l'Inde brodée d'or. La guipure faisait place à un tissu plus léger. Lorsque la maîtresse rentra, tout était terminé, et il se répandait autour d'elle un parfum de gaieté et de jeunesse qui l'embellissait encore. La soubrette, que nous avons déjà entrevue dans un précédent chapitre, achevait d'arranger quelques brimborions oubliés.

— As-tu préparé ma toilette, Louison? il ne nous reste que peu de temps, et je veux être très-belle, entends-tu?

— Ah! c'est juste! madamela duchesse attend du monde?

La fine mouche brûlait d'envie d'en savoir davantage, mais sa maîtresse n'était pas de celles que l'on fait parler; elle entra directement dans son cabinet, jeta sur ses épaules un peignoir de batiste brodé garni de rubans roses, et s'assit devant son miroir, en ordonnant à Louison de la coiffer.

— M. le duc a un délicieux petit chien, reprit la jeune femme après quelques instants. Ce chien est fée, à ce qu'il prétend; il lui a prêté mille louis, et lui fera obtenir toutes les faveurs de la cour; enfin, c'est un lutin; et qui le possède est toujours sûr de réussir. Si nous pouvions le lui voler!

— Pourquoi n'essayerions-nous pas, madame?

— Le duc garde lui-même son joujou; il faudrait une escalade; nous verrons.

— Faudra-t-il donner l'ordre à la porte de laisser entrer toutes les visites, madame? demanda la soubrette d'un air innocent.

— Pourquoi pas?

— Madame sortira-t-elle ce soir?

— Louison, interrompit la duchesse avec plus de sévérité qu'elle n'en montrait d'ordinaire, re-

tiens bien ceci une fois pour toutes et ne t'en écarte pas, ou nous serions obligées de nous séparer, ce qui me contrarierait fort. Ne m'interroge jamais, c'est inutile et cela me déplaît. Tu sauras de mes affaires ce que je voudrai t'en dire, rien de plus. Je n'ai pas besoin de confidente ; si j'avais quelque chose à cacher, je le cacherais moi-même, et lorsque j'en serais seule instruite, je serais plus sûre qu'on n'en parlerait point.

Louison devint très-rouge et fit une révérence de consentement.

— Ma mie, dit la duchesse après un nouveau silence, il faudra demain aller me chercher Fanchette, j'ai de nouvelles broderies à lui donner. Vous partirez dès l'aube, car il y a loin d'ici la Cité. J'aime beaucoup cette petite fille, elle est jolie, honnête, et ne questionne point.

Louison comprit la leçon et l'accepta.

Lorsque la duchesse fut habillée, elle congédia Louison, et quand elle fut seule, elle s'approcha d'une glace où elle se mira pendant plusieurs minutes de la tête aux pieds. La jeune femme se trouva jolie, mais au lieu de sourire à sa beauté, un profond soupir lui échappa : c'était comme un regret.

Un de ses gens annonça :

— M. le vicomte de Kermandre !

La duchesse s'arma de son plus charmant sourire ; elle fit deux pas au-devant du jeune homme ; il lui adressa un profond salut et baisa sa main, aussitôt que le laquais qui lui approchait un siége se fut retiré.

— Ah ! ma belle cousine, s'écria-t-il, que le temps m'a paru long depuis hier matin !

— Vraiment ! répliqua-t-elle.

— J'ai passé une soirée...

— Très-amusante, je n'en doute pas. Mlle Florence est une fille d'esprit, et elle reçoit ce qu'il y a de mieux à la ville comme à la cour. Vous lui avez donc été présenté ?

— Vous l'avez voulu.

— Je ne veux rien, monsieur, je n'ordonne rien : je conseille. Un gentilhomme de votre nom ne peut pas être un niais, il faut le faire étudier à toute les écoles.

— C'est égal ma cousine, c'est bien dur pour moi, et, vous aurez beau dire, vous êtes un tyran. Vous me défendez de rester près de vous, vous m'envoyez jusque chez les filles de théâtre, vous me faites courir les aventures. Pour vous, je ne suis

pas un ami, je suis une gazette, je vous dois compte de tout ce qu'on dit, du moindre mouvement, de la plus petite circonstance.

— Je suis curieuse, c'est mon grand défaut.

— Mais moi, ma cousine, je ne sais pas ce que je suis, je ne sais pas si j'ai des défauts, si j'en ai eu ; je ne sais qu'un fait : je vous aime comme un fou, comme un sot, comme un esclave : vous êtes si belle, vous êtes si... méchante !

Mme de Châteaubert arrêtait sur le vicomte un regard languissant ; elle lui laissa de nouveau baiser sa main ; assurément il y avait entre eux un engagement quelconque, et pourtant Kermandre ne semblait pas heureux ; ses yeux se plaignaient à défaut de ses lèvres.

— Ma cousine, ma cousine, répétait-il, n'aurez-vous pas pitié de moi ?

— Pitié de vous, monsieur ? Qu'entendez-vous par ces mots ? Que vous manque-t-il ? qu'avez-vous rêvé, s'il vous plaît, de plus que ce que je vous accorde ? Vous chasse-t-on ? N'entrez-vous pas ici à toute heure ? N'êtes vous pas le seul admis à ma toilette ? Ne voyez-vous pas à ma porte les abbés, les courtisans, les mousquetaires, et nul n'est introduit ? Qu'il ne soit donc plus question de ces

folies, et parlons de votre soirée d'hier. Mlle Florence est-elle réellement très-jolie?

— Je crois que oui... Je n'en sais rien.

— Et qui était chez elle, des femmes ou des hommes?

— Des uns et des autres.

— Avez-vous vu M. le Régent?

— Non, madame, mais j'ai vu l'abbé Dubois et M. Law.

— Le duc y était-il?

— Non, madame.

— Elle est pourtant sa maîtresse, n'est-ce pas?

— Certainement, et il s'en cache si mal que tout le monde le sait. Hier, elle a parlé de lui toute la soirée.

— Vraiment! à vous?

— A moi plus souvent qu'aux autres.

— Et qu'en a-t-elle dit?

— Mille extravagances; elle le vante et elle le dénigre; elle prétend qu'il est aimable et qu'il est trop sûr de lui; elle se plaint qu'il ne soit pas à ses ordres; il a été question parmi tout cela de girandoles, de diamants qu'il lui aura refusés sans doute. C'est chez elle qu'il a perdu ses mille pis-

toles hier matin. On y joue pendant le jour; M. le régent n'y va jamais que le soir.

— Mon cousin, il vous manque une chose pour être tout à fait du bel air : c'est de déjeuner chez Renard.

— Il y faudra donc aller? demanda-t-il de l'air d'un enfant à qui l'on impose une punition.

— Certainement.

— Et après... quand j'aurai accompli tout ce que vous m'imposez, qnand on me comptera au nombre des petits-maîtres, m'aimerez-vous, ma cousine?

— Mon cousin, on ne demande jamais d'avance le prix de ce qu'on n'a pas fait.

Le jeune homme se releva sans se plaindre.

— Maintenant, poursuivit-elle, il est l'heure des Tuileries; allez-y, monsieur, vous êtes resté assez longtemps aujourd'hui.

N'oubliez pas Mlle Florence; fréquentez-la beaucoup et racontez-moi ce qui ce passe chez elle, cela m'amuse; allez!

Le vicomte trouva le moyen de gagner un quart d'heure par ses supplications, enfin il sortit.

Un carrosse entra dans la cour, on annonça M. Law.

— Vous, monsieur! dit-elle.

— Vous deviez m'attendre, madame, puisque vous m'aviez ordonné de venir.

— En un jour comme celui-ci! Comment! vous ne m'aviez pas oubliée? Vous êtes au comble de vos vœux, votre banque est décrétée; vous allez avoir la fortune et la puissance.

— Pour mettre tout à vos pieds, madame la duchesse.

Mme de Châteaubert se leva avec une majesté de Junon; son air foudroya le téméraire; mais une idée vint sans doute calmer son courroux : elle pâlit légèrement, ses lèvres tremblèrent; elle grimaça un sourire et répondit :

— Je ne sais pas trop ce que j'en pourrai faire, mais on verra.

Law était trop adroit, trop fin pour ne pas deviner un grand trouble dans cette coquetterie. Bien que fort amoureux, il avait la lucidité des gens de sa trempe. La duchesse avait besoin de lui, sans qu'il pût deviner pourquoi; elle ne l'aimait point d'amour : elle voulait l'enchaîner à son char, le dominer, devenir l'arbitre de ses grâces.

Law était un bel homme, d'un peu plus de quarante ans, fort distingué; il avait un grand air,

un grand esprit et même un cœur bien placé.

— Commandez, madame. Je vous le répète, que désirez-vous?

Elle hésita.

— Je serai toujours votre esclave comme je le suis à présent, à quelque heure que ce soit. Si vous daigniez m'appeler, fût-ce au milieu du conseil, devant le roi, devant M. le Régent, vous me verrez accourir à vos pieds.

— Cela est-il bien sûr?

— Je vous le jure, madame, sur mon honneur. Mettez-moi à l'épreuve, je ne la crains pas.

— Je m'en souviendrai, continua-t-elle de même.

— Serais-je assez heureux pour que vous eussiez un désir à satisfaire, madame la duchesse? Me le direz-vous?

— Plus tard.

Ce mot fut prononcé avec une fermeté de décision qui devait rompre le discours.

— M. le Régent est-il sûr qu'on ne conspire pas contre lui, monsieur? Croyez-vous son pouvoir solide? dites-le moi.

— Il se peut que l'on conspire, madame; mais, quant à renverser M. le Régent, c'est une entre-

prise au-dessus des forces de ces petits seigneurs, soyez-en bien persuadée. En savez-vous donc quelque chose, madame? Auriez-vous quelque parent, quelque ami engagé dans ces folies?

Cette fantasque créature jouait en l'écoutant avec les rubans de ses manches; elle semblait complétement distraite et désintéressée. Elle le bouleversa par une question :

— Monsieur Law, est-ce que vous croyez au diable et cherchez-vous à le voir comme M. le Régent?

— Madame, répliqua-t-il, ne parlons ni du diable ni des esprits, ni des prophéties. Je suis Ecossais, par conséquent très-crédule en ces matières-là

— Monsieur Law, interrompit-elle, vous avez fait acte d'exactitude et de soumission ; maintenant vous êtes attendu, je vous rends votre liberté. Souvenez-vous de vos offres : il se peut que j'en use, et vous le saurez en temps et lieu.

Law lui fit ce salut de l'ancien régime que nous avons supprimé et qui exprimait si bien la déférence. Elle lui rendit une révérence mutine, pleine de promesses et de menaces.

Elle ne le reconduisit pas · une duchesse n'ac-

cordait pas cet honneur à un contrôleur général.

Louison apporta des lettres qu'elle déposa sur la table. La duchesse en regarda l'adresse. L'une d'elles était fort grosse. Elle l'ouvrit précipitamment, la dévora; tout de suite après, elle se mit à y répondre. La plume volait et ses larmes coulaient ; il y eut un instant même où elle se sentit si touchée, qu'elle ne les essuya plus et qu'elle s'abandonna à son désespoir.

Cette crise fut courte, elle la domina; sa volonté était forte. Elle recommença à écrire et n'interrompit plus qu'elle n'eût rempli quatre grandes pages. Elle plia, cacheta sa missive et la mit dans sa poche.

Quatre heures sonnèrent à la pendule de porcelaine, pendule unique en France et que les amateurs lui enviaient fort. Elle tira alors le cordon de sonnette, et presque aussitôt Louison parut.

— Ma toilette et mon carrosse pour cinq heures, ordonna-t-elle; quatre laquais et deux pages. Je vais au Luxembourg ; qu'on prévienne mon écuyer.

Mme de Châteaubert choisit une parure splen-

dide; elle allait chez Mme la duchesse de Berry, et si Louison n'eût pas été si bien grondée le matin, elle eût certainement essayé d'en connaître le motif.

L'écuyer d'une grande dame était habituellement un gentilhomme pauvre, auquel on faisait une position. Il mangeait avec les maîtres, ainsi que l'aumônier et les gentilshommes du mari. Ils ne manquaient de rien, pourtant on les payait davantage en honneurs qu'en argent. L'écuyer de la duchesse, homme fort sérieux, fort propre, un peu compassé, sans grand esprit, avec beaucoup d'usage du monde, très-chatouilleux sur le point d'honneur, était enfin tel qu'il le fallait pour accompagner partout une dame de ce rang qui tenait à sa réputation.

Il lui donna le poing, se plaça en face d'elle dans le carrosse, les pages aux portières et les laquais derrière, se tenant à d'énormes cordons.

Mme la duchesse de Berry recevait l'ambassadeur de Venise; rien ne pouvait lui être plus agréable que l'arrivée de Mme de Châteaubert; elle avait peu de duchesses à sa cour, excepté Mme de Saint-Simon, que la volonté expresse du feu roi lui avait donnée pour dame d'honneur.

Cette princese était déjà veuve depuis plusieurs années, bien qu'elle eût vingt-deux ans à peine. Chaque soir elle soupait, soit au Luxembourg, soit au Palais-Royal. L'histoire a enregistré ses orgies; aucunes femmes n'y assistaient, excepté les maîtresses de M. le duc d'Orléans ou celles qui aspiraient à l'être.

Ce soir-là, on soupait au Luxembourg. M. le Régent devait y venir.

Après l'audience, ceux qui n'avaient pas affaire au service de Son Altesse Royale se retirèrent.

La duchesse avait besoin de son empire sur elle-même. Elle se sentait déplacée, sa présence étonnait; elle le comprenait. Un intérêt bien puissant la retenait sans doute, car elle ne quitta pas la place.

La princesse allait prendre un parti, lorsqu'on annonça :

— Mgr. le Régent !

— Ah! mon père! continua Mme de Berry vous allez retenir la duchesse de Châteaubert qui, j'en suis certaine, songe à nous quitter.

La duchesse, dès qu'elle aperçut le Régent, se leva en pied, lui fit une profonde révérence et s'avança au-devant de lui.

— Monseigneur, dit-elle d'une voix assurée vous avez bien voulu vous faire raconter mes faits et gestes, je ne l'ignore pas. Je serais heureuse de vous les raconter moi-même, car il s'y est glissé quelques erreurs. Daignez m'écouter quelques minutes...

— Ici, à cette heure! et pourquoi, madame?

— Pour une affaire qui ne peut se remettre, d'où dépend la vie et la mort. Je suis venue chercher jusqu'ici Votre Altesse Royale parce que j'étais sûre de l'y rencontrer. J'espère qu'elle sera assez bonne pour m'entendre!

— Passons dans le cabinet de ma fille. Il ne sera pas dit que le Régent de France aura refusé à la plus jolie femme du royaume la première chose qu'elle lui ait demandée.

V

INTRIGUES

Au cinquième étage de la rue Montmartre, dans une de ces maisons borgnes si souvent décrites et dont il nous reste encore de nombreux échantillons, était une chambre noire, sale, enfumée, un de ces bouges que la police ou la charité visitent souvent. Mais en ce temps-là la misère ou le crime en avaient la possession entière ; il fallait de grands événements pour attirer sur eux l'attention de l'autorité : de semblables logis étaient trop communs pour qu'il devînt facile de les surveiller tous.

Un homme d'un certain âge, très-brun, plus que modestement vêtu, se promenait de long en large dans ce taudis, et paraissait attendre impatiemment. Il ouvrit la fenêtre et regarda l'horloge d'un couvent voisin : il était six heures et demie.

Il essaya d'ouvrir un livre ; il lui fut impossible de tenir en place. Il s'appuya sur le balcon de

la croisée; de là il plongeait dans l'espèce de puits en manière de cour, qui servait de piscine à toutes les ordures de la maison. et il dominait le couloir qui conduisait à la rue. Bientôt il poussa une exclamation :

— Enfin ?

Puis il courut au devant de celui qu'il attendait et commença à le gourmander dès qu'il l'aperçut.

— Je n'ai pas pu venir plus tôt, répondit notre ancien ami, le baron de Tulaisne, méconnaissable même à sa mère, tant il était bien déguisé. J'apporte une assez bonne nouvelle pour qu'on me reçoive autrement.

— Entrez, entrez vite et parlez.

— Il viendra aujourd'hui même; avant deux heures il sera ici.

— Victoire !

— Victoire complète, si vous en tirez le parti qu'il en faut tirer. Persuadez-le, il nous est acquis.

— Cela ne m'effrayerait pas si je le connaissais; mais je ne l'ai jamais vu, mais je ne possède pas sa physionomie, et, suivant mon système, c'est une grande chance de moins, vous le savez.

— Votre système ne vaut pas celui de Law,

convenez-en. Le voilà accepté, régularisé. Voilà toutes les fortunes de France à faire et à défaire. Oh ! si nous pouvions !

—Nous pourrons, et là sera notre grande force. Law nous servira sans s'en douter. Maintenant, laissez-moi. Votre retard m'oblige à vous congédier. J'attends une visite *personnelle*. Je puis bien avoir mes secrets aussi. Adieu, baron. Nous atteindrons bientôt notre but, et alors nous n'aurons plus besoin des autres, tandis que les autres auront besoin de nous.

Le baron répondit par une plaisanterie d'un genre un peu risqué, puis il descendit les marches quatre à quatre. En mettant le pied dans la cour, il se croisa avec une femme d'une belle taille, soigneusement enveloppée d'une mante d'indienne. Son visage, caché par des coiffes, ne pouvait même être deviné. Il feignit de n'y point faire attention et passa à côté d'elle sans retourner la tête; mais aussitôt qu'elle eut disparu, il revint sur ses pas, regarda si son ami n'était pas à la fenêtre ; sûr qu'il ne pouvait l'apercevoir, il remonta à pas de loup, arriva sur le palier du cinquième quelques secondes après la mystérieuse personne, puis il se blottit dans une sorte de niche obscure

destinée à mettre du bois; de là il pourrait voir et probablement entendre sans être soupçonné. La porte restait seulement poussée; il la laissa dans le même état et attendit.

Cependant la visiteuse était entrée, et, chose étrange! elle ne prononça pas une parole. Elle sortit de sa poche un papier, le remit au maître de la maison; émue et fatiguée, elle se laissa tomber sur une chaise pendant qu'il en prenait connaissance. Aussitôt qu'il eut parcouru ces lignes, il lui fit un signe d'encouragement, s'assit auprès d'une table, écrivit très-vite deux pages très-serrées et les échangea avec ce qu'elle lui avait donné.

La femme les dévora, recommença à plusieurs reprises, afin de les bien graver dans sa mémoire; il baissa deux fois la tête comme pour approuver ce qu'elle venait de lire, ensuite il chercha ce qu'il fallait pour battre le briquet; il alluma et brûla le papier apporté par l'inconnue, jusqu'à la dernière parcelle. La femme en fit autant de la réponse : ils restèrent debout, les yeux fixés sur ce bûcher improvisé dans l'âtre, et quand tout fut consumé, l'homme ramassa les cendres avec une pelle, les jeta par la fenêtre; le vent les emporta et les eut bientôt dissipées.

Cette cérémonie finie, il la salua profondément et la vit descendre les premiers degrés ; elle se retourna, mit un doigt sur ses lèvres en signe de recommandation sans doute, et disparut.

On voit qu'ils avaient tout prévu et qu'ils ne craignaient ni les indiscrets, ni les écouteurs. Tulaisne en fut donc pour un séjour d'une demi-heure dans un lieu malsain, et n'en apprit pas davantage. Cependant il remarqua que la main de l'étrangère, couverte seulement d'une mitaine, était fort blanche et d'une forme admirable ; elle ne portait point de bagues, si ce n'est un anneau de mariage, et c'était là un faible renseignement; néanmoins, il ne le laissa pas tomber, et le grava dans sa mémoire.

Il ne quitta sa cachette qu'après avoir vu entrer le personnage mystérieux qu'il avait annoncé lui-même, certain qu'alors on serait occupé trop sérieusement pour songer aux bruits du dehors.

A l'heure convenue, en effet, un homme, enveloppé d'un manteau, frappait à la porte de la chambre, et celui qui l'habitait s'empressa de l'introduire. Cet homme jeta d'abord un coup d'œil rapide autour de lui, comme pour s'assurer qu'ils étaient bien seuls, puis il décroisa son manteau et

ôta le grand chapeau qui dissimulait un visage encore jeune, d'une beauté assez régulière et toute méridionale. Ses yeux très-noirs, ses cheveux très-bruns, son teint basané, auraient révélé son origine, lors même qu'un accent prononcé n'en eût pas donné l'assurance. Sa physionomie exprimait la hardiesse; elle présentait les signes d'une volonté inébranlable et positive. Il prit un siége sans attendre qu'on le lui offrît, et dit d'un ton de commandement à son hôte :

— Vous vous nommez Pierre Lafont, n'est-ce pas?

Il se croyait chez un inférieur et supposait l'honorer beaucoup en lui accordant sa compagnie.

— Oui, monsieur le comte, répliqua l'autre, *on me nomme* Pierre Lafont. Si vous désirez parler espagnol, je puis parfaitement vous comprendre, et ce sera plus prudent.

Ces mots, prononcés avec une certaine hauteur, tendaient à laisser croire que *Pierre Lafont* pouvait être un déguisement, qu'on allait traiter de puissance à puissance, et que ledit Pierre Lafont n'accepterait point une supériorité qu'il ne pouvait reconnaître.

— Eh bien ! monsieur Pierre Lafont, ou quel que

soit le véritable nom que vous deviez porter, vous avez désiré me voir, que voulez-vous de moi?

—Il serait plus juste, monsieur le comte, de retourner cette dernière phrase. Il est très-vrai que j'ai désiré vous voir, mais c'est à moi de vous demander ce que vous voulez de moi.

Le comte se mordit les lèvres ; il avait affaire à une logique serrée.

— Monsieur le comte, poursuivit Lafont, je vais vous exposer la situation en deux mots. Vous avez ici une mission secrète, vous conspirez pour le roi d'Espagne, et à l'insu de son ambassadeur, d'autres conspirent également, vous l'avez appris ; ce sont des gens de résolution, vous n'êtes pas fâché de vous en faire des auxiliaires et de vous unir à eux, car vous avez peu d'appui dans notre bonne France : le comte de Cellamare tient quelques grands seigneurs ; nous tenons les autres, le peuple et les bourgeois ; je ne vois pas trop ce qui vous reste, ni avec quel levier vous espérez réussir.

— Ma foi ! monsieur, vous êtes plus habile que je ne supposais. Eh bien ! puisque vous savez tout, en quoi voulez-vous me servir ?

— En tout, excepté en une chose : je ne m'at-

taquerai jamais au roi; la personne de Louis XV est sacrée; quoi qu'il arrive, il gardera sa couronne; je ne souffrirai pas qu'il y soit porté atteinte, je vous en préviens.

—Qui parle de la lui ravir, qui y songe?

— Vous, monsieur, vous et votre maître. La couronne d'Espagne est un beau joyau, mais, si on y réunissait celle de France, ce serait le plus beau de l'univers. Louis XV est un enfant délicat et frêle, Mme de Verrue ne sera pas toujours là avec son contre-poison, et si Dieu reprenait le jeune monarque, le traité des Pyrénées est facile à déchirer.

— Monsieur, chacun agit dans son intérêt.

— Aussi je veux bien servir les miens et ceux de ce pays, mais je m'engage à servir les vôtres. Prouvez-moi que je me trompe, et je suis à vous.

— Mon maître n'aspire pas même à la régence, c'est M. le duc du Maine qui doit remplacer M. le duc d'Orléans.

— Ceci est bon pour les moutons du comte de Cellamare; mais un homme comme moi ne donne pas dans ces billevesées. Le roi d'Espagne promet à M. le duc du Maine ce qu'il ne lui donnera jamais. Si l'on réussit, S.M. Catholique étendra

d'abord sa main sur la régence et ensuite sur le royaume ; et si j'étais à sa place j'en ferais autant. A son point de vue, je trouve la chose toute simple.

Le comte ouvrait de grands yeux ; depuis qu'il s'était voué à cette œuvre, il n'avait pas rencontré un homme de cette trempe. Il se voyait deviné, il ne lui restait plus de faux-fuyants et il fallait répondre. On ne lui apprenait rien et on lui dérobait tout.

— Si les intentions de mon illustre maître sont telles que vous les présentez, monsieur, il ne m'a pas jugé digne de sa confiance et je les ignore.

— Très-bien, monsieur. Vous ne pouvez répondre à ma première condition ?

— Je n'ai point mission pour cela.

— Alors, monsieur, il n'y a rien de fait ; désolé d'avoir abusé de vos moments.

Il se leva et lui fit un salut de ministre congédiant un solliciteur.

— Un instant, monsieur ; si j'ignore ce que vous désirez apprendre, je puis m'en informer : vous conviendrez toutefois qu'avant d'accepter un allié, il faut savoir si les avantages de cette alliance compensent les sacrifices qu'elle impose ! Je vous

prie de me faire connaître ce que nous gagnerions en nous unissant à vos vues, ce que vous apportez enfin.

— Je vous l'ai dit, monsieur, le nerf de votre entreprise : la bourgoisie et le peuple.

Ceci vous sera démontré le jour où vous me donnerez la certitude que Louis XV conservera le trône de son aïeul.

— Vous êtes bon Français très-attaché à vos rois ; cependant vous parlez l'espagnol comme un Castillan.

— Aussi, je suis Castillan, monsieur, mais j'ai renoncé à ma patrie, et je suis devenu Français.

— Par suite de revers de fortune ?

— Non, monsieur, par suite de revers de cœur.

— Alors vous ne vous appelez pas Lafont ?

— Je vous ai dit, monsieur, que l'on me nommait ainsi.

L'entretien était fini.

Le comte se leva, il annonça qu'un jour prochain, il reviendrait causer avec M. Pierre Lafont, et qu'il dissiperait ses scrupules.

— Un mot encore, monsieur le comte, reprit Pierre ; nous ne nous comprenons pas. N'espérez pas m'acheter, je ne suis point à vendre, en

dépit de ma misère apparente. Ne comptez pas me séduire, mes opinions sont basées sur des sentiments invariables dont je veux bien vous donner un aperçu. Le feu roi m'a rendu un service immense, je ne l'oublierai jamais, et, ne pouvant plus lui prouver ma reconnaissance, je me suis voué au service de son petit-fils.

Je hais M. le Régent, parce que Louis XIV le haïssait, et que je le crois coupable des abominables crimes dont on l'accuse. Je suis riche et je serais puissant, si je consentais à l'être. Mes mots de ralliement sont : dévouement et gratitude. Je ne vous retiens plus, et je demeure votre serviteur.

Il ouvrit la porte, salua avec dignité le comte qui se retirait, l'accompagna quelques pas seulement, ainsi qu'on le faisait pour un égal, et rentra chez lui. Ensuite il prit son chapeau, son épée, s'enveloppa dans un manteau couleur de muraille et sortit.

Il attendit un instant au seuil de l'allée. Son œil investigateur explorait les environs ; il fut satisfait de son examen sans doute, car il se mit à marcher très-vite vers l'église Saint-Eustache.

A cinquante pas de distance, il se croisa avec

un passant bien mis, qui, sans le regarder, lui jeta ces mots :

— Tout va bien.

Un peu plus loin, il rencontra un abbé pinçant le pavé de la pointe de son soulier à boucles d'argent.

— On vous attend, lui glissa de la même façon ce nouveau compère.

Au moment de pénétrer dans l'église par la petite porte, un mendiant boiteux alla jusqu'à lui en clopinant :

— Encore une heure, murmura-t-il ; mon bon seigneur, la charité, s'il vous plaît ! cria-t-il d'une voix glapissante.

Il s'en alla flairant jusqu'aux piliers des halles sans faire aucune autre rencontre.

Arrivé là, il entra dans une boutique de drapier.

— Quoi ! c'est vous, maître Pierre ? Vous-même, de retour à Paris, quand on vous croyait si loin ! Vous soupez avec nous, n'est-ce pas?

— Je souperai avec vous, soit, mon cher Luchon ; j'ai une affaire dans ce quartier, elle me retiendra tard peut-être, et je n'arriverai guère avant l'heure de me mettre à table.

— Comme il vous plaira, vous êtes ici chez vous.

Il s'était placé de manière à apercevoir les passants dans la rue, et lorsqu'il eut reconnu la jambe traînante du mendiant boiteux, il prit congé du marchand et se dirigea vers Saint-Eustache, mais cette fois par le grand portail. C'était la veille d'une grande fête, l'église restait ouverte pour les dévotions.

En entrant dans le vénérable temple, Pierre Lafont se signa dévotement ; il s'agenouilla sur le pavé, fit une assez longue prière, après quoi il suivit un des côtés latéraux et pénétra dans une chapelle très-obscurcie par de beaux vitraux, et où se trouvait un confessionnal. L'église était déserte ; à peine si quelques bonnes âmes récitaient leurs oraisons devant les autels. Pierre n'hésita pas, il se mit dans la travée du confessionnal, dont l'issue était masquée par des sculptures, et puis il prononça à voix basse ces seuls mots.

— *Domine, salvum fac regem.*

— *Et exaudi nos in die*, répondit-on de l'intérieur.

— Mon père, tout va bien, continua Lafont.

— Mon fils, tout va bien aussi de mon côté. La

réunion de la semaine prochaine tient-elle toujours ?

— Plus que jamais, et elle sera décisive. Prévenez vos amis; ils recevront d'ailleurs un avis ultérieur d'ici là.

Pierre quitta son humble posture et se retira ; son air était plein de recueillement et de contrition. Il reprit la route qu'il avait suivie et se perdit bientôt dans les détours de ce quartier populeux.

Ce même soir, huit heures sonnaient à peine, lorsque le carrosse du duc de Châteaubert entra dans la cour de l'hôtel de Mlle Florence, situé rue de Richelieu, à quelques pas du Palais-Royal.

Florence était une des maîtresses en titre de M. le duc d'Orléans avant la régence ; il en avait un fils qui porta le nom d'abbé de Saint-Albin, et qui fut depuis archevêque de Cambrai. Le prince n'en était plus amoureux. Il lui avait donné de nombreuses rivales et elle le lui avait largement rendu. Pourtant l'habitude l'attachait à cette femme, il la voyait encore souvent. Il suffisait d'une aventure éclatante pour qu'il en devînt jaloux.

Bien qu'elle ne fût plus jeune, elle était encore adorable, son cœur ne gênait pas son esprit ; elle

avait pris le système de Ninon, et ne s'inquiétait de rien que de ses plaisirs. Ce soir-là elle était ravissante, parée à miracles. Elle n'avait encore personne chez elle, M. le Régent ayant voulu voir le duc en particulier.

Le jeune homme entra, elle le reçut à bras ouverts, le félicita sur son bonheur, et lui jura qu'il aurait une des grandes charges de la couronne, ou qu'elle ne reverrait le Régent de sa vie.

— Vous vous tourmentez beaucoup de votre conversation avec Son Altesse, mon pauvre duc. Si vous le connaissiez comme moi, vous n'en seriez pas si effrayé. Ne craignez rien, parlez-lui.

— Je ne le crains point, ma reine. Est-ce qu'un Châteaubert peut craindre un Bourbon?

— Je dois vous prévenir d'un fait que vous ignorez peut-être; si vous le savez, ceci vous montrera que ma police est bien servie: Mme la duchesse de Châteaubert est allée hier au Luxembourg; elle a demandé à M. le Régent une audience qu'elle a obtenue. Ensuite, il l'a reconduite avec beaucoup de respect jusqu'à la porte du salon, ce qu'il ne fait pour personne, et ni les prières, ni les plaisanteries de sa fille, n'ont pu lui arracher un mot sur ce qui s'était passé entre eux.

— J'ignorais cela, répliqua le jeune homme étonné. Je n'ai pas revu la duchesse depuis hier. Ce matin elle n'était pas visible, et elle ne m'a point prévenu de sa démarche. Je ne comprends pas quelle raison la fait agir ; il faut qu'elle soit bien grave pour qu'elle ait couru jusqu'au Luxembourg. Cela commence à m'inquiéter. J'en parlerai à M. le Régent. Peut-être m'a-t-elle engagé au-delà de ce qui est possible dans ma position.

— Mme la duchesse est cependant une personne fort prudente : suivez ses conseils, ils sont bons. Voici monseigneur.

Le duc se leva pour aller au-devant de Son Altesse Royale; son incertitude était grande, et il s'efforçait en vain de la cacher

VI

DEUX CONVERSATIONS

— On m'a assuré, monsieur, commença M. le Régent, que vous étiez décidé à entrer au service du roi.

— Oui, monseigneur, c'est tout mon désir.

— Pourtant, depuis la dernière campagne, où vous avez paru avec avantage, je le sais, vous n'êtes pas retourné à votre régiment.

— Monseigneur, je ne vois pas à quoi sert un régiment en temps de paix, et je laisse les occupations de caserne à mon colonel en second.

— Votre nom, votre titre, la considération méritée dont vos ancêtres ont joui, les grandes charges qu'ils ont occupées, vous semblent des titres suffisants pour obtenir la faveur que vous demandez.

— Je crois, en effet, monseigneur...

— Que vous avez des droits à cette grâce, et que

vous êtes de ceux parmi lesquels on doit chercher les soutiens du trône. La charge de grand chambellan va être vacante, vous voudriez l'acheter, il vous faut mon autorisation, et vous comptez me la demander ce soir. Ai-je bien compris vos intentions ?

— Parfaitement, monseigneur.

— Eh bien ! monsieur, je ne refuse pas de vous entendre ; mais, auparavant, je dois vous faire quelques observations.

— Mon dévouement n'a pas de bornes, monseigneur.

— Je n'en doute pas, monsieur ; il se peut toutefois que vous n'ayez pas approfondi les questions politiques au point de vue de l'actualité. Le roi ne tiendra les rênes de son empire que dans plusieurs années : certains esprits malavisés séparent les intérêts du monarque de ceux de ses représentants ; ils vous diront, par exemple, qu'en combattant ceux qui gouvernent pour lui, vous n'attaquez pas le roi lui-même. Votre fidélité, selon eux, doit se renfermer dans ce qui le regarde personnellement.

Le duc rougit jusqu'au blanc des yeux.

— Prenez garde, monsieur, ces faux raisonne-

ments ont amené la Fronde et ont causé de grands malheurs à la France. On a voulu forcer la reine, ma grand'mère, à renvoyer le cardinal Mazarin. On a séparé la cause du fils de celle de la tutrice; c'est au nom du roi qu'on a fait la guerre au roi. Ceci, monsieur, je vous en préviens, je ne le souffrirai jamais.

Le visage de M. le Régent était froid et presque sévère; il semblait avoir préparé de longue main ce qu'il devait dire, et la bienveillance de ses paroles échouait devant la dignité de son regard.

— Je connais beaucoup mieux qu'on ne le pense, monsieur, l'esprit des grands seigneurs. Leur hauteur irait jusqu'à l'insolence, si j'étais disposé à la souffrir. Ils conspirent sourdement, à l'eau de rose, entre un bal de l'Opéra et un souper de filles. Vous n'êtes plus des hommes de la trempe de vos pères, qui ont fait cette Fronde dont je vous parlais à l'instant, et ceux-ci n'étaient pas non plus des gentilshommes de fer comme ceux de la Ligue. La noblesse déchoit, monsieur.

Le duc n'avait rien à répondre à cette vérité.

— Qu'on ne se flatte donc pas de m'abuser, de m'effrayer encore moins. Armé de mon droit, je marcherai, fort de ma conscience. Je veux le bonheur du royaume, je veux la gloire du roi, et si les moyens que j'emploie ne semblent pas remplir ce but, je n'en rendrai compte qu'à Dieu et à mon maître quand je lui remettrai son pouvoir. Que ces jeunes insensés ne suivent pas des routes dangereuses, le précipice est au bout. Il m'en coûterait d'être obligé de punir, je le ferais néanmoins et sans pitié, car c'est mon devoir. Il va sans dire, monsieur, que vous êtes un sujet fidèle ; vous connaissez les obligations imposées à un homme d'une aussi bonne maison que la vôtre, et vous n'y faillirez pas.

Le Régent fit une de ces inclinations qui *ponctuent* pour ainsi dire un discours semblable à celui qu'il venait de prononcer, et dont pas un mot n'avait été perdu. M. de Châteaubert se crut sur le chemin de la Bastille ; son embarras disparut, il reprit son énergie. Il n'attendait qu'un mot pour éclater. Déjà il était décidé à rejeter bien loin la faveur qu'il avait demandée. Il cherchait qui avait pu livrer au prince un secret si bien caché : le souvenir de la duchesse, de sa visite au

Luxembourg, traversa son imagination comme une flèche.

A peine M. le Régent finissait-il de parler, qu'il se leva.

— Je vous demande pardon, monseigneur, dit-il, mais ces observations sont inutiles; je me retire, je renonce de moi-même à une charge que vous n'êtes pas disposé à m'accorder, et je vous prie de recevoir mes excuses et mes remerciements.

— Vous vous retirez, monsieur? En quoi donc ai-je pu blesser votre susceptibilité? Mes avis ont été donnés d'une façon bienveillante, j'ai parlé en père et non pas en maître.

— Monsieur, un duc et pair de France ne reconnaît de maître que le roi.

Ces paroles furent lancées avec une impétuosité qui ne permettait pas de les arrêter; d'ailleurs le jeune homme était hors de lui, il ne se possédait plus, et la placidité de M. le duc d'Orléans, ses phrases acérées et mielleuses tout à la fois, l'excitaient à un point extrême. Le prince était fort sanguin, par conséquent d'une grande violence, bien qu'il eût un cœur excellent. Il devint

cramoisi, il quitta son siége et s'approcha vivement du duc.

— Qu'est-ce à dire, monsieur? Cette leçon, que je donnais aux autres, la voulez-vous donc pour vous seul ? N'oubliez pas qui je suis, ou vous me forcerez à oublier qui vous êtes.

— Eh! monseigneur, laissons de côté les paraboles et expliquons-nous franchement. Un de mes aïeux osa dire au roi Louis XI la vérité sur ses cruautés journalières : le même sang coule dans mes veines, je parlerai comme lui. Vous m'avez, dites-vous, donné une leçon en en donnant une à toute la noblesse. Eh bien ! je l'accepte, cette leçon, et je vous répondrai pour elle et pour moi.

— Monsieur le duc, prenez garde !

— Je sais à qui je m'adresse, monseigneur, et de même que j'ai écouté vos *conseils*, vous écouterez mes très-humbles remontrances ; c'est peut-être la seule occasion que j'aurai de vous les faire entendre ; je ne la laisserai pas échapper. Oui, monseigneur, oui, la noblesse est mécontente ; oui, elle murmure et se plaint, car vous l'humiliez, car vous la foulez aux pieds. Vous nous forcez à accepter pour votre ministre le plus misérable des hommes, vous nous ôtez les franchises et

les priviléges conquis par nos aïeux. Vous dédaignez les traditions du grand roi, vous cassez en plein parlement ce testament, dernier gage de sa volonté..

— Qui vous eût donné pour maître un bâtard.

— Je n'ai d'autre maître que Sa Majesté Louis XV, j'ai eu l'honneur de vous le dire, monsieur. Tels sont les griefs des gentilshommes, tels sont ceux de la France entière. Vous la conduisez à sa perte ; vous formez une alliance avec l'Angleterre, notre mortelle ennemie. Il se peut que la noblesse soit déchue, on l'a tant accablée ! Mais votre héroïque aïeul Henri IV eût-il fait ce que vous faites, monsieur ? Pardonnez-moi ma franchise, vous l'avez provoquée ; une fois du moins la vérité arrivera à votre oreille ; une fois une voix libre se fera entendre auprès de vous, sans en redouter les suites. Je détruis mes espérances, je ne l'ignore pas, et je me trouve assez dédommagé par le bonheur que j'éprouve en ce moment.

Après son explosion, le Régent avait repris son siége ; par un effet de volonté extrême, il écouta le duc jusqu'au bout sans l'interrompre. Il portait sur lui un regard où la pitié domina d'abord, où

l'indulgence se fit place ensuite. L'exaltation du duc, au contraire, devenait plus vive à mesure qu'il l'exprimait ; avant d'entrer en prison, il voulait l'avoir mérité.

— Un seul mot, ajouta-t-il, monseigneur : hier Mme de Châteaubert est allée au Luxembourg, elle a eu l'honneur d'une audience de Votre Altesse Royale ; je ne l'y avais pas autorisée : daignerez-vous au moins m'en faire connaître le résultat ?

— Un imperceptible sourire passa sur les lèvres du Régent.

— Monsieur, c'est le secret d'une dame, et vous êtes trop bon gentilhomme pour me demander de le trahir.

Le duc se mordit les lèvres, puis, faisant un profond salut :

— Dois-je me rendre à la Bastille, monseigneur ?

— Retournez chez vous, monsieur, et attendez-y mes ordres.

M. de Châteaubert sortit, la tête haute et la rage dans le cœur.

Il remonta dans son carrosse et se fit conduire chez lui.

Son premier mot fut pour demander la duchesse ; elle soupait en ville.

Mlle Louison, interrogée, répondit que madame devait être chez Mme la duchesse du Maine.

M. de Châteaubert écrivit quelques lignes; un coureur fut chargé de les porter.

La duchesse ne pouvait manquer d'accourir. Dans ce conflit d'événements M. de Châteaubert avait oublié Galaor. Ce fut pourtant le premier objet qui frappa ses yeux en entrant dans son cabinet des livres, où il se rendit pour brûler quelques papiers. Le petit animal était couché sur un coussin, hors de sa maison, blanc et parfumé comme un lys. Il avait changé la couleur de ses rubans, et portait un collier garni d'émeraudes, où se lisait ce mot :

« Espérance ! »

Le duc resta stupéfait. Il avait poussé lui-même les verrous de cette porte ; on ne pouvait y arriver que par sa chambre dont il avait pris la clef. Il y avait en ceci quelque sorcellerie, mais une sorcellerie bienfaisante. Le chien était un bon génie, et il le couvrit de caresses pour le remercier.

Le duc pensa cependant qu'on pouvait le surprendre. Il commença ses recherches.

Cette revue minutieusement faite occupa le duc jusqu'au retour de son messager, que Mme

de Châteaubert suivit de près. Elle entra directement chez son mari. Jamais sa beauté n'avait eu plus d'éclat.

Le duc marcha à sa rencontre.

— Eh bien ! madame, vous êtes contente. Grâce à vous, la Bastille m'attend.

Son étonnement fut grand lorsque Mme de Châteaubert, s'étendant nonchalamment dans une bergère, lui répondit :

— Oui, monsieur, grâce à moi, et vous allez me remercier, je m'y attends bien.

— Quoi ! madame, vous l'avouez !

— Et pourquoi le cacherais-je ?

— Vous avez été hier au Luxembourg et vous avez sollicité mon embastillement ?

— Sans aucun doute, monsieur. Croiriez-vous par hasard que j'aurais mis le pied dans cette maison sans un motif de haute importance ? Fi donc.

— Puis-je au moins le connaître ?

— Ne le devinez-vous pas ? Une femme raisonnable peut-elle laisser dissiper à son mari tout son bien sans tâcher de l'en empêcher ? Mme votre grand'mère m'a écrit hier que c'était mon devoir. Cet avis était aussi le mien ; mais, d'après ses or-

pres, je n'ai pas hésité. M. le Régent m'a promis de vous tenir deux ou trois ans renfermé; pendant ce temps, nous arrangerons vos affaires, et, la leçon profitant, il n'y paraîtra plus.

La duchesse prononça ces mots avec un calme, une indifférence dont rien ne peut rendre l'expression. Il semblait que ce fût la chose la plus ordinaire. L'emprisonnement de son mari était pour elle une correction infligée à un enfant mutin que l'on met en pénitence. Uniquement occupée des choses matérielles de la vie, elle regardait le reste comme des accessoires.

Le duc voyait autrement, aussi sa fureur ne connaissait pas de bornes et la tranquillité de l'auteur de ses maux la redoublait encore.

— Mais, madame, vous n'aimez donc au monde que l'argent?

— Eh! monsieur, l'argent est une bonne chose sans laquelle on ne peut rien faire.

— A votre âge, est-il possible!

— A mon âge, monsieur, quand on veut soutenir l'honneur d'une maison comme la vôtre, on songe d'abord à ce qui peut la détruire; or, la destruction d'une maison, ce sont les folies de jeunesse. Où en sont venues les grandes familles,

presque toutes obligées à des mésalliances pour fumer leurs terres? Nos enfants ne se mésallieront pas, je vous en réponds!

— Nos enfants! interrompit-il avec une ironie qui eût blessé une autre femme jusqu'au fond du cœur.

— Oui, monsieur, *nos* enfants, car vous me reviendrez, après quelques leçons telles que celle-ci. Vous chercherez le solide et le réel. Vous avez à peine vingt et un ans, tout s'excuse à cet âge, mais aussi tout se corrige : c'est ce que nous faisons, Mme votre mère et moi.

Le duc ouvrait des yeux énormes et ne trouvait pas une parole à répondre, mais la colère l'étouffait.

— Mais la liberté, madame, mais la société?

— La liberté est nuisible à ceux qui en usent mal. La société? vos amis *convenables* iront vous voir. M. le Régent me l'a promis; moi-même je n'y manquerai pas. Je vous l'ai dit, je suis votre amie; comptez sur moi et fiez-vous à ma volonté. Avant vingt ans vous serez le premier seigneur et moi la première dame de France, c'est là le vrai, l'essentiel; le reste, ce sont des bulles de savon.

— Madame, en vérité, vous m'effrayez.

— Prenez votre parti. Allez-vous-en de bonne grâce où l'on va vous conduire. Arrangez-vous pour y rester quelque temps. On ne vous refusera pas vos aises : on satisfera jusqu'à vos moindres fantaisies, et vous ferez des économies forcées. Votre argent ne profitera qu'à vous.

— C'est vous qui parlez ainsi, madame, pourtant vous n'avez que dix-huit ans ! je le répète.

— Monsieur, reprit-elle avec mélancolie, par ce temps-ci les femmes n'ont pas de jeunesse, si elles réfléchissent un peu. La monarchie et la noblesse sont sur le bord d'un abîme; puisque vos mains de chevaliers ne les soutiennent pas, notre débile secours ne peut leur faire défaut. Il faut bien que quelqu'un remplisse son devoir en France.

La duchesse eut un éclair d'enthousiasme dont son mari demeura surpris.

Elle avait réponse à tout : réponse décourageante, désespérante, tant elle était logique, mais où ne perçait pas la moindre apparence de cœur. La nature, en créant cette belle statue, ne lui avait donné d'yeux, de sentiment que pour l'or. Elle adorait l'or, et, ce qui est étrange dans les passions, elle l'adorait lucidement, raisonnable-

6.

ment. Elle devait tirer de ce mauvais penchant plus de profit que d'une vertu, car elle en faisait en même temps le moyen et le but.

Le duc se promenait par la chambre; la jeune femme se leva aussi et s'approcha de lui.

— Et votre protecteur, monsieur, lui dit-elle en riant, ne comptez-vous plus sur sa puissance? ne vous tirera-t-il point de ce mauvais pas où vous êtes?

Galaor dormait du sommeil le plus calme; il oubliait son rôle d'ange gardien, en ce moment critique. M. de Châteaubert ne songeait pas davantage à lui. Son amour-propre était trop blessé pour qu'il pût s'occuper d'autre chose.

— Ah! madame, s'écria-t-il, vous aurez beau faire, je ne vous pardonnerai jamais.

— Vous me pardonnerez, monsieur, poursuivit-elle en minaudant.

Un bruit se fit dans la cour.

— Les voilà, poursuivit la duchesse. Ne me direz-vous pas adieu?

— La porte d'un escalier dérobé qui montait au chartrier de l'hôtel s'ouvrit doucement et livra passage à Bourgogne, suivi d'un homme enveloppé d'un manteau et dont le chapeau rabattu

cachait le visage; il ne l'ôta même pas en apercevant la duchesse.

— Monseigneur, dit vivement Bourgogne, un exempt est là, accompagné de douze gardes; ils amènent un carrosse fermé: ils montrent une lettre de cachet pour arrêter monsieur le duc et le conduire à la Bastille. Je les ai retenus sous quelques prétextes, et je suis venu prendre vos ordres.

— Je vais suivre ces gens, Bourgogne.

— Un instant, monseigneur, interrompit l'étranger. Lisez d'abord ceci; vos dispositions pourront changer ensuite.

Le duc prit le papier et lut.

Il avait reconnu le baron et il savait au nom de qui il venait. La duchesse suivait ses mouvements avec une anxiété visible.

— Je m'abandonne à vous, dit M. de Châteaubert. Adieu, madame. Vos projets sont déjoués, comptez pourtant sur ma reconnaissance.

— Monsieur, au nom du ciel! vous ne songez pas à désobéir au roi, vous ne songez pas à vous cacher?

— J'y songe, au contraire, et je vous laisse le soin de recevoir ces messieurs.

Il se dirigea vers la porte dérobée, pendant que Bourgogne lui jetait un manteau sur les épaules et lui donnait un chapeau semblable à celui du baron. La duchesse courut à lui et l'arrêta par le bras. Elle était pâle comme un spectre et ses lèvres tremblaient.

— C'est votre résolution irrévocable, monsieur?

— Eh! sans doute, madame. Quel sot ferait autrement? Plus prompte que l'éclair, elle s'élança vers la fenêtre, l'ouvrit et cria d'une voix étranglée par l'émotion :

— Monsieur l'exempt, faites fermer les portes; hâtez-vous d'accourir, votre prisonnier vous échappe!

Elle se recula pour faire place aux gardes qui enjambaient la croisée, et saisissant le billet que le duc avait jeté sur la table, elle le glissa dans sa poche sans que nul s'en aperçût.

VII

UNE NOUVELLE EUROPE

Cette intervention de la duchesse parut à tout le monde un acte de folie ou de vengeance. Le duc s'arrêta tout court à sa voix, le baron lança un juron énergique. Bourgogne se rapprocha d'elle comme pour la secourir et l'appuyer. En une seconde, les gardes et l'exempt eurent envahi la bibliothèque, et M. de Châteaubert ne pouvait plus espérer d'échapper à leur surveillance. La duchesse était debout, à la même place, immobile, et belle comme une statue de marbre blanc.

— Ah ! madame ! lui dit le duc avec amertume, au moment où on lui demanda son épée.

Elle baissa les yeux, et deux larmes qu'elle ne put retenir coulèrent sur son visage.

Ce fut le seul signe de faiblesse qu'elle donna.

L'exempt montra beaucoup d'égards à M. de

Châteaubert; celui-ci, par une dernière ironie, lui offrit la clef de ses tiroirs :

— Inutile, monsieur le duc, répondit-il en s'inclinant avec respect, nous ne nous permettrons pas d'examiner vos papiers. Veuillez passer seulement.

Les gardes étaient rangés près de la grande entrée; l'exempt aperçut Bourgogne et lui donna l'ordre de s'apprêter à suivre son maître. Le baron avait disparu.

— Puis-je emporter mon chien? demanda M. de Châteaubert.

— Certainement, monseigneur. Je suis autorisé à ne vous rien refuser de ce qui vous sera agréable.

Bourgogne s'était déjà emparé de Galaor; son maître le précédait. Il s'était contenté de saluer profondément sa femme. Quelques instants après, les portes de l'hôtel se refermaient sur le carrosse et sur les cavaliers qui l'entouraient.

Demeurée seule, la duchesse regarda quelques instants autour d'elle. Sa pâleur n'était point effacée; elle pouvait à peine se soutenir et chercha un siége. L'arrivée de Louison, qui offrit ses services, la rappela à elle-même.

— Je vais me mettre au lit, dit-elle; préparez ma toilette.

Nous devons maintenant rejoindre l'habitant de la rue Montmartre. Il venait de rentrer, et jetait sur une table, avec humeur, son chapeau et ses gants. Une vive contrariété se peignait sur son visage. Il tenait une lettre à la main et il la relut trois fois, en appuyant sur chaque mot, ensuite il la lança à côté des gants et du manteau en murmurant.

— Je devais m'y attendre.

Des pas légers se firent entendre dans l'escalier. Pierre Lafont ouvrit la porte.

Une femme gravissait les dernières marches et entra tout essoufflée dans la chambre; c'était la même qui nous est déjà apparue une première fois ; elle sortit également une lettre de sa poche, Pierre la saisit, et il la dévora. Il courut à la table et écrivit quelques phrases, qu'il reporta à l'inconnue. Celle-ci lui répondit avec le même empressement. Cette correspondance improvisée dura au moins un quart d'heure. Le dernier mot tracé par la visiteuse fut triomphant sans doute, car il ne put retenir une exclamation.

— A la bonne heure ! fit-il.

La cérémonie du papier brûlé commença ensuite et s'exécuta jusqu'au bout, puis l'étrangère marcha vers la porte.

— Je vous reconduirai, si vous daignez le permettre. C'est par un vrai miracle que vous êtes arrivée jusqu'à moi.

La femme voilée ne lui répondit que par un signe et marcha devant lui. Elle s'appuya sur le bras qu'il lui tendait, et ils se dirigèrent ensemble vers la rue Saint-Denis.

Pierre l'escortait, en écuyer attentif. Pendant les premiers moments ils ne firent aucune rencontre. Les rues étaient tout à fait désertes, on n'entendait que le bruit de leurs pas ; tout à coup quatre hommes, apostés sans doute, sortirent d'une allée sans porte et tournèrent autour d'eux pour les reconnaître.

La femme ne montra aucune frayeur. Latour la fit marcher le plus près possible des maisons et se tint derrière elle, la main sur son épée. Un de ces quidams vint jusqu'à lui et le toisa des pieds à la tête. Pierre était sur ses gardes ; il s'appuya au mur et demanda à son adversaire ce qu'il désirait de lui.

Celui-ci prononça quelques mots en langue

demi-espagnole et demi-française, que Pierre lui fit répéter, tant elles lui causèrent d'étonnement.

— Si je veux gagner cent écus? Pardieu! je le crois bien; et que faut-il faire pour cela? répondit-il dans le même argot, signe infaillible de reconnaissance entre les bohêmes de Paris.

Il tira prestement un poignard de sa ceinture, et l'appuya sur la poitrine du voisin; c'était une formalité nécessaire, usqu'à ce que l'explication fût finie; au moindre soupçon la lame s'enfoncerait dans les chairs et pénétrerait jusqu'au cœur si la lumière ne se faisait pas assez vite; telle était la manière de procéder de ces messieurs.

— Tu consens à gagner les cent écus? tu seras muet?

— Oui.

— Suis-nous donc alors.

— Je ne puis abandonner cette femme, je la reconduirai auparavant.

— Tu es discret, c'est bien, je t'en loue. J'en profiterai, si notre connaissance a des suites. Marche avec ta belle, et tu nous rejoindras quand tu t'en seras débarrassé. Laisse-nous un gage qui réponde de ton exactitude.

Pierre tira de sa poche une médaille encadrée dans des turquoises et des perles fines; un rayon de la lanterne placée à la porte de la maison l'éclaira faiblement.

— Ah ! dit l'homme en ôtant son bonnet, c'est cela; alors vous n'avez pas besoin de gage, vous nous retrouverez ici.

Ce signe devait être une révélation pour les initiés. Pierre reprit sa route, suivi de sa compagne. Lorsqu'il revint, les quatre associés avaient déjà fait toutes les conjectures possibles sur son mérite et sa position. Ils se turent en l'apercevant.

Ils étaient alors plus haut que les halles. Ce quartier était composé d'une quantité de ruelles et de passages infects. Les aventuriers s'y engagèrent et Pierre les suivit.

Ils marchèrent presque en silence jusqu'aux environs du Pont-Neuf; ils le traversèrent et pénétrèrent dans la Cité. Celui qui les conduisait s'arrêta devant une maison de chétive apparence. Il dit à ses compagnons :

— C'est là. Vous n'entrerez point tous; deux d'entre vous vont aller le long de ce mur jusqu'à ce qu'ils trouvent un chevalet de bois soutenant un bouquet de feuillages. Je les introduirai quand

il sera nécessaire; surveillez les passants, s'il y en a toutefois.

Pierre resta seul avec cet homme, qui lui montrait une grande déférence, et qui, moyennant une espèce de passe-partout, fit céder la serrure sur-le-champ.

Ils pénétrèrent dans une vraie masure, où les murs suintaient l'humidité de toutes parts. Une obscurité complète régnait.

Ils marchaient comme sur des œufs, et parvinrent ainsi jusqu'à un escalier vermoulu, aussi sombre que le vestibule.

L'on s'arrêta au premier étage. La porte, à peine poussée, laissa voir l'intérieur d'une chambre propre. Une jeune fille dormait en toute confiance, la tête appuyée sur son bras. Un faible rayon de la lune arrivait par la croisée sur sa couchette. Celui qui dirigeait l'entreprise dit à Pierre de se tenir à la porte; il fallait l'empêcher de crier et d'appeler son oncle à son secours.

Le sommeil de la jeunesse est profond; elle n'entendait rien; quelque rêve joyeux faisait voltiger un sourire sur ses lèvres. Le bandit tira deux mouchoir fort grands tout préparés. Le premier fut appliqué si à propos sur la bouche de

la dormeuse et noué si vite et si solidement qu'il ne lui échappa pas même une exclamation. Le second fut employé avec la même prestesse à lui attacher les bras derrière le dos, et, comme elle essaya de jouer des jambes, un troisième sortit aussitôt de cette poche phénoménale et servit à les lier, en dépit de sa résistance, qui fut très-grande.

L'homme connaissait parfaitement les êtres de ce logis ; il appela Pierre, lui donna l'ordre à voix basse de soulever la jeune fille par les bras ; il s'empara de ses pieds, et tourna, non pas vers l'escalier qui les avait conduits jusque-là, mais vers un autre qui descendait directement au jardin dont ils avaient longé les murs. Il y avait encore une grille à ouvrir, le ravisseur en avait la clef.

Il eut soin de refermer la grille, comme il avait fermé la première entrée. Aucune trace de l'attentat ne restait derrière eux ; le départ de la jeune fille devait sembler une fuite : c'était ce que l'on désirait. Les allées du jardin, couvertes d'une herbe fine et courte, ne conserveraient pas d'empreintes. Cascaret, — tel était le nom du brigand, — s'en assura.

Ils firent quelques pas, emportant la jeune fille. A la gauche de l'allée se trouvait une petite resserre. Depuis quelques jours les propriétaires du lieu y avaient établi un garçon jardinier. Il avait avec lui un petit chien, et celui-ci, réveillé par le bruit, tout faible qu'il fût, aboya comme un furieux.

— La peste soit du chien! murmura Cascaret. Chargez-vous donc de la bergère et courez directement devant vous, vous trouverez un cabinet de charmille; un sifflement vous avertira de ma présence. Je vais voir ce qui se passe ici.

Lafont obéit; en trois enjambées il fut éloigné. Il aperçut la charmille, il y entra et se reposa sur un banc.

— Ma chère enfant, dit-il, je vais vous rendre la liberté, si vous avez quelque moyen d'échapper à vos ravisseurs et si vous pouvez appeler un ami à votre aide.

La jeune fille fit entendre un cri de joie.

Les moments étaient précieux, et Cascaret pouvait revenir d'un instant à l'autre. Ce mouchoir était si solidement attaché, qu'il ne parvint même pas à en détacher une boucle. Sa première idée alors fut de s'enfuir avec l'enfant vers la maison,

en choisissant une autre route; mais il ne pourrait y pénétrer, puisque la grille était fermée; Cascaret l'aurait bientôt rattrapé et lui ferait certainement un mauvais parti.

— Ma belle, votre malheur l'emporte. Je tâcherai de vous protéger et de découvrir où l'on vous emmène. J'en préviendrai vos parents.

Les pas précipités de Cascaret, sifflant comme un serpent, se firent entendre. Il suivit le même sentier qu'eux, et découvrit bientôt la robe de nuit blanche de la jeune fille.

— Eh bien! demanda Pierre?

— Le chien n'aboiera plus.

— Pauvre bête! Et l'homme?

— Un coup de poing lui a fait perdre la mémoire et la connaissance; hâtons-nous, il peut les reprendre, et les gens du voisinage peuvent avoir entendu ce maudit animal.

Ils arrivèrent promptement à une petite porte, dont Cascaret avait la clef comme des autres; une chaise attelée de quatre bons chevaux attendait, on y déposa la fillette, après quoi Cascaret enjoignit à Pierre de rester auprès d'elle, pendant qu'il allait retirer les factionnaires.

Tous revinrent auprès de la voiture: deux

montèrent dedans avec Cascaret, le troisième reçut les cent écus et détala.

— Je ne puis vous emmener, dit le chef à Lafont; ceux-ci sont attendus, mais je veux savoir où vous reprendre, vous me plaisez. Voici l'argent promis; où demeurez-vous?

— Tous les vendredis, de huit à neuf heures du soir, derrière les Grands-Augustins.

La portière se referma, les quatre chevaux partirent au galop. Pierre resta seul, sa bourse à la main. D'un mouvement brusque il la rejeta dans le jardin par-dessus le mur et s'éloigna à toutes jambes.

Nous suivrons la voiture, si vous le voulez bien.

Un quart d'heure s'écoula sans que personne prononçât un seul mot. La chaise se dirigeait vers le cours la Reine et la route de Versailles. Lorsqu'on eut dépassé les premières maisons de Passy, Cascaret dit tout haut :

— Si la prisonnière veut être raisonnable, on lui rendra l'usage de sa langue et de ses membres, en la priant de se souvenir qu'à la première désobéissance... La Seine n'est pas loin et la berge est haute.

La malheureuse fille tremblait de tous ses

membres, et n'avait pas envie de se révolter. Lorsqu'on l'eut déliée, elle fut quelques instants anéantie.

— Ah ! Cascaret, Cascaret, reprit l'enfant en pleurant à chaudes larmes, c'est abominable à vous, mon oncle me battra.

— Votre oncle ne vous battra pas ; il ne vous reverra jamais, et vous êtes délivrée de ses brutalités.

— Et Mme la duchesse, chez laquelle je devais aller ce matin, que dira-t-elle ? Elle me retirera sa pratique.

— Vous ne travaillerez plus, ma toute belle, vous serez peut-être duchesse vous-même.

— Je serai duchesse?

— Duchesse, princesse, tout ce que vous voudrez. Cascaret ne vous a pas mal placée : dans deux heures d'ici vous m'en direz des nouvelles.

Elle soupira et se rejeta dans le fond de sa voiture, dont le mouvement lui semblait bien doux ; elle n'avait jamais rien éprouvé de pareil. Elle se rappelait les splendeurs de l'hôtel de Châteaubert, les parures de la duchesse, et se demandait si véritablement elle en aurait de semblables ; elle se demandait en même temps qui lui donnerait tout

cela, et sa conscience lui souffla qu'elle le payerait sans doute très-cher.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, que dira M. le curé ?

Cette exclamation était de bon augure ; elle fit éclater de rire les trois bandits et les mit en joie.

Enfin, le carrosse cessa de rouler ; on était près d'une grille donnant entrée dans une assez vaste cour, terminée par un bâtiment d'une grande élégance, et où brillaient des lumières. Aussitôt qu'on entendit la voiture, plusieurs domestiques sortirent du pavillon. La chaise s'arrêta ; des laquais galonnés abaissèrent le marche-pied ; plusieurs femmes étaient groupées en arrière. Aussitôt que Fanchette parut, elles lui firent la révérence.

— Voulez-vous souper, madame ? demanda la plus âgée.

— Voulez-vous votre toilette, madame ? continua la seconde.

— Aurai-je l'honneur de vous conduire à votre chambre, madame ? dit la troisième.

— Comme vous voudrez, répondit-elle.

Deux laquais portant des girandoles à cinq

branches se dirigèrent vers une porte dorée, à deux battants, située au fond du vestibule. Fanchette fut éblouie ; d'autres merveilles pourtant l'attendaient encore.

On l'introduisit dans plusieurs pièces éclairées comme pour une fête. Fanchette crut que c'était le paradis ; elle restait en extase devant chaque objet.

La chambre à coucher, tout en satin bleu semé de boutons de roses, ressemblait à un nid ouaté et caché sous les feuillages. En un clin d'œil, les suivantes lui eurent ôté sa modeste robe de nuit et le surtout dont on l'avait couverte ; elles lui passèrent une chemise et un manteau de lit en batiste brodée, garnis de dentelles, ornés de rubans. Elles peignèrent ses beaux cheveux et les saturèrent des plus fines senteurs ; elles lui mirent sur la tête un bonnet ravissant, aux pieds, des mules de velours brodées d'or, puis deux d'entre elles la saisirent et la portèrent dans son lit, aux draps de toile de Hollande, aux couvertures d'édredon, et avant de tirer les rideaux, on lui demanda à quelle heure son bain devait être prêt.

— Je n'en sais rien, répliqua-t-elle en cachant son front dans son oreiller.

Elle se croyait le jouet d'un songe ; elle avait peur de se réveiller, et quand elle se fut bien persuadée qu'elle ne rêvait point, elle s'avoua à elle-même que Cascaret n'avait pas tout à fait tort et qu'elle finirait peut-être par le remercier.

Le lendemain, Fanchette, accoutumée à se servir elle-même, sauta à bas de son lit, ouvrit sa croisée et ses volets, et resta stupéfaite en face d'un jardin suspendu sur des bois dont le feuillage commençait à poindre, et ayant pour cadre un paysage magnifique.

A peine l'eut-on entendue, que ses femmes se présentèrent. Elles la guidèrent vers la salle de bain, en marbre blanc et en rocaille, et la firent entrer dans une eau parfumée qui ressemblait au lait pour la blancheur.

On la recoucha ensuite, on lui apporta un succulent déjeuner, puis on referma ses rideaux, et on l'engagea à dormir jusqu'à l'heure de la promenade. Elle se sentait en effet dominée par un besoin de repos invincible.

Il était plus d'une heure lorsqu'elle ouvrit les yeux. On procéda à la grande affaire de sa toilette.

Son cabinet était le vrai boudoir de Vénus, suivant le style du temps. L'étonnement dominait en elle toutes les impressions.

On la fit si jolie qu'elle ne se reconnut plus, et qu'elle ne put s'empêcher de se sourire.

— Maintenant, madame, dit la première femme de chambre, votre vis-à-vis vous attend. Vous rejoindrez sans doute à la promenade une personne avec qui vous devez faire connaissance, et qui sera heureuse de vous rencontrer.

VIII

LES VOISINS DE CAMPAGNE

Fanchette, assise sur ses coussins de soie, se faisait à elle-même l'effet d'une autre. Elle jetait autour d'elle des regards curieux, presque effrayés. Quelle était cette personne qu'elle allait voir, qu'on lui annonçait ainsi? Probablement le magicien dont la volonté avait fait éclore ces merveilles, elle allait le connaître.

Fanchette avait vécu dans un milieu peu scrupuleux; sa grande jeunesse et une sorte d'insouciance l'avaient conservée pure ; mais elle savait de la théorie du monde tout ce qu'en pouvait savoir une orpheline livrée aux soins d'un ivrogne. Si on l'avait enlevée, c'était moins dans la crainte des résistances de ses parents que pour la séparer entièrement d'eux.

Un tourbillon de poussière accourant au devant d'elle lui annonça un voyageur d'importance. Elle

comprit que son sort allait se décider, elle ouvrit de grands yeux et vit venir à elle une calèche découverte, occupée par une dame fort parée, avec sa demoiselle suivante.

Ce n'était donc pas cela.

Cependant les carrosses s'arrêtèrent, la dame descendit, et entra dans le vis-à-vis de Fanchette : elle lui fit un signe de tête protecteur, puis elle s'assit à côté d'elle et donna ordre au cocher d'entrer dans le bois. En la voyant de plus près, la jeune fille reconnut une dame chez laquelle Mme de Châteaubert l'avait envoyée porter des broderies, qui l'avait interrogée sur sa famille, sur ses ressources, et qui l'avait regardée au point de l'embarrasser.

— Vous me reconnaissez, ma petite ? demanda la nouvelle venue d'un ton délibéré.

— Parfaitement, madame ; était-ce donc vous que je devais voir ?

— Moi-même, et puisque vous avez bonne mémoire, ceci nous épargnera la moitié de l'explication. Vous savez qui je suis ?

— Non madame ; Mlle Louison m'a conduite chez vous, m'a ramenée, j'ai seulement entendu qu'on vous appelait madame la comtesse. J'ignore le reste.

— Ce que vous savez suffit pour le moment. Je suis pour vous madame la comtesse. Maintenant, répondez franchement. A quoi vous croyez-vous destinée ?

— Madame, à quelque aventure très-extraordinaire pour moi, très-commune dans le monde, m'assure-t-on.

— Votre habitation vous plaît-elle ? vous y trouvez-vous suivant vos désirs?

— Oh ! madame, elle est mille fois trop belle pour une pauvre fille accoutumée à un galetas.

— Oubliez le galetas et ce qui s'y rattache. Si votre demeure vous convient, vous ne trouverez pas d'objections contre la nécessité d'y rester ?

— Non, madame.

— Vous ne savez ni lire, ni écrire, m'avez-vous dit à Paris. A dater de demain, des maîtres viendront ici pour vous instruire, et, avant trois mois, vous serez à même de vous montrer sous une face nouvelle.

— Pourquoi faire, madame?

Cetre question directe embarrassa la grande dame ; Fanchette la lança hardiment et franchement et attendit la réponse, les yeux fixés sur ceux

de sa protectrice, qui détourna les siens. Cette enfant était une nature abrupte et sauvage, un peu souillée au contract immonde qu'elle avait subi. Son intelligence remarquable, son jugement sain, son excellent cœur, la rendaient apte à toutes les positions.

La comtesse avait vu tout cela d'un coup d'œil.

— Fanchette, reprit-elle, je vous ai donné ce qui fait les joies de la vie, plus tard, je vous donnerai un plus grand bonheur encore; je ne vous demande en échange qu'une obéissance aveugle. Persuadée que j'agis pour votre bien, vous me laisserez vous gouverner et disposer de vous; autrement vous entraverez mes projets, et vous me mettrez dans l'impossibilité de les conduire à bonne fin.

Fanchette avait le sens droit, elle avait la finesse des gens habitués à combattre le sort.

— Madame, répliqua-t-elle, vous avez besoin de moi.

— Très-bien ! très-bien ! ma pupille; c'est là ce qui s'appelle éclairer les voies, mais avec moi c'est inutile. Si j'ai besoin de vous, vous avez encore plus besoin de moi, et la condition su-

prême de notre triomphe mutuel est une entente complète. Vous n'adresserez aucune question à vos professeurs, ni à vos domestiques. Vous ne recevrez absolument que les personnes amenées par moi et nulles autres. Pour vous accorder un peu de distraction, je viendrai vous chercher et je vous conduirai à la promenade, plus tard à la comédie.

— Comme il vous plaira, madame, permettez-moi seulement une question. Ce n'est pas pour me renfermer que vous voulez faire de moi une savante. Quand cela finira-t-il ?

— Quand je serai contente de vos efforts et de vos travaux, quand on ne reconnaîtra plus en vous Fanchette la brodeuse, mais une fille instruite qui peut arriver à tout

— Ce sera bientôt, je vous le jure.

La comtesse sourit, sa pupille était juste comme elle le souhaitait. Elle l'interrogea encore pendant une demi-heure, ensuite elle donna l'ordre de rentrer à la maison, où l'attendaient son carrosse et sa demoiselle suivante.

— A propos, dit-elle à la jeune fille en la quittant, vous vous appelez Mlle de Vanvres, ne l'oubliez pas.

— Reviendrez-vous bientôt, madame?

— Dans huit jours, pour juger de vos progrès.

Sur cette assurance, la comtesse remonta dans sa calèche et fut emportée par son bel attelage.

Fanchette, restée seule, se promena assez longtemps sur la terrasse, cherchant à se rendre compte de ce qui se passait. Elle n'était certainement entre les mains de sa protectrice rien autre chose qu'un instrument.

Devait-elle se soumettre ou se révolter?

La soumission, c'était l'imprévu et le bien-être; la rébellion, c'était le connu et la misère.

Il n'y avait pas à hésiter.

Son maître d'hôtel annonça le souper; elle fut introduite dans une salle à manger qui resemblait à un bocage.

On la servait avec la même recherche et la même élégance que si elle eût été une princesse du sang. Elle fut conduite dans son boudoir, où ses femmes l'attendaient avec des jeux de différentes espèces qu'on lui proposa pour amuser son temps. Sa première caméristе fut ainsi instituée une sorte de dame de compagnie ; elle lui raconta mille histoires dans le genre de la sienne, qui toutes finissaient par des châteaux et des

titres; elle lui ouvrit en même temps le monde idéal et le monde réel.

Fanchette dormit bercée par de beaux songes, et se leva le lendemain tout heureuse de commencer son éducation. Les professeurs arrivèrent l'un après l'autre ; elle prit ses premières leçons avec une attention et une vivacité de conception dont ils se montrèrent surpris et enthousiasmés.

La matinée fut employée ainsi, elle passa vite ; les jours suivants de même. M[lle] de Vanvres s'accoutumait à sa solitude; elle travaillait sans cesse, le soir et le matin, et même fort avant dans la nuit.

Depuis une semaine environ elle habitait cette demeure, et la comtesse n'avait pas reparu ; elle envoya un de ses gens annoncer sa visite dans la quinzaine suivante seulement.

Fanchette ne s'en plaignit pas; le désir d'apprendre était dominant chez elle. Elle voyait le monde sous un tout autre aspect. Chose étrange! son cœur s'épura à mesure que la lumière se faisait en elle ; elle prit une horreur instinctive pour le mal, bien qu'elle n'en eût pas encore une idée très-juste.

Désormais tranquille sur ses intentions, on ne la surveillait que très-légèrement. Elle se promenait seule dans son parc, à la suite des travaux de la journée.

Un soir, après avoir fait vingt fois le tour des charmilles, elle arriva devant une petite porte à claire-voie qui la séparait seule du bois voisin. Elle en franchit le seuil, ce qu'elle n'avait pas fait depuis son arrivée dans ce beau lieu. La soirée était tiède, les oiseaux répétaient leur dernière chanson avant de s'endormir. Tout semblait joie et fête. Elle suivit une allée qui tournait à sa gauche, et s'en alla lentement, murmurant le refrain, alors à la mode, d'une mélodie simple et touchante.

Elle était déjà assez éloignée lorsqu'elle entendit parler : deux personnes se répondaient, un homme et une femme. L'homme riait, la femme paraissait plus sérieuse. La première idée de Fanchette fut de s'enfuir ; la curiosité la retint. Elle trouverait une distraction, peut-être, et elle en éprouvait le besoin.

Il n'était plus temps de se cacher, l'étranger marchait au devant d'elle.

— Ah ! la jolie fille ! dit-il à sa compagne.

Ce compliment décida tout à fait Mlle de Vanvres à rester.

Elle passait à côté d'eux et les salua assez gauchement ; l'homme s'arrêta alors.

— Ne craignez-vous pas de vous aventurer à cette heure, mademoiselle? dit-il ; vous êtes bien loin de chez vous.

— Non, monsieur, ma maison est là-bas, derrière ces arbres ; je prolonge un peu ma promenade et je rentre, il n'est pas encore nuit.

— Nous sommes donc voisins, mademoiselle? je ne m'en doutais pas, et je m'en veux de ne pas l'avoir deviné.

Celui qui parlait ainsi était un homme d'un peu plus de quarante ans, d'une taille moyenne, d'une physionomie imposante et spirituelle en même temps, tout dans ses manières indiquait l'habitude de commander, jointe à une bonne humeur inaltérable.

— La jeune dame était belle comme une reine des contes de fées. Une mélancolie frappante régnait sur ses traits. On devinait qu'elle ne pouvait vivre, et qu'elle se trouvait malheureuse, avec tout ce qui devait constituer le bonheur.

Ces deux personnes, vêtues comme des gens

riches et de bon goût l'étaient à la campagne, n'affichaient qu'une simplicité élégante; rien ne visait à l'effet dans leur toilette. Le père avait son justaucorps boutonné jusqu'en haut; il ne portait ni ordres, ni cordon, ce n'était donc point un grand seigneur.

Fanchette n'était pas assez instruite des distinctions sociales pour le remarquer, mais elle se sentit attirée vers ces deux inconnus.

La jeune dame la regardait avec un intérêt plein de tristesse :

— Avez-vous une mère, mademoiselle, et vous aime-t-elle bien?

— Hélas! non, madame, je suis orpheline, je n'ai pas de famille, je suis seule au monde.

— Et vous habitez?

— Ma maison touche à ce bois, monsieur.

— Et vous restez ainsi, sans protecteurs?

— Oui, monsieur.

— Vous n'avez pas de tuteur, pas d'amis?

— J'ai ma tutrice et mes études, cela me suffit; je ne reçois d'ailleurs personne absolument, et je ne vais nulle part.

— Vous vous nommez...

— Mademoiselle de Vanvres.

— C'est une ancienne maison, reprit-il, comme se parlant à lui-même, mais je la croyais éteinte.

Fanchette rougit encore et ne répondit point.

— Eh bien! mademoiselle, poursuivit la jeune dame, nous ne vous retenons pas plus longtemps. Je suis charmée de vous avoir rencontrée et je ne vous oublierai pas.

— Je vous reverrai, mademoiselle de Vanvres, ajouta le père, que sa fille entraînait vers une allée qui l'éloignait du carrefour.

Fanchette rentra à pas lents, se retournant souvent, pour voir si elle n'apercevait plus les promeneurs; elle reparut à l'heure habituelle et aucun de ses gens ne devina son équipée.

Jusqu'au lendemain ces inconnus furent sa pensée dominante. Dès que l'heure eut sonné, elle descendit au jardin, elle ouvrit tout de suite la porte et pénétra dans le bois.

A peine eut-elle fait quelques pas qu'elle entendit marcher et qu'elle reconnut le gentilhomme de la veille; cette fois il était seul.

— Ah! mademoiselle, dit-il, que je suis heureux de vous retrouver!

— C'est trop de bontés, monsieur, je ne vous attendais pas.

— Vous deviez cependant m'attendre, mademoiselle : quand on vous a vue une fois, on est pressé de vous revoir encore.

— Et Mlle votre fille, demanda-t-elle, n'a pas eu le même désir?

— Ma fille est partie ce matin pour Paris avec sa grand'mère, mademoiselle, je suis donc libre de donner mon temps à un voisinage si précieux pour moi.

— Monsieur, comment vous appelle-t-on?

L'inconnu s'attendait probablement à la question, elle ne le déconcerta pas.

— Je suis le comte d'Olivet, ma maison est au bout de ce bois. J'y vis avec ma mère et deux de mes filles, dont vous avez vu la plus jeune.

— Vous êtes donc veuf?

— A... à peu près.

— Comment est-on à peu près veuf, monsieur?

— Quand on n'a avec sa femme d'autres relations que celles de la convenance et de l'intérêt.

— Vous devez être bien malheureux alors.

Une teinte de tristesse se répandit sur ce visage animé.

— Oui, mademoiselle, oui, en effet, je suis malheureux.

Le regard que Fanchette leva sur lui l'assurait qu'elle le plaignait de tout son cœur.

La conversation s'engageait ainsi sur un terrain dangereux; le comte n'eut garde de la détourner. Profitant de la sympathie de la jeune fille, il passa par une brusque transition à ce qui pouvait personnellement l'intéresser. Fanchette eut la prudence de continuer son thème de la veille, sans l'étendre davantage; celui à qui elle s'adressait avait trop d'expérience de la vie pour ne pas flairer une position anormale sous cette discrétion.

Ils se promenèrent ainsi presque jusqu'au tomber de la nuit. M. d'Olivet insista pour obtenir la permission de paraître chez elle.

— Gardez-vous-en, répliqua-t-elle étourdiment, ma tutrice me défend de recevoir qui que ce soit.

— Nous ne nous rencontrerons donc plus?

— Je ne sais, le hasard!...

— Si le hasard pouvait vous conduire ici demain à la même heure qu'aujourd'hui, mademoiselle, combien je le bénirais?

— Et qui sait! lui jeta-t-elle avec une coquetterie enfantine, en refermant la barrière, peut-être.

Elle se mit à courir vers la maison; il la perdit bientôt de vue.

La maison était isolée; les bois qui l'avoisinaient, éloignés de toute autre habitation, n'étaient fréquentés que par des braconniers et des garde-chasses. Mlle Amont ne voyait là aucun danger pour sa pupille, qui n'avait d'autres intentions que de servir les projets de sa protectrice.

Pourtant chaque soir, pendant plus d'une heure, Fanchette causait avec le comte; la confiance s'établit entre eux à un tel point, qu'elle cessa bientôt de lui cacher sa position; elle lui raconta le roman dont elle était l'héroïne; il l'écouta attentivement.

— Et vos parents, quels sont-ils? lui demanda-t-il tout d'abord.

— Ma tante va travailler dans les maisons, mon oncle a pris à ferme un grand jardin dans la Cité, qui appartient au chapitre de Notre-Dame. Ils vivent avec cela.

— Et Mme la comtesse, pourriez-vous me la dépeindre?

— Oh ! bien facilement, monsieur. Elle demeure dans une maison tout près du Louvre. Elle est grande ; elle n'est pas toute jeune, mais elle est belle cependant. Elle est richement habillée ; elle a une voix insinuante et bien de l'esprit. Elle veut avoir l'air d'être bonne, mais je crois qu'elle n'en a que l'air.

— N'a-t-elle pas quelque signe particulier, quelque chose qui ne soit pas à tout le monde, soit dans son visage, soit dans sa parure ?

— Oui, elle a un petit voile noir retenu à sa tête par une longue aiguille, avec des armoiries à chaque bout, et sur la poitrine une croix blanche, attachée par un ruban bleu.

— Vraiment ! voilà qui devient plus clair.

— Vous la connaissez, monsieur le comte ?

— Peut-être.

— Mademoiselle, reprit-il, il faut me faire une promesse.

— J'y suis toute disposée, monsieur.

— D'abord vous viendrez ici tous les soirs, avant ou après votre souper, suivant que la nuit arrivera ; vous ne m'y rencontrerez probablement pas toujours, mais vous y trouverez quelque chose de ma part, je vous en donne ma parole. De plus,

voici un nom sur ce papier; si on vous présente quelqu'un, si on veut vous faire quitter votre maison, envoyez sur-le-champ cette bague à cette adresse. Promettez vingt-cinq louis à celui qui fera la commission, ils lui seront comptés.

— Oh! monsieur, est-il bien possible!

— Ne vous inquiétez point. Continuez vos travaux, devenez une femme distinguée, vous le pouvez, et vous arriverez plus haut que vous ne l'espérez encore. Surtout gardez envers votre tutrice, plus même qu'envers les autres, un silence absolu sur nos entretiens.

— Je vous le promets, monsieur.

— Adieu donc, mademoiselle, et à demain peut-être. N'oubliez rien de ce que je vous dis. Prenez courage et comptez sur moi.

Pendant le temps qu'avait duré cette conversation, un homme vêtu comme un paysan feignait de dormir, étendu à l'endroit le plus épais du fourré, bien caché derrière le banc de mousse où ils étaient assis. Quand le comte eut disparu, il le suivit de l'œil aussi longtemps qu'il put l'apercevoir. Un sourire triomphant caressait sa lèvre flétrie.

— Ah! oui-dà! dit-il, c'est ainsi que nous faisons

l'amour ! Je le savais bien, moi, que je le découvrirais.

Cet homme ressemblait beaucoup à notre ancienne connaissance Tulaisne.

IX

A LA BASTILLE

Le duc de Châteaubert fut enfermé dans un de ces carrosses à secret destinés aux exécutions de ce genre. L'exempt y monta avec lui; Bourgogne et deux gardes furent placés aux portières. La colère du jeune homme, arrivée jusqu'à l'exaspération, lui donnait des transports de rage, en songeant que, sans l'intervention de sa femme, il serait maintenant libre et hors de toute atteinte.

Il ne prononça pas un mot pendant le voyage, et, tout prisonnier qu'il fût, ses compagnons le respectaient trop pour oser lui adresser la parole; le silence régna donc jusqu'au moment où le gouverneur de la forteresse, M. de Launay, lui souhaita la bienvenue en lui promettant ses meilleurs soins.

— Votre détention ne sera pas bien rigoureuse, monsieur le duc, ajouta-t-il. Je dois vous placer

dans ma plus belle chambre, vos gens vous serviront, vous ne verrez pas l'ombre d'un geôlier, ce que vous désirerez vous sera accordé sur-le-champ. J'ai une liste des personnes recommandables que vous pourrez recevoir, à commencer par Mme la duchesse. Les officiers du fort et moi, nous aurons l'honneur de votre compagnie, chaque fois qu'il vous plaira de nous l'accorder. Vous mangerez chez vous ou chez moi. Enfin, les plates-formes des tours et les jardins vous serviront de promenade, aussi souvent et aussi longtemps que vous en éprouverez le besoin. C'est, en un mot, plutôt une retraite qu'une prison qu'on vous impose.

— Oui, je sais... je sais... On me traite en cadet de famille qui a mangé son patrimoine. Faites-moi conduire à la cage que vous me destinez, monsieur.

Cette façon de le regarder comme sans conséquence lui paraissait tellement humiliante qu'il se fût volontiers mis sur la conscience un bon crime de lèse-majesté, qu'on eût été forcé de prendre au sérieux.

On l'installa dans une grande chambre prenant vue sur le faubourg Saint-Antoine ; les fossés et

les bastions l'en séparaient. Cette chambre était convenablement meublée ; une antichambre la précédait ; un cabinet assez vaste pour renfermer une couchette était destiné à Bourgogne, et le lit du duc ne semblait pas trop mériter l'épithète de lit d'hôpital.

— Tout est prêt ici pour recevoir monseigneur, reprit M. de Launay ; nul n'entrera chez lui avant qu'il ait appelé. A son réveil, s'il lui manque quel que chose, il voudra bien en faire dresser une liste, et sur-le-champ il sera satisfait.

Le gouverneur salua profondément, et se retira. Bourgogne et son maître restèrent seuls.

Le valet de chambre visita jusqu'au dernier recoin, tandis que le duc, debout près de la fenêtre, épiait les premiers rayons de l'aurore blanchissant déjà l'horizon. Une exclamation de son valet lui fit retourner la tête.

— Ah ! monseigneur, dit-il, voyez, voyez, ceci tient véritablement du prodige.

Il lui montra une petite maison de chien plus élégante encore que celle oubliée à l'hôtel.

— Ceci n'était pas à cette place quand nous sommes entrés, j'en suis sûr, monseigneur. Ce chien est décidément fée.

— Qu'il nous tire donc d'ici alors! murmura le duc.

— Il nous en tirera, monseigneur, n'en doutez pas, si c'est pour notre bien. Galaor est fort judicieux, il y voit de plus loin que nous.

— Et quel bien peut-il résulter d'un séjour dans ces vieilles murailles ? C'est un trait épouvantable de Mme la duchesse ; je ne le lui pardonnerai jamais.

— Eh ! eh ! monseigneur, Mme la duchesse a peut-être moins de torts qu'on ne croit. Permettez-moi de vous le dire, vous suiviez une vilaine route, et je ne suis pas fâché de vous en voir dehors.

— Maraud !

— Monseigneur, il faut passer son temps à la Bastille, et c'est une occupation nouvelle et singulière pour un grand seigneur que d'entendre la vérité.

— Tu abuses de ma position, bélître.

— J'en abuse si peu, monseigneur, que je vous engage à vous coucher le plus tôt possible et à tâcher de dormir.

Le duc se fit prier, enfin il céda. Il résista tant qu'il put au sommeil ; ses pensées, ses regrets, le laissaient sans trêve ; enfin il ferma les yeux.

Lorsqu'il les ouvrit, de joyeux rayons de soleil inondaient sa chambre par la croisée ouverte. Galaor jouait avec une plume échappée de son oreiller. Bourgogne écrivait près de la table. Le duc tourna autour de lui un regard désolé, puis il étendit les bras, et un bâillement sonore révéla au fidèle serviteur le réveil de son maître.

— Eh bien ! monseigneur a dormi, fit-il. Il s'y accoutumera. Il manque bien des choses pour la toilette, puisque nous aurons des visites. Je dresse la liste en question. M. le gouverneur m'y a autorisé.

M. de Châteaubert ne répondit pas. Il songeait à ses amis qui se riraient de lui, l'on saurait qu'il recevait une leçon, qu'on le condamnait aux économies forcées : son amour-propre avait reçu une blessure incurable. Il se promit de refuser toute signature et toute satisfaction à celle qu'il appelait son bourreau.

Le duc se décida enfin à se lever, à accepter les services de Bourgogne, ainsi qu'un excellent déjeuner, envoyé par le gouverneur et pendant lequel il vint lui tenir compagnie.

Dans la journée on lui annonça le chevalier de Châtelux, le comte de Nocé, deux ou trois autres

de ses compagnons de plaisirs; il les reçut philosophiquement dans une salle de verdure, au jardin. La conversation fut très-gaie. Le prisonnier traita légèrement une captivité vite écoulée, dit-il, et engagea ses amis à goûter la cuisine de M. de Launay; elle était réellement exquise et digne de sa réputation.

Le gouverneur fit servir sous les charmilles; le duc riposta par une prière de les y rejoindre, ainsi que M. de Maison-Rouge, le lieutenant du roi. Jamais repas ne fut plus joyeux; les échos de la Bastille répétaient ce jour-là des éclats de rire bruyants et des plaisanteries de toutes sortes.

Au milieu de cette grande gaieté, un des officiers tomba comme une bombe, en annonçant Mme la duchesse.

— Je ne veux pas la voir, je ne le veux pas! s'écria le duc. Monsieur le gouverneur, vous n'avez pas de tortures qui puissent m'y contraindre.

— Il n'est pas ici question de tortures, monseigneur. Je vais moi-même porter vos excuses à Mme la duchesse, elle comprendra que dans ce premier moment de douleur...

— Il est trop tard, monsieur, interrompit une voix argentine et légèrement troublée, il est trop

tard' me voici. J'espère que M. de Châteaubert ne me renverra pas.

La duchesse parut aux regards surpris et charmés de ces jeunes fous comme un sylphe, comme la divinité de la jeunesse descendue de l'empyrée. Elle portait une toilette charmante, toute couleur de rose, mauve et blanc. Elle avait sur son sein un bouquet dont les parfums embaumaient. Sa mante de dentelles, savamment disposée, laissait voir son cou d'albâtre et ses bras admirables. Son sourire placide et calme montrait les perles de ses dents, et ses lèvres incarnates avaient de chaque côté une fossette où les amours venaient se nicher.

M. de Châteaubert était trop en colère pour être juste, mais il était trop gentilhomme pour être impoli. Il s'avança vers sa femme, la salua, adressa quelques compliments aux convives, prit la main de la duchesse, la conduisit à un banc situé assez loin pour qu'on ne pût pas les entendre, et, après l'avoir priée de s'asseoir, il lui dit :

— Je n'ai pas besoin de vous rappeler, madame, tout ce que je vous dois. Je vais vous communiquer mes irrévocables intentions.

— Irrévocables ? monsieur.

— Irrévocables, madame; dussiez-vous me faire jeter dans un cachot, je ne céderais point. Je ne recevrai aucun homme de loi, je n'entendrai aucunes propositions. Je veux manger ma fortune, je n'en dois compte à personne. Je n'aurai jamais d'enfants, et comme je ne toucherai point à la vôtre, vous n'aurez pas à vous en mêler.

— Monsieur, je ne puis vous entendre parler ainsi.

— Madame, je veux me ruiner. Si vous me tenez à la Bastille dans l'intention de m'en empêcher, j'y pourrirai sur la paille. Je jetterai mon bien par les fenêtres; je vendrai mes terres; je donnerai aux pauvres, aux comédiennes, au diable plutôt qu'à vous. Vous aimez l'argent, vous n'aimez que l'argent. Il ne sera pas dit que je vous aurai fait un plaisir, si petit qu'il soit. Je vous déteste; je vous le prouverai de toutes les façons possibles. J'espère que cette déclaration franche et sans détours me privera désormais de l'honneur de vos visites et de vos combinaisons. Maintenant, permettez-moi de vous présenter mes hommages respectueux et de retourner où je suis attendu.

— Encore un moment, monsieur. Permettez-

moi à mon tour de vous représenter les choses telles que je les vois. Le système de M. Law est une mine inépuisable; je puis avoir autant d'actions que j'en voudrai...

— Prenez-les, prenez-les pour vous, madame ; moi je me trouve assez riche, trop riche. Je voudrais être à la besace, je sortirais d'ici. Emportez ces papiers : ne me les montrez pas. Je hais les systèmes, les contrôleurs généraux, tous ceux qui aiment l'argent, qui parlent d'argent, qui suent l'argent. Si l'on m'a pris ma liberté, au moins qu'on ne m'assassine pas de discours, dont la pensée seule me révolte et m'est odieuse.

— Il me semble, monsieur, répliqua la duchesse avec un sourire forcé, il me semble que les fers sous lesquels vous gémissez ne sont pas bien lourds et que...

— Encore une fois adieu, madame, nous ne nous entendrons jamais. J'ai l'honneur de vous saluer. Vos gens sont-ils là ?

Il appela un laquais qui portait la livrée de la duchesse ; il lui commanda de faire avancer son carrosse, donna fort poliment la main à sa femme jusqu'à la grille, et, lui faisant une dernière révérence, il revint près de ses amis.

Mme de Châteaubert remonta dans son carrosse et ordonna très-haut de la conduire chez M. Law.

Le duc trouva ses amis plus gais que jamais et disposés à plaisanter de son entrevue conjugale. Il y eut cependant unanimité d'éloges sur la beauté de la duchesse.

— Messieurs, interrompit le duc, j'en conviens, Mme de Châteaubert est une belle personne ; mais ma grand'mère s'est trompée quand elle l'a choisie. Ce n'est pas une femme, c'est un écu de six livres.

La conversation roula sur ce ton jusqu'à l'heure où les étrangers devaient quitter la forteresse. On se sépara avec la promesse de se revoir souvent et de passer le temps le plus joyeusement possible.

— A propos, Châteaubert, mets-toi à ta fenêtre demain vers midi, tu auras une file de carrosses autour des fossés. Il n'y a point de politique dans ton affaire, et on ne s'y opposera pas.

— Qui te dit, reprit le duc fort piqué, qu'il n'y a pas de politique dans mon affaire ? ne puis-je donc m'en mêler aussi bien qu'un autre ?

— Mon pauvre duc, c'est une triste politique que la tienne.

Le duc voulait répliquer, le guichet se referma et on le reconduisit dans sa chambre, où M. de Maison-Rouge et deux officiers vinrent faire une partie de reversis. A dix heures, l'ordre fut donné d'éteindre les lumières. Les verrous se poussèrent avec fracas, et tout rentra dans un silence de mort. Le prisonnier regarda longtemps par la croisée les lueurs errant dans cette grande ville qu'il dominait, puis il vint tristement s'asseoir auprès de la table. Bourgogne attendait pour le déshabiller.

Le duc se coucha promptement; il s'endormit de colère et bientôt, Bourgogne s'étant retiré dans son cabinet, on aurait pu voir trotter les souris de la Bastille, où il s'en trouvait des populations entières.

Au coup de minuit, le duc se réveilla.

Il s'était déjà remis vingt fois sous les yeux ce qu'il devait craindre ou espérer, lorsqu'il s'entendit nommer par une petite voix douce et lointaine, qui semblait sortir de la muraille où son lit était appuyé.

Le duc se releva sur son séant et écouta avec une profonde surprise ; l'appel ne se répéta pas tout de suite. Il crut s'être trompé ; mais, quelques secon-

des après, son nom retentit de nouveau presque à son oreille.

Il demanda d'une voix ferme :

— Qui est là ?

— Ton ami, ton bon ange. Consens-tu à l'écouter.

Le premier mouvement du jeune homme fut d'appeler son valet de chambre, de lui demander de la lumière et de chercher jusque dans le dernier pli du rideau si quelque lutin y était caché.

— Ou est Galaor ?

— Où je voudrais bien être, dans son lit.

La niche du petit chien était, en effet, posée près de son maître.

— Si c'est lui qui vous parle, ajouta Bourgogne, il est fort hypocrite, car il ferme les yeux et il n'a pas l'air de se douter qu'on le regarde.

On remua même les coussins des chaises, on ne trouva de sylphe nulle part. Le duc voulut alors qu'on éteignît la lumière et que son valet de chambre restât près de lui. Il tenait à être sûr qu'il ne rêvait pas, si le phénomène se renouvelait.

A peine était-on dans l'obscurité que la petite voix murmura de nouveau.

— Je consens à parler devant Bourgogne je

connais son dévouement pour toi, surtout quand ce dévouement doit lui être utile à lui-même.

— Mon Dieu ! monseigneur, interrompit le valet au comble de l'effroi, nous sommes ici au sabbat ; c'est le diable qui vous parle, il sait tout.

— Je sais tout, en effet, mais je ne suis pas le diable, car je ne viens ici que pour faire le bien.

— Monseigneur, c'est Galaor ; ce sont bien là ses petites façons poupines, n'en doutez pas.

— N'importe qui je sois, mon pauvre duc, dis-moi ce que tu désires, et tu seras satisfait.

— Si l'on se joue de moi, reprit le jeune homme tout haut, c'est avec tant d'adresse que le plus fin y serait pris.

— Eh bien ! que demandes-tu ?

— Ma liberté d'abord.

— Tu la veux donc? reprit tristement la voix; tu veux continuer l'œuvre de ta perdition ? Tu seras libre, puisque tu l'exiges ; mais je désire, moi, que tu réfléchisses vingt-quatre heures. Ensuite ?

— J'ai envie d'être grand chambellan.

— Tu le seras. Et le troisième souhait ?

— Me venger de la duchesse.

— Je ne puis faire de mal à personne. Je te l'ai dit, je ne suis ici que pour le bien.

—Rendre à la France le bonheur et le repos et y contribuer par mes efforts.

— Ceci est un vœu digne de toi, je l'accomplirai ; seulement j'ai besoin de ton aide.

— Est-ce réellement Galaor, est-ce mon mystérieux petit chien qui me parle? poursuivit-il avec une sueur froide sur le front. Je t'adjure de me dire si un génie, si une puissance surnaturelle a pris cette forme pour veiller sur moi.

— Mon cher duc, il ne m'est pas permis de t'éclairer là-dessus. Néanmoins, celui que tu écoutes en ce moment est l'ami le plus sûr, le plus tendre que tu aies au monde. Si tu consens à suivre ses avis, tu seras grand et heureux ; tu transmettras à tes descendants le beau nom que tu as reçu de tes aïeux enrichi d'une gloire de plus.

—Je n'aurai pas de descendants.

— Il n'est pas permis à un homme quelconque, encore moins au chef d'une grande race, de renoncer volontairement à perpétuer sa famille. Tes ancêtres appartiennent au passé ; tes fils appartiennent à l'avenir, et ton devoir est de leur en ouvrir la voie, en leur laissant un beau modèle à suivre.

« Tu me trouveras toujours, ajouta la voix, si

tu suis mes conseils et si tu as en moi une confiance absolue. Tu n'auras pas besoin de me rien demander, je sais mieux que toi ce qui peut t'être utile. Je te suis et je te protége, tu peux éviter bien des maux. Adieu. Je reviendrai quand il en sera temps. Tu obtiendras ce que tu désires; accorde-moi aussi ce que je souhaite et obéis.

La voix diminua peu à peu et s'éteignit tout à fait en s'éloignant; lorsqu'elle eut cessé de se faire entendre, l'horloge de la Bastille sonna minuit un quart.

Le duc restait stupéfié par ce phénomène, dont l'explication dépassait de beaucoup son entendement.

Quand le jour parut, il trouva M. de Châteaubert réfléchissant encore. Son envie de contenter son mentor ne pouvait lui donner celle de demeurer à la Bastille. Quand son valet de chambre entra, il lui enjoignit sévèrement de ne parler à qui que ce fût de la visite nocturne qu'il avait reçue et de lui faire grâce surtout des combinaisons de son incrédulité.

Bourgogne était un valet trop bien appris pour ne pas se soumettre à cet ordre, sans témoigner ni étonnement, ni contrariété. Il fit seulement

observer que Galaor avait l'air très-sémillant, pour un chien dont la nuit s'était passée à rédiger des homélies.

Les visites arrivèrent et le dîner s'ensuivit. Au dessert, on était fort gai, le duc surtout étincelait d'esprit et de saillies. M. de Launay lui en fit ses compliments, ajoutant qu'aucun de ses pensionnaires n'avait pris aussi facilement son parti de rester sous sa garde.

— Monsieur le gouverneur, répliqua-t-il, c'est peut-être parce que je suis sûr de n'y pas rester longtemps.

— Quant à cela, monsieur le duc, vous êtes, je crois, dans l'erreur. Ce matin même j'ai reçu certaine lettre par laquelle on m'enjoint de nouveau de ne rien vous refuser de ce qui est nécessaire à un *long* établissement.

— Vraiment! Voulez-vous accepter une gageure?

— Laquelle?

— C'est que dans la journée de demain une autre lettre vous donnera l'ordre de me mettre en liberté.

— Monsieur le duc, je vous volerais votre argent.

— Monsieur le gouverneur, préparez le vôtre. Messieurs, vous en êtes témoins. J'ai l'honneur de vous inviter tous à déjeuner chez Renard après-demain jeudi ; ceci est clair et ne peut laisser aucun doute dans l'esprit de personne.

— Quel sera l'enjeu ?

— Hélas ! mon cher gouverneur, si je reste, je n'ai besoin ni de vos pistoles, ni de vos dîners ; je me renferme dans ma chambre, je me laisse mourir de faim, pour éviter à l'ennui et à la colère la peine de m'envoyer chez Pluton.

Les jeunes fous éclatèrent de rire.

— Tu es donc sorcier ? demanda l'un d'eux.

— Je suis si sorcier que je pourrais vous prédire encore quelque chose de plus extraordinaire. Il me vient une idée : je tiens à établir mes relations avec l'autre monde. Je vais écrire, devant vous, quelques lignes, je les cachetterai de mon sceau, vous y joindrez les vôtres, nous déposerons ce paquet à la chancellerie de la Bastille, et d'ici à deux mois nous en ferons solennellement l'ouverture. Vous verrez alors si je suis devin et si j'ai droit à votre respect.

La proposition fut acceptée et la dépêche fermée avec les cérémonies voulues. On appela le

secrétaire, on la lui confia solennellement, puis l'on se remit à boire et, lorsque l'heure de la retraite sonna, le bon sens de plus d'un convive gisait au fond d'une bouteille.

X

UN INTÉRIEUR DE MÉNAGE

Nous allons maintenant introduire le lecteur dans une petite maison située à l'extrémité du Cours-la-Reine, près des Champs-Elysées, un quartier désert, un vrai coupe-gorge, où il n'était pas prudent de s'aventurer passé la fin du jour.

Cette maison était bâtie au milieu d'un jardin entouré de très-hautes murailles ; de grands arbres projetaient leur ombre sur un sentier peu fréquenté, conduisant à une porte presque cachée dans le mur.

Le parterre assez étendu servait de promenade.

L'hôtel était joli, bien orné, meublé comme à Grenade ou à Séville ; des jalousies, des stores, qui portaient alors un autre nom, procuraient une douce illusion aux exilés qui l'habitaient.

A l'heure où nous ouvrons cet asile du mystère, deux femmes se trouvaient dans la chambro la

plus élégante et la plus agréable du logis. L'une était Ehminé, cette belle créature que nous avons laissée aux Tuileries, presque sans connaissance entre les bras de Tulaisne. L'autre était cette même Dolorès qu'elle accablait de tant de reproches et qui les méritait si peu.

Ehminé achevait sa toilette; son costume semi-andalou, semi-arabe, faisait ressortir sa beauté singulière.

Dolorès jouissait de son ouvrage; elle mettait la dernière main à cette parure, dont l'effet, toujours nouveau pour elle, se renouvelait cependant chaque matin.

Cependant personne ne devait l'admirer, car personne ne franchissait le seuil interdit de cette porte, personne, si ce n'est deux ou trois inconnus, qu'elles ne voyaient jamais, qui peut-être ignoraient leur existence; un seul excepté, admis quelquefois dans l'intimité de la famille, était devenu pour la jeune femme le personnage le plus important de tout Paris.

— Crois-tu qu'il viendra? demandait Ehminé. Pourrai-je lui parler? Nous laissera-t-on seuls?

— Je n'ose pas vous le promettre.

— Tu ne me sers pas franchement en cette

aventure. Tu ne vois pas que j'étouffe et que je me meurs dans cette prison, où le froid soleil de ce pays pénètre à peine, et tu veux mon bonheur!

— Je veux votre bonheur, je veux que vous n'abandonniez pas ce que j'ai eu tant de peine à obtenir, pour des chimères et des folies.

— Tais-toi, s'écria la jeune femme en frappant du pied ; je te chasserai, si tu continues.

— Les femmes de ce pays sont encore plus froides que le soleil. Le jour où il m'aura comprise, je retournerai là-bas, sous notre ciel de feu ; je lui consacrerai ma vie, je serai son esclave, sa servante, sa maîtresse : je serai tout pour lui, et je lui tiendrai lieu à moi seule de ce que je lui aurai pris.

— Pauvre enfant! murmura Dolorès; *lui* ici, *lui!* Tu l'oublies donc? Ne sais-tu pas...

— Je sais qu'il me tuerait pour un soupçon, mais il n'aura pas le temps d'en concevoir. Le baron me servira; il connaît ce beau Français, il lui dira tout.

— Il dira tout au comte, imprudente! Il vous vendra, car le baron est un misérable, capable même de crimes pour servir son intérêt et son in-

térêt est plus avec M. le comte qu'avec vous, madame.

Ehminé ouvrit un tiroir et en tira des pierreries magnifiques.

— Cela est à moi, je le lui donnerai ; s'il me refuse et s'il me trahit, je le tuerai.

Le bruit de la porte du jardin qui se fermait la fit courir à la fenêtre ; elle vit deux hommes traverser ensemble la grande cour.

— Ah ! le voilà ; le comte l'amène ; il le gardera à dîner. Je suis certaine maintenant de le tenir. Tu te trompes. Ne sait-il pas mon secret ? ne m'a-t-il pas soustraite aux regards de mon mari, alors que j'allais me perdre, en me jetant dans cette allée ? Sans lui je serais morte à présent. Et tu veux qu'il me dénonce ! Ce serait déjà fait, ne le comprends-tu pas ?

Celui qu'on appelait M. le comte entra suivi de Tulaisne, resté un peu en arrière. Le comte pénétra seul dans la chambre d'Ehminé. Nous le connaissons déjà ; nous l'avons vu rue Montmartre, chez Pierre Lafont, il est donc inutile de crayonner de nouveau son portrait. Il embrassa la comtesse avec une tendresse et une ardeur qui ne la trouvèrent pas sensible ; elle n'osa pas le re-

pousser néanmoins et se soumit à ses caresses.

— Que vous êtes belle, Carmen! répéta-t-il en l'examinant avec une extase d'admiration.

— Vous trouvez, monsieur?

— De par Dieu! madame, il suffit bien que je le trouve apparemment, et nul autre ne sera appelé à en juger.

— Excepté le baron de Tulaisne, que j'aperçois là-bas et que vous avez amené pour le rendre témoin de vos gentillesses sans doute.

Et disant cela, elle s'avança vers Tulaisne. Elle essaya une plaisanterie; il n'y répondit point. Le visage du comte était à la tempête, et dans cette maison tout devait se régler sur le visage du comte.

— Madame, poursuivit celui-ci, j'attends plusieurs personnes; elles ne doivent ni vous apercevoir ni être vues par vous, je vous prie donc de ne vous montrer en aucunes façons, à la croisée, ou sur l'escalier.

Ehminé brisa son éventail, mais elle ne fit aucune observation.

— Le baron restera près de vous jusqu'à ce que je le rappelle : je l'ai chargé d'une communication. Vous l'écouterez avec la même docilité que si c'était moi-même, vous graverez ses paroles dans

votre mémoire et vous tâcherez de vous y conformer ; j'y compte.

Il sortit d'un air furieux sans retourner la tête.

— Qu'y a-t-il ? demanda vivement Ehminé aussitôt qu'il eut disparu.

— Toujours la même idée : la jalousie. Son amour lui tourne la tête. Il veut que je vous porte ses plaintes, que j'obtienne de vous de le mieux recevoir. Comme si on ordonnait l'amour ! J'ai accepté la mission, je l'ai provoquée même. Je voulais un prétexte. Les moments sont précieux, répondez-moi. Avez-vous renoncé à vos projets ?

— Je n'y renoncerai qu'avec la vie !

— Vous êtes décidée à en courir les risques ? Vous ne trahiriez pas un ami qui vous aiderait ?

— Je donnerais pour lui jusqu'à la dernière goutte de mon sang. Je le jure sur *sa* tête.

— Écrivez-*lui* donc alors, et il aura votre billet, je vous en réponds.

La jeune femme poussa un cri de joie.

Ehminé écrivit. Sa lettre était le complément de la première, plus tendre encore. La patience lui échappait, et les tourments de l'absence jetaient sur ses pensées une teinte brûlante de mélancolie. Elle ne se nommait pas, mais elle lais-

sait deviner une situation exceptionnelle et le désir d'y mettre fin, en consacrant son existence entière à celui qu'elle adorait.

Tulaisne prit lecture du poulet, sans en demander la permission, et le mit dans sa poche d'un air satisfait. Evidemment il avait un intérêt direct et personnel en favorisant cette intrigue, et la satisfaction des deux amants l'occupait moins que le profit qu'il en retirerait.

Quelques minutes après on vint le chercher de la part du comte.

Aussitôt que la jeune femme fut seule, elle se cacha derrière la jalousie baissée. Elle vit entrer quatre hommes, d'une tournure assez suspecte, couverts de manteaux noirs. Ils furent introduits par Tulaisne lui-même. On les conduisit vers un pavillon isolé de toutes parts et hors de l'investigation des curieux indiscrets.

Ces hommes ne se parlèrent pas et s'assirent à l'écart, sans quitter leur déguisement jusqu'à ce que le comte parut et les mit en rapport ensemble. Il arriva aussitôt que la réunion fut complète, échangea de certains signes avec ses hôtes, après quoi ils se découvrirent et prirent place autour d'une table après force saluts et cérémonies.

Parmi ces étrangers, le premier et le plus remarquable était Pierre Lafont.

— J'ai reçu l'assurance que vous demandez, dit le comte. La personne et la couronne de Louis XV seront sacrées pour Sa Majesté Catholique, j'en prends l'engagement formel. Nous acceptons votre aide et celle de vos amis ; vous nous mettrez à même d'apprécier les forces dont vous pouvez disposer, en même temps que nous vous découvrirons nos moyens de réussite. Nous sommes ici tous des fils de l'Espagne, et la gloire de notre parti, l'amour de la justice, doivent êtres les seuls moteurs de nos actions.

— N'oublions pas cependant, ajouta Pierre, les restrictions que j'ai faites. Je ne travaille ici pour l'Espagne que relativement. Je n'accepte l'intervention de Philippe V que comme prince français, comme oncle du jeune roi, j'exécute enfin les volontés de Louis XIV, et je n'entrerai dans votre alliance qu'après la réussite de nos projets, et après avoir examiné à loisir jusqu'à quel point vous serez favorables à la cause que j'ai embrassée.

— Acte vous est accordé de cette observation, monsieur ; voyons le reste.

— Vous serait-il égal, monsieur, de me donner l'exemple? Je suis chez vous, vos garanties sont plus sûres et plus évidentes que les miennes, c'est à vous de commencer, je vous suivrai.

Quelque contrariété qu'éprouvât le comte, il dut se soumettre à cette exigence, dont il reconnut la justice. Le drapeau de la conjuration était le prince de Cellamare, ambassadeur officiel de Philippe V ; mais le vrai représentant du petit-fils de Louis XIV était le comte de La Cerda, ainsi que le prouvait la lettre autographe de son souverain, qu'il allait communiquer à son nouvel allié.

Le comte tira cette lettre d'un portefeuille de velours brodé d'or aux armes d'Espagne et la remit à Lafont. Celui-ci la lut attentivement; il en examina la signature, ensuite il la rendit au comte en lui disant :

— Parfaitement authentique, monsieur le comte.

— A vous, monsieur, répliqua celui-ci; nous attendons que vous vouliez bien vous expliquer.

— Monsieur, en conspiration plus qu'en aucune autre matière, les paroles ne sont rien : les actions sont tout. Je ne saurais vous mettre mieux à même de me juger qu'en vous introduisant au

cœur de nos assemblées, et c'est ce que je ferai. Nous formons une vaste association, dont les branches s'étendent partout, et qui, à un moment donné, dans un siècle au plus, deviendra la maîtresse du monde. M. le Régent lui-même en a fait partie autrefois; il nous a quittés; en qualité de faux frère, il est justiciable de notre toute-puissance.

— Où siége ce redoutable tribunal, monsieur?

— Il siége où il lui plaît, monsieur le comte : dans les palais, dans les chaumières. Ses arrêts doivent s'exécuter aussitôt qu'ils sont rendus. Je vous conduirai à sa première réunion Vous vous entendrez avec le conseil suprême pour l'exécution de nos communs desseins.

— Quand aura lieu cette séance?

— D'ici à quelques semaines, monsieur; elle a été retardée par un événement inattendu et peu important en apparence, l'arrestation d'un de nos principaux complices, le duc de Châteaubert.

— Nous recevrons donc une prochaine communication ?

— Vous la recevrez, monsieur, par le baron de Tulaisne, qui nous a porté mutuellement les premières paroles et que vous connaissez. Il est

inutile de nous réunir de nouveau ; nous savons l'un et l'autre ce que nous pouvons apprendre, et nous devons éviter l'attention de la police. Heureusement le prince de Cellamare et ses imprudents complices nous garantissent, sans s'en douter. Jamais rien ne fut plus sage que cette double conjuration : la secrète et l'affichée.

— Nous nous séparons donc, monsieur. Je vous ferai observer que vous avez mon secret et que je n'ai pas le vôtre ; vous savez mon véritable nom, je ne connais que votre nom d'emprunt, car personne n'hésitera à deviner en vous un gentilhomme de race et de sentiments. Vous n'êtes pas Pierre Lafont, monsieur ; il ne s'agit que d'échanger deux mots avec vous pour en être convaincu.

Pierre Lafont salua.

— Je l'avoue, répliqua-t-il. Pardonnez-moi, monsieur, mais ce nom nul ne le connaît et nul ne le connaîtra maintenant sur la terre. Le feu roi, mon sauveur, en avait reçu la confidence, et il ne l'a point violée. Je suis désormais Pierre Lafont pour toute ma vie, et je vous prie de m'accepter comme tel.

Le comte, débarrassé des soucis du comman-

dement pour quelques heures, retourna chez sa femme. Il la trouva étendue sur son divan, dans un désordre de toilette qui révélait une grande agitation. Sa susceptibilité s'en alarma.

— Je souffre, répondit-elle à ses questions empressées.

— Tu souffres, Ehminé! Que te manque-t-il? Que désires-tu? Sont-ce des parures? Parle, ordonne, commande, mais ne me dis pas que tu souffres, ou prends ma vie, si elle doit te guérir.

Il s'agenouilla en effet et saisit la main de la jeune femme, qui la retira et lui tourna le dos.

— Ehminé, répéta-t-il, regarde-moi au moins; dis-moi pourquoi tu souffres; dis-moi que tu me permets de t'aimer, de mourir pour toi.

— Non.

— Je te suis donc bien odieux?

— Oui.

— Que faut-il faire pour te plaire? Comment faut-il être? Je le ferai, je serai ce que tu voudras.

— Ah! s'écria-elle en se levant sur son séant et en fixant sur lui ses yeux d'escarboucles, qui dévoraient, je vais vous le dire, puisque vous

désirez le savoir. Il faut être un charmant jeune seigneur, aux cheveux blonds, à la taille élégante, à la jambe fine; il faut avoir un beau regard bien franc et bien noble ; il faut porter une épée dont on se serve en gentilhomme pour défendre son roi ou pour venger sa dame, et non pas un poignard comme les assassins de notre pays ; il faut avoir vingt ans, n'avoir pas jeté son cœur et sa foi à toutes les puissances; il faut, enfin, être ce que vous n'êtes pas, ce que vous n'avez jamais pu être et ce que vous ne serez jamais.

— Tu sais que je t'aime, que je t'adore, malheureuse enfant, et tu me foules aux pieds. Ah! tu es trop cruelle!

Par une bizarrerie adhérente à ce caractère sans élévation, plus elle le maltraitait, plus elle lui laissait voir le mépris et l'exécration qu'elle avait pour lui, plus il était humble, soumis, passionné. En ce moment il lui eût tout accordé, excepté la liberté cependant, excepté le droit de vivre et de s'ébattre au soleil du bon Dieu ainsi que toutes les créatures.

Il se promenait par la chambre pendant qu'elle l'accablait ainsi, revenant vers elle, s'arrêtant,

joignant les mains, la suppliant, l'interrompant avec des larmes et des sanglots, et ne recevant en échange que des cruautés, des injures, des mots sanglants, qui à chaque coup faisaient une blessure.

L'impitoyable jeune femme se plaisait à retourner le fer dans la plaie ; ce que l'ironie, la rage, peuvent placer sur les lèvres d'une femme avide de vengeance elle sut le trouver et elle l'en accabla. Dolorès tremblait pour elle et la suppliait d'épargner cet homme, qui pouvait lui faire payer cher le triomphe d'un moment.

Le comte était plus blanc qu'un linceul, ses lèvres blémissaient, ses mains tremblaient ; il sentait la fureur le gagner, et il l'eût tuée ; mais si ses regards se portaient sur cette divine beauté, alors il redevenait fou, et n'avait plus qu'un désir, qu'un besoin, qu'une idée : elle !

Dolorès n'osait quitter la chambre ; elle redoutait la fin de cette scène et se tenait près de la croisée. Elle regardait quelquefois dans le jardin, espérant un incident quelconque, un libérateur, une interruption forcée, qui vînt mettre un terme à ses terreurs.

Dieu sembla vouloir exaucer ses vœux. Le petit

chien du comte, qui jouait dans le parterre, s'élança tout à coup vers un coin du mur, longeant les Champs-Élysées, et aboya avec acharnement. Bientôt une tête parut au-dessus de ce mur, en dépit des piquants qui les garnissaient, et resta quelques instants en observation.

Dolorès, au comble de l'étonnement, jeta un cri d'effroi, et du doigt montrant cette tête à son maître :

— Monsieur, monsieur, quel est cet homme? que veut-il? Appelez vos gens, c'est quelque malfaiteur, quelque assassin; nous sommes perdus!

XI

LA VISION

Le duc ne fut point réveillé cette nuit-là ; aucune apparition n'eut lieu.

M. de Châteaubert se montra d'une gaieté charmante et reçut le gouverneur avec un sourire des plus aimables, lorsqu'il vint lui demander la liste de ses convives du jour.

— Quoi qu'il arrive, monsieur le gouverneur, je dînerai encore chez vous aujourd'hui, je vous le promets, à la condition que vous n'oublierez pas le déjeuner de demain.

— Je n'aurai garde! répliqua l'autre avec le sourire d'un geôlier sûr de son fait et caressant la chimère d'un malheureux.

M. de Châteaubert fit une toilette splendide, comme s'il se rendait au lever du roi, sous prétexte qu'il fallait être prêt à tout.

A l'heure promise, les visiteurs parurent. Le

temps était à souhait, et l'on s'installa au jardin. La conversation ne chôma pas sur les nouvelles du jour.

— Hier, Mme la duchesse en recevait les compliments d'une façon tout à fait touchante chez Mme de Chevreuse, ajouta un des convives; elle parlait de se retirer dans ses terres, si votre détention se prolongeait, ce qui était malheureusement à craindre, ajoutait-elle avec un soupir.

— Ses coffres ne sont pas encore commencés, reprit un autre.

— Elle verra aujourd'hui qu'il n'est pas nécessaire de s'en occuper, continua le duc.

Le gouverneur, ses officiers arrivèrent; la gaieté était à son paroxysme, quand on annonça un messager du ministre.

— Permettez qu'on l'introduise, monsieur le gouverneur, il apporte la lettre de cachet qui va me rendre libre, j'en suis sûr.

— Soit! nous allons voir.

Le gouverneur ouvrit la dépêche, et se retournant vers M. de Châteaubert :

— Vous êtes prophète, monsieur : j'ai le regret de vous perdre.

— Messieurs, monsieur le gouverneur, demain

chez Renard, c'est entendu; j'enverrai ce soir commander le festin de mon retour.

La joie etait complète et le duc ne se possédait plus. Il était désormais certain du pouvoir de son esprit familier; il pouvait tout obtenir de lui et il arriverait ainsi à l'accomplissement de ses désirs.

— N'oubliez pas mon papier cacheté, messieurs, rappelez-vous que je vous attends dans un mois.

Le dîner fut vite achevé et les carrosses mis à la disposition du duc. Il accepta celui de Chatellux et sortit en triomphe, emportant Galaor sur ses genoux. L'œil intelligent du chien suivait les mouvements de son maître; il jeta un aboiement joyeux aux échos de la Bastille en franchissant le pont-levis; c'était comme un défi porté à la destinée.

La rentrée à l'hôtel fut un événement; tout le quartier était aux portes. Les domestiques se réunirent dans la cour, et la femme de chambre de la duchesse parut sur le perron. Quant à sa maîtresse, elle dînait en ville, mais on allait lui envoyer un messager.

— Ne dérangez pas Mme la duchesse, dit M. de Châteaubert; quand elle reviendra, annoncez-lui

mon retour, et dites-lui que je suis tout à ses commandements.

Une demi-heure après, M, de Châteaubert était chez la Florence, où l'on riait à gorge déployée de son lutin, de ses prophéties, de son emprisonnement, de l'étonnement de la duchesse, de tout enfin, car on riait de tout en ce bienheureux siècle. Le souper fut d'une folie ravissante, et le duc ne revint chez lui que le lendemain matin.

A l'heure du déjeuner, l'hôtel était déjà envahi par les complimenteurs et les parasites; il les laissa dans les antichambres et s'enfuit par le petit degré, après avoir fait présenter ses devoirs à la duchesse et ses excuses de ne pas entrer chez elle; mais il n'y avait pas, en vérité, moyen, il était attendu chez Renard.

— Louison, dit la jeune femme, lorsque ce message lui fut porté de la part de son mari, voici un billet pour le vicomte; envoie-le sur-le-champ par un homme à cheval, c'est pressé.

Mme de Châteaubert ne mourrait pas de chagrin de l'abandon de son mari, c'était évident.

A onze heures, le cabaret était envahi. Chacun commentait à sa façon la délivrance du prisonnier.

On l'attendait comme un événement, et on lui préparait presque une ovation.

Enfin il parut, ce fut un hourrah ! Le baron de Tulaine s'était posté devant la porte.

— Monseigneur, dit-il avec une obséquiosité significative, recevez mes félicitations. Je savais bien que nous réussirions, ajouta-t-il à voix basse

— Vous ! vous n'y êtes pour rien, répliqua le duc étourdiment.

— Ah ! monseigneur, de l'ingratitude, déjà !

Le héros de la fête passa sans répondre ; on l'appelait ailleurs.

Quelques pas plus loin, il rencontra le vicomte de Kermandre, qui fit à son cousin un salut assez gauche.

On se mit à table. M. de Châteaubert ne manqua pas de retenir le vicomte.

Tulaine s'était faufilé le plus près possible de l'amphitryon. On resta à rire et à boire presque toute la journée. Quand on sortit, ce fut pour se promener dans les allées, ou se donner en spectacle aux bourgeois ébahis.

Le baron s'était fort observé ; il avait toute sa raison : il remarqua avec surprise que, malgré ses nombreuses libations, le duc n'était point ému ;

il était gai tout au plus, encore était-ce plutôt la joie du triomphe que l'effet du vin. Il crut pouvoir se faire entendre de lui et le prit à part, sans affectation.

— Monseigneur, lui dit-il, vous étiez impatiemment attendu : la réunion a été différée jusqu'à votre libération, obtenue par nos soins.

— Je vous ai déjà dit, baron, que je ne pouvais admettre cette prétention-là ! Je sais à qui je dois ma liberté ; ce n'est ni à vous, ni aux vôtres.

Pour toute réponse, Tulaisne lui mit sous les yeux une lettre signée Dubois, et qui contenait ces mots :

« Je suis heureux, monsieur le baron, d'avoir à vous annoncer que pour faire droit à votre demande, M. le Régent a signé ce matin la lettre de cachet qui met hors de la Bastille M. le duc de Châteaubert. »

Le jeune homme resta interdit : il lui convenait bien mieux d'avoir une obligation à Galaor qu'à ses redoutables amis.

— Maintenant, monseigneur, j'ai encore une lettre pour vous. Ne me demandez pas d'où elle vient, je l'ignore ; elle a été apportée chez moi avec prière de vous la remettre et de prendre la réponse que l'on viendra chercher.

Le duc ouvrit le billet; il le parcourut sans émotion.

— Eh bien! demanda le baron, répondrez-vous?

— Cette femme est un peu extravagante, je crois. Il n'y a que deux mots à lui dire : « Découvrez-vous, nous verrons après. »

Ceci ne faisait pas le compte de Tulaisne; il revint sur la lettre, sur celle qui l'avait écrite.

Ils furent interrompus par cinq ou six convives; ils venaient chercher le duc afin de lui montrer une extraordinaire beauté que nul ne connaissait. Ils l'entraînèrent vers le jet d'eau où se trouvait une jeune femme, vêtue d'une façon bizarre, donnant la main à un homme basané; elle était suivie d'un écuyer, de deux laquais et d'une duègne.

— Ah! par ma foi! dit le duc à Tulaisne, si notre inconnue ressemblait à celle-ci, je ne la trouverais plus folle et incompréhensible, je vous en réponds.

Pendant que M. de Châteaubert parlait, le baron salua; ce salut lui fut rendu cérémonieusement par le mari; quant à la dame, elle devint prodigieusement pâle et ses yeux se baissèrent aussitôt. Son émotion était visible.

— Vous la connaissez donc ? s'écria l'impatient Châteaubert. Comment s'appelle-t-elle ? dites-le vite.

— C'est Mme la comtesse de La Cerda, dont le mari est l'envoyé secret de Sa Majesté Catholique à Paris, ajouta-t-il d'une voix très-basse. Eh ! monseigneur, lui répondrez-vous dans le doute ? ou du moins lui garderez-vous le secret, jusqu'à ce que nous soyons sûrs de votre fait ?

— Je le jure sur mon honneur ! ajouta-t-il en la regardant toujours.

Le comte entraînait sa femme ; il jetait autour de lui des regards furieux et se promettait bien de ne plus la conduire à la promenade, lors même qu'elle mettrait à ce prix leur raccommodement, comme elle l'avait fait cette fois.

L'indiscret que Dolorès lui avait signalé, ainsi qu'on l'a vu, l'inquiétait aussi grandement. Il avait disparu aussitôt qu'on l'avait cherché, mais le jaloux ne pouvait admettre que la curiosité seule l'eût attiré, et peut-être n'avait-il pas tort.

Le duc resta en extase. Tulaisne était servi à souhait ; il allait devenir nécessaire, et le hasard l'avait mieux traité que ses combinaisons les plus habiles.

Le duc ne fut occupé que de l'inconnue, jusqu'au moment où le chevalier de Châtellux lui annonça que le lendemain ils allaient faire la partie du diable, le duc de Richelieu ayant été prévenu par le sorcier qu'on les recevrait à Clamart à neuf heures du soir.

Le duc se coucha ce jour-là, comme la veille, sans avoir vu Mme de Châteaubert.

La première personne qui entra chez lui, le matin, fut son intendant; il venait prendre ses ordres relativement à des actions du Mississipi qu'il avait reçues en son nom pour une somme considérable.

Le duc n'avait pas même songé au Mississipi pendant son incarcération; il connaissait à peine M. Law, et celui-ci sans doute avait assez à répondre à ceux qui l'obsédaient de demandes sans penser à ceux qui ne lui en adressaient pas.

Il envoya l'intendant chez la duchesse s'informer si elle n'aurait pas sollicité, malgré sa défense. La duchesse répondit qu'elle n'aurait eu garde et qu'aucune erreur n'était possible, puisqu'elle avait reçu elle-même et directement le paquet d'actions que le directeur de la Banque lui destinait.

— Allons, ce sera Galaor, pensa le duc; soit. J'en saurai bien plus ce soir sur tout cela, puisque je vois le diable; il ne refusera pas de me dire la vérité.

Un peu plus tard on lui apporta une lettre de cette écriture qu'il connaissait déjà, celle du billet remis en même temps que Galaor. Celui-ci ne contenait que quelques lignes :

« Ne jouez pas avec ce que vous verrez ce soir; c'est plus sérieux que vous ne pensez. Les puissances redoutables que vous allez évoquer pourraient vous en faire repentir. Ne vous laissez entraîner à aucun sacrifice. Souvenez-vous toujours que vous êtes gentilhomme et chrétien. »

— Encore Galaor qui prêche ! Il a hérité de l'esprit d'un prédicateur. N'importe, s'il donne d'ennuyeux avis, il les corrige avec de bons ducats.

Cette journée passa comme un songe; les initiés soupèrent ensemble à l'hôtel de Richelieu, puis ils montèrent en carrosse à six chevaux et se firent conduire à l'endroit indiqué, qui était une grande maison isolée, dont les fenêtres ne s'ouvraient jamais, et qui semblait déserte. Tous partaient avec la conviction qu'ils verraient quelque fantas-

magorie effrayante et très-décidés néanmoins à ne pas avoir peur.

Il fut convenu qu'on enverrait les gens et les chevaux à l'auberge, qu'un seul laquais resterait auprès de la maison pour les aller quérir quand il en serait besoin.

Ils avaient leur épée : cette arme ne quittait pas un gentilhomme. Le carrosse gris, les laquais en grisons et sans torches, afin de ne pas attirer l'attention, étaient déjà éloignés, lorsque le duc de Richelieu frappa à la porte trois coups vivement répétés; c'était le signal.

Elle s'ouvrit immédiatement et toute grande.

Ils étaient à l'entrée d'un vestibule, une immense statue remplissait un des côtés. Eclairée par une lumière venant d'en haut, elle représentait une femme dont un serpent entourait le bras.

Aprè avoir admiré cette œuvre d'art, ils marchèrent vers une porte à deux battants, fermée; cette porte s'ouvrit devant eux et les introduisit dans une salle immense ornée à l'égyptienne. Les dieux de l'Egypte, ces monstres terribles et grotesques, étaient rangés tout autour. On ne voyait que marbre, porphyre et jaspe. Ces grands seigneurs, accoutumés aux magnificences des palais,

restèrent éblouis en présence de tant de richesses.

Un homme sortit tout à coup de la niche d'un Anubis; ils ne purent s'empêcher de tressaillir; mais ils le reconnurent bientôt : c'était Riquier, le professeur de magie du Régent.

Il salua respectueusement, et, s'adressant à tous, il leur demanda s'ils étaient résolus à aller jusqu'au bout de l'épreuve.

— Oui, répondirent-ils.

— Il est encore temps de retourner en arrière, messieurs, songez-y. Une fois que vous aurez franchi cette porte, elle se refermera derrière vous et ne pourra plus se rouvrir. A moins qu'on ne vous interroge, vous garderez un silence absolu. Rappelez-vous encore que toute violence sera réprimée aussitôt, et rappelez-vous enfin que la vie de mon ami et la mienne sont les gages donnés par nous aux puissances que nous invoquons. Nous répondons de vous et de votre fidélité à votre parti. Y pouvons-nous compter ?

— Oui, répliquèrent-ils tous les six à la fois.

Riquier, après avoir reçu leurs promesses, marcha devant eux jusqu'à l'extrémité de la galerie, et frappant la muraille avec un long bâton qu'il tenait à la main, elle se sépara. Il leur sembla

qu'elle se fendait en deux. Ils étaient à l'entrée d'une autre grande pièce où les dieux de l'Inde tenaient la même place que les dieux égyptiens dans la précédente. Aussitôt qu'ils furent passés, l'issue se referma toute seule.

En face d'eux était une porte immense en airain, d'un travail admirable ; de chaque côté, deux trépieds dorés supportaient de larges coupes d'agate remplies, l'une de fruits magnifiques, l'autre d'or, d'argent, de perles fines et de pierreries.

Riquier prit sur le trépied aux pierreries un petit marteau d'or, le plus joli du monde ; il en frappa avec une sorte de rhythme ; on lui répondit de l'autre côté, et les deux grands battants tournèrent majestueusement sur eux-mêmes, sans qu'on entendît le moindre frottement.

Les initiés aperçurent en face d'eux un homme portant une longue barbe, vêtu de velours noir et de satin violet. Il tenait à la main un livre ouvert, écrit en caractères cabalistiques, et le présenta à M. de Richelieu, en le priant d'en tourner une feuille, ce qu'il fit sans hésiter, bien qu'il s'attendît à voir surgir quelque flamme.

L'homme à l'habit violet lut tout haut ce qui

était écrit sur cette page et que Riquier et lui comprirent seuls.

— Il nous est permis de vous introduire par le chemin réservé aux adeptes, messieurs, les épreuves sont donc inutiles. Quoi que vous voyiez, quoi que vous entendiez, encore une fois, taisez-vous, sur votre vie ! à moins qu'on ne vous interroge directement.

— Je n'ai jamais eu tant d'envie de parler, murmura l'incorrigible Biron.

La chambre où ils se trouvaient était tendue de velours blanc brodé d'or, coupé par des bandes de soie de toutes les nuances, et si brillantes que l'œil avait peine à en soutenir l'éclat. Tout à coup et sans qu'ils se fussent aperçus de son entrée, une grande figure, emmaillotée de blanc, le visage couvert, parut à côté d'eux. Une table les en séparait. Sur cette table était une très-grande coupe de cristal de roche, une merveille, et dans cette coupe flottait un horrible crapaud, mitré comme un évêque.

Par ses évolutions et ses sauts, il semblait qu'il fût ivre ou qu'il eût des convulsions.

La figure s'agenouilla devant cette bête im-

monde; elle prononça quelques phrases, dans cette langue inconnue, la seule dont on se servît pour ces mystères. Le crapaud s'arrêta peu à peu; il vint presque au bord de la coupe, et ses gros yeux se fixèrent sur cet être qui lui parlait, avec une tendresse qui donnait le frisson.

Le discours continua assez longtemps; l'apparition toucha le crapaud du bout de son doigt et il bondit jusqu'à elle, puis il retomba dans l'eau, qui devint trouble.

La figure se baissa alors, aspira fortement trois fois, puis écouta, comme si elle attendait une réponse.

— A genoux tous! commanda Riquier.

Le fantôme et la bête commencèrent une sorte de duo muet, qui se traduisit en gestes. Leur agitation était grande, et les jeunes fous se sentaient étouffer peu à peu par une vapeur qui s'élevait de la coupe, et qui menaçait de se former en nuage.

Riquier baissait la tête sans paraître étonné de ces évocations, qui lui étaient familières, et surveillait jusqu'aux moindres mouvements des six gentilshommes.

— Levez-vous, dit-il, quand le crapaud eut repris son immobilité.

Un des côtés de la tapisserie se drapa, et on vit paraître deux personnes vêtues comme leur premier introducteur, mais de nuances différentes. Leurs traits étaient cachés par des voiles; elles furent suivies de deux autres, puis de deux autres encore, qui défilaient ou plutôt qui glissaient comme des spectres et disparaissaient par une issue semblable à celle qui leur avait livré passage. Cette espèce de procession dura quelques minutes, et aucun de ces fantômes ne tourna la tête; ils ne semblaient même pas apercevoir les aventureux jeunes gens!

Le crapaud conservait une immobilité complète, et le conjurateur resta agenouillé auprès de lui.

Les rideaux tombèrent; cet être indéfinissable se releva, posa ses mains sur la table, les passa jusqu'à la coupe, qu'il souleva trois fois comme une plume malgré son poids, et commença à chanter, d'une voix tellement délicieuse, que les seigneurs crurent être au paradis.

Ce chant fut court; il se fit ensuite un grand silence, puis un bruit épouvantable, comme si

la terre se fût engloutie dans les abîmes du chaos.

— Vous allez voir celui que vous êtes venus chercher, cria-t-on ; à genoux !

Les gentilshommes n'obéirent pas.

XII

DEUX RENCONTRES

Les détails de ces évocations ne sont point imaginaires; elles sont dépeintes dans plusieurs livres et furent, en effet, employées par des seigneurs de la cour à l'intention de voir le diable. Je les copie presque textuellement. Il est très-sûr, et Saint-Simon même nous le raconte, que M. le Régent eut plusieurs apparitions et qu'il essaya bien des fois des pratiques occultes. A son exemple, beaucoup de courtisans s'y livrèrent; les Mémoires du temps en font foi, c'est un fait incontestable.

La pensée de s'agenouiller devant l'esprit du mal, de faire envers lui un acte d'adoration, ne put être acceptée par ces descendants des preux. Sans s'être communiqué leurs impressions, et au risque de ce qui pouvait en arriver, ils restèrent

debout, leurs épées nues à la main et les yeux fixés hardiment devant eux.

Le crapaud s'agitait plus que jamais ; Riquier et son compagnon s'étaient prosternés.

Le bruit effroyable cessa ; on vit apparaître alors, au milieu de ce silence, devenu complet, un homme entièrement nu. Il était jeune, grand, d'une beauté surnaturelle et merveilleuse. Son teint d'un blanc mat, ses yeux d'un noir de jais, d'une grandeur et d'une limpidité sans pareille, ses cheveux noirs et longs et sa barbe juvénile et frisée, donnaient à cette beauté un caractère indéfinissable. Il régnait sur ses traits une expression de mélancolie, de dédain et d'ironie hautaine, point de méchanceté, point de colère. Ce n'était pas le diable à cornes et à fourche des légendes.

Une cicatrice partant de son front tournoyait en arêtes aiguës autour de son corps jusqu'au talon gauche ainsi que l'aurait pu faire un bout de soie couleur de sang. N'était-ce pas la marque indélébile de la foudre?

Il ne marchait pas et planait pour ainsi dire. Les six seigneurs se sentirent froid jusqu'à la moelle des os. La figure prosternée prononça quelques

mots sans se retourner, toujours dans la langue usitée en ce lieu plein de mystères. Le diable alors répondit d'une voix pleine d'harmonie. Par un phénomène étrange, il fut parfaitement compris des curieux, et chacun d'eux obtint une réponse différente, conforme à son plus cher désir.

M. de Châteaubert entendit ces mots:

— Pourquoi venir me consulter? tu es si près de mon royaume, et bientôt tu y entreras tout à fait.

Riquier, sans relever son front qui touchait la terre, adressa une question au maître touchant l'avenir de la France. Pour les assistants, c'était la plus importantes de toutes. Satan répondit cette fois pour tout le monde :

— Honte et malheur! Victoires et malheurs... malheurs!

Riquier insista pour des détails plus étendus.

— Ne me forcez pas à parler, j'ai tout dit dans ces trois mots: Honte, victoires, malheurs!

Le visage du démon prit en parlant ainsi une expression de triomphe et de mépris qui leur glaça le sang.

La langue démangeait aux six gentilshommes.

M. de Biron, plus étourdi que les autres, ne put

se retenir, et, par une espèce de bravade, il s'avança de quelques pas.

A l'instant même il reçut comme une impression électrique et tomba sans connaissance. Il sembla à ses camarades que le démon s'était approché comme s'il eût donné un coup d'aile vers lui, et lui avait posé le bout de son doigt sur le front.

Ils s'empressèrent de le ressusciter.

M. de Châteaubert avait des sels. Biron revint à lui sans avoir d'abord conscience de ce qui s'était passé. Pendant les quelques secondes où l'on s'était occupé de lui, l'esprit du mal avait disparu, ainsi que la figure voilée, le crapaud et la table ; ils étaient seuls avec Riquier, dans cette grande pièce devenue presque obscure et où un froid mortel pénétrait. Richelieu adressa impérieusement la parole à l'adepte et lui demanda s'ils n'en verraient pas davantage.

—Vous avez manqué aux conditions imposées ; l'esprit s'est retiré. Vous êtes heureux d'en être quittes à si bon marché, messieurs.

— Tu ne peux le contraindre à revenir ?

— Non, monseigneur. Il est plus puissant que moi, parce que le droit est de son côté. Je vous

ferai pénétrer dans les autres salons, où peut-être quelque esprit inférieur se montrera ; je doute que ce soit autrement qu'en dérision car vous vous êtes mis en leur pouvoir. Suivez-moi.

Il n'y avait pas à répliquer, malgré la bonne envie qu'ils en avaient. Ils ne savaient ni comment sortir de ce lieu, ni par où ils y étaient entrés : il leur était donc impossible de se diriger seuls.

Leur guide les conduisit vers la même issue qu'avait prise la procession des fantômes ; ils virent une espèce de salle funèbre tendue de noir et semée de larmes. Ils aperçurent des esprits follets, accompagnant à coups de fouet d'autres esprits, représentant les six gentilshommes en caricatures. Châteaubert était là avec Galaor, dont ils avaient fait une sorte de monstre. Ce pouvait être de la fantasmagorie.

Ils parcoururent plusieurs pièces aussi étranges ; des bruits inconnus parvenaient à leurs oreilles ; c'étaient des musiques, des coups frappés, des chaînes traînées, des cris étouffés, des jappements de chiens, ou des hurlements de bêtes féroces, et comme des rouages de machi-

nes qui fonctionnaient. A quoi Richelieu disait lorsqu'il racontait la chose :

— Il faut que le diable soit serrurier.

La patience commençait à leur échapper ; tous avaient demandé si on n'arriverait pas bientôt, excepté Biron, qui ressemblait à un homme ivre, incapable de rassembler deux idées. Ils marchaient depuis longtemps, lorsque Riquier s'arrêta enfin.

— Messieurs, leur dit-il, vous sortez d'ici sains et saufs, c'est plus que vous ne méritez. Vous m'avez exposé à un grand danger, ainsi que mon ami ; peut-être ne vivrons-nous pas longtemps maintenant, grâce à vous. Vous pouvez conter votre aventure, il ne vous en arrivera pas de malheur ; mais gardez-vous d'approcher de cette maison ; gardez-vous d'y envoyer personne, et surtout de la signaler aux recherches. Je ne vous demande aucuns serments, nous n'y croyons pas ici ; mais si vous désobéissez, vous êtes perdus.

Il poussa un ressort invisible dans la boiserie, et le panneau glissa mystérieusement : ils se retrouvèrent sur la route, à quatre pas de l'endroit où le grison se promenait transi de peur. L'ou-

verture se referma avec une prestesse miraculeuse, et ils virent à la place un gros mur en pierres très-épais. Le ciment ne paraissait pas avoir été touché depuis sa construction.

— Pour le coup, nous venons de chez un sorcier, dit Chastellux en riant, et nous sommes escamotés comme des muscades. Maraud, cours vite appeler nos gens, il me tarde d'être hors d'ici, cela sent le soufre et le fagot.

— Biron, demanda Richelieu, sérieusement comment te trouves-tu?

— Abruti et absurde, sans compter que j'ai au front une brûlure qui me semble à vif et qui me ferait pousser les hauts cris, si je m'en croyais.

— Mets-y de l'eau bénite, poursuivit le grand-prieur, sans cela tu seras marqué en ce monde et dans l'autre.

Le retour à Paris fut silencieux. Tous dormirent mal cette nuit ; ils eurent des visions singulières. Le lendemain, le grand-prieur, sans communiquer son projet à personne, s'en alla chez le lieutenant de police. Il lui signala la maison et le supplia d'y faire faire une descente par ses gens, mais en force, car ils pouvaient rencontrer de la

résistance. Le soir même, en rentrant au Temple, où il habitait, il fut pris d'une fièvre épouvantable, et dans la nuit il était mort.

La police trouva la maison abandonnée ; elle dut s'y introduire en forçant la porte. C'était une suite de grandes salles nues, humides, où il ne se trouvait pas un meuble. On eût juré qu'elle était déserte depuis dix ans. Le vieux savant qui l'habitait ne revint plus et Riquier ne reparut qu'après plusieurs mois, pâle, hâve comme un homme qui sort du tombeau.

Cette excursion fit du bruit ; les domestiques parlèrent, les jeunes seigneurs ensuite. La mort du grand-prieur les frappa de stupeur, d'autant plus que la blessure de Biron ne guérissait pas.

Châteaubert avait reçu plusieurs lettres de son protecteur inconnu, qui se lamentait sur sa démarche imprudente et qui témoignait des craintes ; elles semblaient devoir se réaliser.

La duchesse en riait fort ; il alla un matin lui en témoigner sa mauvaise humeur, et la pria de lui épargner ses railleries.

— Que voulez-vous, monsieur, répliqua-t-elle, je suis convaincue que vous vous moquez de nous avec votre chien qui vous apporte des trésors et

des honneurs. Il aurait bien dû se mêler plus tôt de vos affaires; je gage que vous ne profitez pas de ses dons et que vos actions du Mississipi ne vous serviront de rien. Confiez-moi ces papiers, je vous en rendrai bon compte.

— En vérité, madame, si madame votre mère n'avait pas laissé une réputation de sainte, je soupçonnerais presque que le sang de quelque marchand d'usure coule dans vos veines, vous ne songez qu'au gain et au lucre.

— Eh! monsieur, si j'étais comme vous, que deviendraient nos enfants?

— Madame! ne vous en inquiétez pas, encore une fois, répéta-t-il en lui tournant les talons.

Le duc fit atteler ses chevaux et s'en alla chez Renard, de là aux Tuileries, où il se promena dans sa compagnie ordinaire, de plus un jeune seigneur étranger, le comte Emmanuel de Bavière, cousin de Madame, du côté gauche, puisqu'il était fils de l'empereur Charles VII et de la comtesse d'Arcos. Propriétaire en France du régiment royal Bavière, c'était une des plus mauvaises têtes de l'armée.

Il arrivait d'un voyage et s'était fait raconter les nouvelles. On lui parla de Galaor et de l'his-

toire du diable. Il en fit force gorges-chaudes, et rencontrant le duc en ce moment, il commença une série de plaisanteries que la patience d'un gentilhomme ne pouvait endurer.

— Monsieur le comte, dit Châteaubert en se mordant les lèvres, songez que nous sommes aux Tuileries.

— Eh bien! monsieur le duc, qu'importe?

— Il importe qu'on ne peut pas tirer l'épée dans le parc du roi.

— Oh! monsieur, on peut la tirer ailleurs, si vous n'avez pas peur des édits!

— Peur! Je vous montrerai bien, monsieur, que si ce mot-là peut être allemand, il n'est pas dans le dictionnaire de la noblesse française.

— Mon Dieu! pensa le vicomte de Kermandre, vont-ils se battre ici? Que dira ma cousine? son mari est perdu alors.

Il risqua quelques mots dans l'oreille du duc, qui lui fit un signe pour le rassurer : il se tourna vers M. de Bavière :

— Monsieur, nous sommes des gens de revue, je l'espère; la route de Saint-Cloud par les bois ne vous semble-t-elle pas superbe?

— Comment donc, monsieur, elle est tout à

fait propre à se promener trois à trois, et même plus, si la fantaisie vous en vient.

— Je profiterai de cet avertissement ; au premier jour j'en ferai l'essai, surtout si je peux compter sur l'honneur de votre compagnie.

— Je ne saurais rien refuser à un seigneur de votre qualité et de votre esprit, monsieur le duc ; mais vous aimez la solitude comme moi, sans doute, et nous avons peut-être causé un peu haut : d'autres pourraient profiter de notre découverte, laissons écouler quelques jours afin de leur donner le temps. N'est-ce pas votre avis ?

— Vous parlez comme un livre, monsieur.

Ils se firent ensuite force révérences, puis ils tirèrent chacun de leur côté, accompagnés de leurs amis. Le vicomte ne quitta pas son parent, celui-ci porta les yeux sur lui et il lui vint une pensée qu'il trouva plaisante.

— Parbleu ! se dit-il, je vais faire quelque chose d'original et dont on parlera. Mon cousin, vous avez entendu mon discours avec le comte de Bavière, vous plairait-il de m'escorter dans cette promenade ?

Le jeune homme devint rouge comme un pavot ;

il avait encore les idées de province et il n'était jamais à l'aise avec le duc.

— Vous me feriez cet honneur-là, monsieur le duc!

— Mon cher vicomte, vous êtes le cousin de madame la duchesse, c'est à moi de vous former, et, par ma foi, j'y tâcherai ; on se rend ces petits services-là en famille.

— Je serai trop heureux de vous suivre, monsieur.

Plusieurs jours se passèrent en effet ; l'incident sembla oublié, le comte de Bavière et Châteaubert se rencontraient sans la plus légère marque de ressentiment.

Le samedi d'après leur explication, le vicomte reçut un message de Châteaubert : il le prévenait que son carrosse de promenade serait attelé à dix heures, et qu'il irait déjeuner à Saint-Cloud. Lorsqu'une demi-heure après il entra dans la cour de l'hôtel de Châteaubert, il aperçut deux calèches à six chevaux chacune, en grandes livrées et tout prêtes à partir. La duchesse était à la croisée de son cabinet et regardait cet équipage avec une indifférente curiosité.

Les deux carrosses se mirent en route, à l'éba-

hissement des badauds. Dans le premier étaient deux gentilshommes du duc ; dans le second était le duc lui-même avec M. de Richelieu et M. de Kermandre. Les deux principaux héros furent d'une gaîté, d'une folie qui étonnèrent de plus en plus le jeune provincial. Pour lui, un duel était un acte sérieux, non pas qu'il eût peur, mais il était véritablement religieux, et s'il bravait sans remords les lois humaines, il n'en était pas de même de celles de Dieu. Et puis il pensait à sa mère, à sa maîtresse, il ne les reverrait peut-être plus.

Il fit néanmoins bonne contenance et tâcha de se mettre au diapason.

— Quels sont les seconds de M. de Bavière, le sais-tu, Richelieu ?

— Parbleu ! c'est le prince du Lixin et le vidame de Tournay.

— Bien, bien ! on ne peut mieux choisir. Mais qui avons-nous là-bas sur la route ? Seraient-ce déjà *nos amis* ?

C'est tout justement Mme la comtessse Alexandrine de Tencin qui se pavane dans le carrosse de Mgr l'évêque d'Embrun : ce saint prélat est si gracieux pour sa sœur ! Elle a près d'elle la plus jolie

fille ! Je ne la connais pas. Quelque nièce qu'elle prépare à jouer un rôle.

— J'ai une grande envie de la voir de plus près : descendons, si tu veux ; pendant ce temps la comtesse passera, nous l'attendrons et mes cochers exécuteront l'évolution projetée.

Les jeunes gens descendirent en effet et s'en allèrent se poster en arrière sur la route ; la calèche de Mme de Tencin les rejoignit, ils s'avancèrent ; elle ordonna à ses gens de s'arrêter.

La comtesse était trop expérimentée pour ne pas comprendre que les regards, les compliments s'adressaient à sa compagne. Celle-ci, vêtue avec une suprême élégance, était assez belle pous expliquer la curiosité et la galanterie. Richelieu, que rien n'étonnait, demanda tout droit le nom de cette aimable enfant.

— C'est Mlle de Vanvres. Mais nous sommes pressées, messieurs, excusez-nous. Nous allons à Longchamps, où il y a grande fête et où ma jeune amie doit chanter un motet.

Le carrosse repartit. A quelques pas de là, Fanchette demanda quel était le seigneur en habit bleu de roi.

— Qu'importe? Vous devez fuir ces gens-là comme la peste, ma reine.

Pendant ce temps, les cochers et les postillons de Châteaubert avaient placé les calèches en travers de la route, elles y formaient comme une barricade. Les maîtres y remontaient au moment où un autre équipage, arrivant de Saint-Cloud, se trouva arrêté par cet obstacle. Les laquais commencèrent à s'interpeller ; les nouveaux venus demandaient qu'on leur livrât passage : la livrée de Châteaubert répondit qu'elle ne se dérangerait pas : on leva les fouets ; les maîtres sautèrent sur la route et marchèrent l'un vers l'autre : la colère éclatait dans leurs regards.

— Monsieur le duc, disait Bavière en ôtant son chapeau, et avec une hauteur impériale, vous voudrez bien me céder la route, s'il vous plaît!

— Monsieur le comte, je ne céderai rien.

Les paroles s'envenimèrent, les épées se tirèrent, on se plaçait déjà pour se mettre en garde, lorsque tout à coup une voix sortit du fourré, et un homme parut :

— Halte-là, messieurs, de par le roi! Assignés vous êtes à la Connétablie de France, au terme de huit jours par nous clamant et proclamant le

chevalier d'Auvray, lieutenant de nosseigneurs les maréchaux de France et greffier du point d'honneur.

Il n'y avait pas à hésiter, il fallait rengaîner les épées, la résistance à M. d'Auvray n'allant rien moins qu'au billot et à la hache. Les jeunes gens se saluèrent froidement; ils se retiraient chacun de leur côté, lorsque M. d'Auvray les rappela :

— Un moment, messieurs, il me faut votre parole de pas chercher à vous revoir, de vous éviter même, jusqu'au moment de l'audience, sans cela je fais quérir main-forte, je vous conduis à la Connétablie, et de là à la Bastille.

— Peste ! j'en sors, pensa le duc. Je vous donne ma parole, monsieur.

— Et moi aussi.

— Je vous laisse libres alors, et je vais prévenir nosseigneurs.

M. d'Auvray demeura jusqu'à ce qu'il les eût vus rentrer dans leurs carrosses et se remettre en route, l'un pour Paris, l'autre pour Saint-Cloud.

En rentrant chez lui, le duc apprit que M[me] la duchesse dînait et soupait en ville. Elle n'avait pas même laissé d'ordres pour qu'on lui portât des nouvelles. M. de Châteaubert ne put s'empê-

cher de penser qu'elle prenait bien à la lettre leur indifférence mutuelle.

Le suisse présenta respectueusement à son maître une lettre qu'on avait recommandé de ne remettre qu'à lui. Le duc l'ouvrit précipitamment et la lut deux fois, avec une surprise qu'il ne put dissimuler.

Sa préoccupation était visible.

Ses témoins le quittèrent, il ne les reconduisit pas, ce qui était une grande faute contre l'étiquette ; il entra chez lui, fit appeler Bourgogne et lui commanda assez brusquement de lui préparer pour le soir à onze heures un habit de ratine ou de drap, son chapeau à larges bords et son manteau couleur de muraille.

— Monsieur le duc sortira seul ?

— Tu me feras venir un fiacre à la grille du jardin et tu veilleras à ce que personne ne me suive.

— Oui, monseigneur.

— Je ne rentrerai pas de la nuit.

Bougogne ne fit aucune observation ; il était accoutumé à de pareils ordres, seulement le duc lui parut plus sombre et plus solennel qu'à l'ordinaire.

M. de Châteaubert soupa seul ; c'était un évé-

nement à l'hôtel. A onze heures, le déguisement fut opéré, le fiacre attendait et le jeune homme y monta sans avoir été aperçu d'un seul de ses gens. Il se fit conduire jusqu'au rempart, aux environs de la Grange-Batelière; là il congédia la voiture et attendit.

Ce lieu si vivant aujourd'hui était alors un désert. Le duc se promenait de long en large, repassant dans sa tête les expressions du billet. Il avait la fièvre de l'attente, et il mettait son esprit et son cœur à la torture pour en deviner l'auteur. On devait venir le chercher, à cet endroit même, à onze heures et demie.

Bientôt il entendit des pas, puis d'autres, dans une direction opposée, puis d'autres encore. On aurait dit une troupe de gens rayonnant autour de lui. Il écoutait ces bruits étranges, lorsqu'une main se posa sur son épaule.

— Eh! eh! l'ami, vous vous promenez bien tard, lui dit-on.

Il vit briller dans la nuit à demi éclairée par le croissant, un bouton d'uniforme, et il se trouva bientôt entouré d'une troupe de soldats.

XIII

LE MISSISSIPI

Le lendemain de ce jour, nous introduirons le lecteur dans un beau et vaste hôtel de la place des Victoires. Les fenêtres d'un cabinet de travail magnifique étaient ouvertes sur un jardin.

Une foule nombreuse, et tumultueuse même, remplissait déja les antichambres et la cour à cette heure matinale, les laquais avaient beaucoup de peine à la contenir. Un homme, déja coiffé et parfumé, vêtu d'une robe de chambre mordorée, respirait à pleins poumons l'air embaumé du parterre et portait autour de lui des regards satisfaits.

Cet homme, c'était Law, l'inventeur du système.

Depuis qu'il avait ouvert cette porte aux espérances et aux rêves des spéculateurs, sa maison était littéralement assiégée; les grandes dames l'imploraient, les princes étaient à ses genoux; et Law

12

était certainement l'homme le plus important du royaume.

En ce moment il écrivait un billet doux probablement, car il en savourait toutes les phrases. On frappa plusieurs fois à la porte, dont les verrous étaient tirés, sans qu'il daignât répondre. Il ouvrit lorsqu'il eut cacheté son poulet; auparavant, il tira une sonnette : un valet sans livrée, en habit gris, parut.

— A l'hôtel de Châteaubert, avec ce paquet, dit-il, à porter toi-même et à remettre directement aux mains de Mme la duchesse ou, en son absence, en celles de sa première femme.

Le grison salua et sortit.

En même temps par la grande porte une sorte d'huissier parut, une liste à la main; il la remit au banquier; de grands noms y étaient inscrits.

— Quoi! M. le duc! Pourquoi ne pas m'avoir prévenu tout de suite? Où l'as-tu placé?

— Monsieur, il a gardé l'incognito, il s'est confondu avec tout le monde, c'est à l'instant seulement....

— Introduis-le sans perdre une seconde.

Tout en parlant, il poussait son domestique du côté de la porte et le suivait même dans la pièce

d'attente, où se trouvaient quarante personnes environ, qui se précipitèrent vers lui.

— Monsieur Law! Monsieur Law! criait-on de toutes parts.

— Mesdames, messieurs, un instant! permettez, Son Altesse Sérénissime d'abord. Monseigneur, voulez-vous bien entrer? daignez-vous me faire cet honneur?

Il se rangea pour laisser passer M. le duc de Bourbon, fils de Mlle de Nantes et du petit-fils du grand Condé. Mlle de Nantes était fille de Louis XIV et de Mme de Montauban.

Le jeune prince entra et le banquier eut beaucoup de peine à refermer la porte après lui et à garantir son cabinet qu'on voulait prendre d'assaut.

M. le duc ne se retira que les mains pleines. Quand il fut parti, le torrent déborda, il n'y eut plus moyen de l'arrêter, et, après trois mortelles heures, le financier se sauva par une porte secrète jusqu'à l'appartement de sa femme, où il fut enfin libre de respirer et de prendre quelque nourriture.

Son valet de confiance lui apporta des tablettes sur lesquelles un nom était inscrit.

— Qu'il entre, qu'il entre! dit-il après avoir lu.

Le baron de Tulaisne parut, mis à la dernière mode, obséquieux et poli comme à l'ordinaire.

— Eh bien, monseigneur, tout va à merveille ; il y mord, et nous en aurons bientôt assez pour faire tomber sa tête en place de Grève, comme coupable de haute trahison.

— Très-bien! Souviens-toi cependant que pas un cheveu de cette tête ne peut être touché ; que qui que ce soit au monde, excepté moi, ne doit se douter de ce qui se passe, et que je veux rester maître de son sort.

— Soyez tranquille, monseigneur, c'est entendu.

— Et les autres?

— Vous en verrez deux aujourd'hui. On vous fera des propositions financières de la part de l'Espagne.

Law sourit.

— Ah! si je n'aimais pas tant cette femme, M. le Régent serait prévenu dans une heure.

— Vous n'attendrez pas longtemps désormais, monseigneur. Cette belle tient fort à son rang, à ses biens, et le crime de haute trahison comporte la confiscation comme la déchéance.

Law n'avait pas une mauvaise nature, mais il faut une âme bien supérieure pour qu'elle ne se gâte pas au contact de l'or. Une femme lui résistait ; poussé par les conseils d'un intrigant qui voulait à tout prix se rendre nécessaire, il le laissait travailler à la perte d'un des premiers seigneurs du royaume, il ne voyait que son amour satisfait.

Law avait connu Tulaisne en Angleterre, alors qu'il menait aussi une vie un peu aventureuse, mais exempte des turpitudes du chevalier d'industrie, dont il ne le supposait même pas capable.

Le financier raconta la lettre du matin, le paquet d'actions qui l'accompagnait, et il ne cacha pas que la veille il avait trouvé la duchesse assez préoccupée. Elle ne l'avait pas gratifié de ses coquetteries ordinaires ; il commençait à avoir de sérieuses craintes.

Le baron donna à M. Law des instructions minutieuses sur les deux hommes dont il lui annonçait la visite, puis il s'esquiva, content du succès de ses ruses, et se disant avec cet orgueil que possèdent au suprême degré les coquins de pareil acabit :

— Encore un de trompé !

Une heure après le départ de Tulaisne, la foule des voitures s'était écoulée; l'huissier annonça :

— M. Pierre Lafont.

On introduisit l'ermite de la rue Montmartre, tout autrement vêtu que nous ne l'avons vu jusqu'ici. Sans affecter un luxe insolent, il portait les habits d'un gentilhomme, et ce costume faisait valoir son visage distingué et sa belle prestance.

Law le regardait avec attention ;il comprit qu'il y avait là une intelligence et un cœur.

Il comprit aussi que cette visite n'était qu'un moyen de le sonder sur plusieurs points. Il répondit d'une façon relative pour amener les questions et non pas pour les faire. Cet inconnu l'intéressait.

Pierre devina une réticence ; il ne pouvait percer le mystère de la trahison ; bien qu'il fût toujours en défiance de Tulaisne, il ne l'eût jamais cru assez hardi pour aller jusque-là.

— Monsieur, lui dit Law, vous n'êtes pas Français, bien que vous parliez admirablement la langue ; vos traits sont ceux d'un méridional.

— Je suis Espagnol, monsieur. J'ai retrouvé ici une seconde patrie, je désire lui témoigner ma reconnaissance en m'attachant à son service.

— C'est un sentiment très-louable, monsieur ; je vous aiderai de tout mon pouvoir. On déteste les étrangers à Paris : il ne faut rien tenter contre les gouvernements établis ; ils vous sacrifient en un tour de main, et nul ne vous défend alors.

— Mon Dieu ! monsieur, répliqua Pierre en souriant de l'air le plus calme, tandis qu'il venait de recevoir un coup au cœur, me prendriez-vous pour un conspirateur, par hasard ?

— Le ciel m'en garde ! monsieur, mais je vous prends pour un Espagnol, cela suffit. La gloire et les intérêts de l'Espagne seraient de réunir les deux couronnes. Si le roi Louis XV venait à mourir, il est bien jeune, bien faible, bien délicat !

— Le roi d'Espagne a renoncé à ses droits, monsieur, il n'a rien à prétendre ici, et M. le Régent deviendrait son successeur, sans opposition légitime possible.

— Conservez ces principes et tout ira bien.

Lafont alambiqua un remerciement, et aborda tout de suite le sujet qui lui importait le plus. Il changea le rôle, il questionna Law sur les résultats de sa banque, demanda d'un air innocent et candide s'il n'établirait pas une pareille affaire dans un autre pays.

— Certainement : le Mississipi n'est pas le seul fleuve qui charrie de l'or.

— Vous êtes un grand financier, monsieur Law, dit Pierre en s'inclinant.

Ils continuèrent la conversation ; ce fut une espèce de duel où la victoire se balança. Law resta très-convaincu qu'il avait affaire à un honnête homme. Lafont sortit de là aussi ignorant qu'il y était entré.

Deux ou trois autres visiteurs se succédèrent, et puis le comte de la Cerda parut.

Law, maître de leurs secrets par Tulaisne, se réservait de les déjouer à son profit ; en éclairant M. le Régent sur cette conspiration, il voulait d'abord en tirer tout le parti possible au profit de son amour, et le baron, dont il se croyait le maître, le tenait de bien près, par la connaissance qu'il avait de ce sentiment. L'entretien fut serré des deux côtés ; le comte était un véritable Espagnol, dévoué à son pays et à son souverain. Il eût donné sa vie pour les sauver, mais il eût tué Carmen auparavant, afin qu'elle ne pût appartenir à un autre. Il acquit la certitude qu'il ne fallait pas compter sur Law, ni espérer qu'il abandonnerait le parti de M. le duc d'Orléans.

Après plus d'une heure d'escarmouches, ils se séparèrent, satisfaits de ne pas s'être livrés davantage.

Déjà son valet de chambre commençait sa toilette, lorsqu'on frappa à la porte. Le vieux laquais se présenta une lettre à la main.

— Ceci est très-urgent, monsieur.

Il rompit le cachet, et ce qu'il lut lui sembla si extraordinaire qu'il crut d'abord se tromper ; lorsqu'il eut parcouru encore ces quatre lignes d'une écriture tremblée et méconnaissable, il partit d'un immense éclat de rire, puis il se mit à son bureau et écrivit :

« Madame, j'apprends une nouvelle incroyable ; l'oiseau est en cage, nous devrions l'y laisser, d'autant plus que la cage m'appartient : mais, dût-il m'en coûter mon bonheur, je ne voudrais pas vous affliger; cet étourneau vous appartient et vous avez la bonté de ne pas le haïr ; dans une heure il sera libre. Me permettrez-vous de vous raconter l'histoire demain?

« Le plus humble de vos esclaves,

« Law. »

Law remit la lettre au laquais, puis il commanda qu'on lui envoyât sur-le-champ un de

ses commis, en qui il avait toute confiance.

Celui-ci parut quelques secondes après.

Des instructions et une lettre furent confiées à cet *alter ego*, avec injonction de prendre un des carrosses de la maison et de s'en aller promptement, par le chemin le plus court, afin d'être plus tôt revenu.

Si le lecteur veut bien nous suivre, nous devancerons l'envoyé dans le lieu où il se rendait.

C'était une sorte de cave ou de voûte, située aux environs de la Bastille, plus loin que l'Arsenal. Cette cave faisait partie d'une vaste ruine qui avait été jadis une sorte de forteresse. Dans l'origine, la tour Chambéry appartenait à un baron désireux de se rapprocher de la grande cité. Depuis plus d'un siècle, elle était abandonnée et servait d'asile à ceux qu'une circulation en plein air eût pu gêner.

En ce moment il s'y trouvait une réunion nombreuse et bizarre. C'étaient des soldats et des jeunes gens; deux ou trois ignobles créatures femelles, auxquelles nous ne donnerons pas le nom de femmes, se mêlaient à des jeux, à des discours étranges; c'était le dernier mot de la débauche, du dernier étage de la société.

Une odeur nauséabonde saisissait et suffoquait rien qu'en entrant; des cris, des jurons, des paroles obscènes, des querelles de jeu et de bouteille, des larmes, des supplications et des sanglots, tout cela composait un charivari à rendre fou un homme de sang-froid égaré dans ce bouge.

On y pénétrait facilement, on n'en sortait pas. Une fois la porte franchie, les factionnaires ne vous permettaient plus de quitter cet enfer; prières ni menaces n'y pouvaient rien faire.

Cette assemblée se composait d'un grand nombre de groupes.

Les uns écoutaient, la bouche béante, l'interminable discours d'un sergent, monté sur une table.

Deux ou trois, assis dans un angle, pleuraient à chaudes larmes, tandis qu'une douzaine de révoltés étaient gardés à vue.

— Oui, messieurs, disait le sergent, oui, je sais bien que j'ai l'honneur de parler à des gentilshommes, cela se voit tout de suite. Cependant la fortune est aveugle, elle cherche ses amants au hasard et ne favorise jamais ceux qui le méritent : ainsi vous, avec vos nobles parents, vos grandes manières, vous mourez de faim; les trois quarts

du temps vous n'avez pas six liards dans votre poche, pour acheter du tabac, *que* cela fait pitié pour des gens comme vous. Les femmes! inconstantes et légères, elles ne vous regardent seulement pas, quand vous avez la culotte déchirée et le justaucorps orné de taches, n'est-il pas vrai?

— Oui, oui, répondirent quelques voix dans la foule.

— Eh bien ! nous, continua-t-il en retroussant ses moustaches d'un geste plein de fatuité, nous, elles nous regardent toujours, elles nous adorent, elles nous provoquent, notre uniforme leur donne dans l'œil et les fait loucher, c'est comme un soleil dont les rayons les attirent.

Heureusement, continua-t-il, que vous avez un père. Que dis-je un père ! Vous en avez quatre pères; oui, vous en avez quatre, et je les compte sur mes doigts : d'abord S. M. le roi, notre sire, qui vous a hérités de son aïeul, et ce n'est pas une fameuse *hériture* qu'il a faite là, marmotta-t-il entre ses dents. Pouah ! Ils sentent la canaille que c'est à empoisonner ma pipe.

— Vous avez un second père, Mgr le Régent, qui voit vos chagrins et vos humiliations, qui les

partage et qui veut les guérir. Enfin, vous avez M. Law, qui est un homme d'or et qui, chaque fois qu'il se gratte, il en tombe un écu.

— Oh ! oh ! oh ! fit le chœur.

— Cela n'est rien, à preuve que nous les ramassons, nous, pour vous bien entendu, et que, si Dieu pouvait lui envoyer la scarlatine sans qu'il en mourût, ce serait trop dommage, le brave homme ! la France serait riche à paver les rues avec des louis.

Les jeunes gens restèrent ébahis.

— Je ne vous parle pas de votre quatrième père, celui que Mme votre mère vous a donné; celui-là ne vous a pas servi à grand'chose jusqu'ici; après cela, il sait peut-être bien ce qu'il a fait, et il a ses raisons, le brave gentilhomme. *Par ainsi*, le roi, Mgr le Régent et M. Law, ont cherché les moyens de réparer les torts du bon Dieu envers vous, et ils n'ont pas eu de peine à les trouver, ils ont inventé le Mississipi, qui est un fleuve comme on n'en voit pas dans ce pays-ci; ils l'on tapporté de la lune tout exprès pour vous obliger. Il est plus grand, plus long que tous nos fleuves, et pourtant il tient dans une bouteille.

Il y eut encore une légère rumeur; le sergent

l'apaisa aussitôt par cet argument sans réplique :

— Comment serait-il venu de la lune autrement ? Il aurait fait une cascade qui vous aurait tous noyés, et ce n'est pas là ce que voulaient le roi, Mgr le Régent et M. Law.

Chaque fois qu'il nommait un de ces illustres personnages, le sergent ôtait son chapeau, c'était comme la ponctuation de son discours.

— Ce fleuve, ce divin fleuve, a toutes les vertus; d'abord il roule de l'or, de l'argent, des pierreries et des gros sous, comme ici nos rivières roulent du limon. Ensuite, vous voulez boire de ces eaux, vous y mettez le creux de votre main, ce n'est pas de l'eau que vous buvez, c'est du vin de la table du roi, c'est du lait, c'est de la limonade, c'est de l'hypocras, ou de la piquette, suivant votre désir ; et n'allez pas vous aviser d'en faire l'économie, parce que, quand il n'y en a plus, il y en a encore.

L'eau leur en venait à la bouche, c'est bien le cas de le dire.

— Dans ce pays des dieux, les dindons et les poulets sont si raisonnables, qu'ils prennent leur parti en braves, et vont se mettre eux-mêmes à la broche. Les fruits se dépêchent de mûrir, tant

ils ont de plaisir à être mangés; il y a des grains de raisin comme des prunes, des melons sur les arbres, et des cerises comme des abricots. Il y a des fricassées de veau qu'on s'en lèche les doigts, et des poissons qu'on pêche en l'air comme des cerfs-volants. Il y a des lits tout en duvet qui vous bercent et qui chantent, parce qu'ils sont faits des débris d'un oiseau dont toutes les plumes sifflent un air mélodieux. On dort là-dedans mieux que dans le ventre de sa mère.

Vous avez des esclaves qui vous mouchent à genoux et qui vous rendent tant de services divers, que vous ne savez plus que faire de vos mains. Il y a des négresses de toutes les couleurs, des rouges, des jaunes, des bleues et même des vertes, pour les jours de médecine. Il y en a de blanches; celles-là sont des déesses, et *tant plus* vous avez été malheureux, *tant plus* elles vous *idolent*. Ce n'est pas comme le sexe d'ici, vous le voyez bien.

— Oh non!

— Je ne vous parle pas des nègres, ceux-là sont faits pour travailler, et ils ne volent pas leur réputation. Vous, pendant ce temps, vous vous promenez dans des carrosses, traînés par des élé-

phants ou par des cigognes ; ce sont comme qui dirait des chevaux ailés ; quand cela vous plaît, elles vous enlèvent et vous emportent si haut, que vous en perdriez la respiration si on n'en avait pas une de rechange à vous offrir.

Vous habitez des palais, auprès desquels le Louvre serait comme un grain de moutarde ; c'est tout en soie, en tapisserie, des fauteuils qui vous chatouillent le dos pour vous faire rire et des tapis qui sentent la violette ou le jambon ; vous avez des éventails à bourriques, c'est-à-dire des queues de paon qui remuent toutes seules ; vous avez des fleurs qui poussent sous vos pas, rien qu'en marchant sur la terre, et ces fleurs sont plus grandes que des tournesols.

Vous êtes habillés en été de toiles d'araignées ; ce qui suffit pour la décence et ne gêne pas vos mouvements. Les araignées de ce pays-là filent de l'or et ne filent que pour vous. Ah ! bien oui, que l'on voudrait voir que dans ce bienheureux Mississipi, une seule bête eût le front de ne pas être à votre service, morte ou vivante, on la prierait bien vite d'entrer dehors ; le roi, Mgr le Régent et M. Law, n'entendent pas de cette oreille-là.

— Mais, sergent, puisque le roi, Mgr le Régent et M. Law ont là-bas tant de merveilles, pourquoi n'y vont-ils pas eux-mêmes et pourquoi nous y envoient-ils à leur place? ils ont bien de la bonté.

— Oui, ils en ont, de la bonté, répliqua Joli-Cœur, qui ne se déconcertait pas pour si peu, ils en ont trop de s'occuper d'ingrats comme vous qui ne le méritez point. Pourquoi ils n'y vont pas! Et qui est-ce qui gouvernerait la France, s'ils la quittaient? En trouveriez-vous trois autres à mettre à leur place ? Le petit roi peut-il abandonner le *spectre* de son grand-père, que l'on a dit dans un beau discours qu'il plane toujours au-dessus de lui? Est-ce qu'il serait honnête de le faire courir si loin ce vieux *spectre*, à son âge, qu'il a régné soixante-dix-sept ans? Il est fatigué.

— C'est juste, murmura-t-on autour de lui.

— Ah! que oui qu'ils envient votre sort, qu'ils voudraient bien y aller, ce pauvre roi, ce pauvre Régent et ce pauvre M. Law, mais point! il faut qu'ils broutent où ils sont attachés. Vous, vous pouvez, vous devez jouir de tout cela, sans compter les vingt écus qu'on vous décoche pour vous acheter des cure-dents. Vous êtes convain-

cus, je l'espère, et vous allez signer ce joli papier ; d'ailleurs, vous ne le signeriez pas, que ce serait absolument la même chose ; choisissez.

Parmi les auditeurs, il en était un plus attentif que les autres, il avait ri à gorge déployée, et paraissait d'une humeur ravissante. Néanmoins, quand on lui apporta la plume pour signer, il la jeta loin de lui avec dédain, en disant aux soldats :

— Allons, c'est assez, marauds, faites-moi place, je veux m'en aller !

XIV

LE TRIBUNAL

Le sergent eut un mouvement d'indignation qu'un tragédien lui eût envié. Oser l'appeler maraud! oser le menacer de quitter la place sans son autorisation! Fût-il jamais pareille outrecuidance?

—Qu'est ceci? quel est ce pygmée qui élève ici la voix?

— Je te dis, bélître, que j'ai assez de tes gasconnades, tu m'as amusé une minute; mais il faut que ce troupeau-là soit plus bête que les moutons de la foire, si tu parviens à en séduire un seul.

— Ah! j'ai amusé monsieur. Monsieur veut s'en aller, monsieur trouve que les moutons sont bêtes! J'en suis fâché pour monsieur, mais il va s'embarquer demain dès l'aube pour le Havre-de-Grâce, et avant huit jours il sera en route sur

un joli vaisseau pour le Mississipi, et on vous gardera soigneusement d'ici là, mon beau museau, on ne racole pas tous les jours des pierrots tels que vous.

— J'en suis bien fâché, mon cher Joli-Cœur, mais ce pierrot-là ne restera pas dans vos filets.

— Mon cher beau monsieur, prenez donc la peine de vous asseoir. Seriez-vous un duc et pair, par hasard?

— Eh ! peut-être bien ; tu es plus près de la vérité que tu ne crois. Allons ! je veux rentrer chez moi, vous dis-je ! je suis le duc de Châteaubert, vous auriez à vous repentir tous de me retenir ici.

— Ne l'avais-je pas dit ? un duc et pair !

Il lui fit une révérence ironique.

— Par la mort Dieu ! ne m'impatiente pas, ou je te fais rentrer tes paroles dans le gosier.

— Comment donc ! un duc et pair, cela siège au parlement, sur les fleurs de lis, mais cela va la nuit en bonne fortune, cela se déguise, cela se laisse prendre par Joli-Cœur, et puis cela croit qu'il suffit de ce mensonge-là pour avoir la clef des champs. Tu n'en as pas l'étrenne. Et si tu

continues à faire le méchant, on te mettra les menottes.

— Le premier qui m'approche, je le tue !

— Avec quoi, s'il vous plaît ? Avec ces beaux petits poings blancs comme des pieds de veau à la poulette, monsieur le commis marchand ? Ah ! je vous connais bien, allez ! Vous vendez du drap à l'image Saint-Roch, et mon habit d'ordonnance vient de chez vous.

Le duc, car c'était bien lui, se jeta sur l'épée du sergent et essaya de la tirer. Dix hommes le retinrent et le clouèrent à sa place.

Le duc rugit.

— Misérables manants ! s'écria-t-il, oseriez-vous bien porter la main sur un gentilhomme!

Joli-Cœur semblait disposé à passer outre, mais son camarade la Valeur le tira par la manche et l'emmena à part.

— Dis donc, si c'était vrai ? J'en ai bien vu hurler et crier qu'ils étaient des princes, mais jamais de cette manière-là ! Fais-le attacher, mais ne le frappe pas.

— Soit ! la prudence est mère de la sûreté, je suis de cet *avisse*.

M. de Châteaubert fut garrotté, toutefois avec

une sorte de ménagement. Il n'en jurait pas moins toutes les lettres de l'alphabet, en menaçant ses gardiens d'un châtiment sans exemple. Ceux-ci en plaisantaient, mais plusieurs d'entre eux, en avisant sa chemise de toile de Hollande, hochèrent la tête en signe de doute.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! qui me tirera d'ici? murmurait le jeune homme. O Galaor ! si tu es réellement mon bon génie, tu n'auras jamais une plus belle occasion de le prouver.

On l'avait fait asseoir au fond de la salle ; il n'avait jamais tant souffert de sa vie et sa visite au diable lui semblait un jeu en comparaison. Il ruminait dans sa tête une foule de plans inexécutables : il essaya de promettre des sommes très-fortes aux soldats, s'ils voulaient aller prévenir M. Law, ou même M. le Régent, qu'il était entre leurs mains.

Ceci leur donna à réfléchir ; le duc voyait poindre la délivrance, lorsque l'un d'eux plus prudent lui dit :

— Monsieur, je veux bien croire à votre histoire tragique, mais si je sortais à cette heure, je me ferais punir. Demain matin le capitaine viendra présider au départ ; vous lui ferez votre

réclamation, et, s'il la trouve juste, vous serez relâché.

Tout à coup, son nom prononcé par une voix inconnue, au milieu du tumulte, frappa son oreille. Il se leva comme s'il eût été mu par un ressort.

—Ici ! cria-t-il de toute la force de ses poumons.

— Maroufle, tu n'as qu'à te bien tenir, tu vas être à la disposition de M. le duc. M. Law m'a recommandé de lui obéir en tout et de lui accorder toutes les satisfactions qu'il lui plairait de demander.

— Qu'on délie monseigneur ! qu'on me laisse mej eter à ses pieds ! cria Joli-Cœur. S'il daigne me pardonner, je serai toute ma vie son serviteur le plus fidèle ; s'il exige ma mort, je suis prêt, je lui apporte ma tête.

Il s'avançait vers le duc, devenu libre, en rampant et en s'humiliant ; il faisait des yeux blancs et force grimaces. M. de Châteaubert, au comble de la joie, voyait déjà s'évanouir sa rancune, lorsqu'il lui passa une idée folle par l'esprit.

— Tu mériterais cent coups, drôle, pour ceux que tu as prétendu me donner ; mais je suis trop content, je ne veux affliger personne. Tu as fait ton devoir et je n'avais qu'à ne pas courir le

guilledou comme un croquant, cela ne me serait pas arrivé : je te récompenserai donc.

Joli-Cœur se caressait les lèvres d'avance ; il fit son plus profond salut et retroussa ses moustaches, en se donnant un air de conquête ; c'était sa manière.

— Oui, continua le duc, je vais t'accorder la récompense la plus certaine, la plus douce pour toi, qui fais du Mississipi des descriptions si affriolantes. M. Law ne me refusera pas de t'envoyer dans ce pays des dieux, avec un grade supérieur au tien, et bien des petites douceurs pendant la traversée. Une fois là-bas, tu jouiras des délices que tu promets à ces braves gens ; tu auras les lits à musique, les habits de toile d'araignée, les négresses de toutes les couleurs et les cigognes-chevaux, sans compter le reste. Tu dois donc me remercier de ma clémence ; de plus, il ne serait pas impossible que là-bas quelque belle princesse ne devînt amoureuse de tes moustaches et te fît partager son trône. Tu vois que je sais enjôler tout comme toi, et que, s'il me convenait de faire le sergent recruteur, je m'en tirerais aussi bien qu'un autre.

Joli-Cœur avait la crête basse, les bras pendants,

et ne trouvait pas le moindre mot pour rire.

— Ah! Monseigneur, s'écria-t-il en se jetant à genoux, vous n'aurez pas cette cruauté.

— Comment! je t'envoie dans le paradis, et tu n'es pas satisfait?

— Le paradis, le paradis, oui, pour ces gens-là qui sont des gentilshommes inconnus, mais pour les sergents il y en a un autre. Ils montent la garde autour du ciel des ducs et pairs, ils mangent leur pain à la fumée de leurs plaisirs, et c'est là un destin auquel je ne puis renoncer, car je n'ai pas mérité de perdre mes galons.

— Qu'ordonnez-vous, monseigneur? demanda le commis de Law.

— Qu'il parte! qu'il parte! à son retour, qu'il se présente à mon hôtel, il me dira si ses promesses se sont réalisées pour les autres comme pour lui. Je lui donnerai de quoi boire. Ne l'envoyez que jusqu'au Havre, ajouta-t-il tout bas; qu'il en ait la peur, cela suffit.

Joli-Cœur essaya de pleurer, il essaya aussi quelques lazzis, il voulut baiser le bas de la souquenille du duc; mais après tout cela, comme la finesse ne lui manquait pas, il comprit qu'il était importun et se retira en arrière. Le duc monta

dans le carrosse de M. Law, qui le conduisit jusque chez lui. Il se fit arrêter à la porte du jardin, dont il avait la clef.

Le duc trouva Bourgogne endormi ; il le secoua pour le réveiller, et pénétra chez lui par le cabinet des livres. Il avait grande hâte d'embrasser Galaor, son libérateur certainement cette fois de plus. Il le trouva couché sur un coussin de satin rose recouvert et garni de dentelles et entouré d'une multitude de fleurs des plus belles et des plus rares ; le duc les aimait beaucoup. Il avait son collier d'émeraudes et un billet écrit sur du papier vert, chiffonné autour ; il s'en empara et se hâta de lire :

« La place d'ange gardien près de toi n'est pas une sinécure. Tu aurais mérité que je te laissasse passer la nuit tout entière avec les soudards ; mais tu as eu confiance, et je te dois la preuve qu'elle ne sera jamais trompée. Tâche donc d'être sage une bonne fois et n'use pas mon pouvoir à réparer le mal que tu fais, au lieu du bien que je pourrais te faire. »

La mercuriale était douce, aussi Galaor fut-il couvert de baisers.

Il ne fut bruit dans Paris, parmi les jeunes sei-

gneurs et les demoiselles du monde, que de l'aventure de M. de Châteaubert. On venait par curiosité faire des visites au chien miraculeux ; il les recevait avec sa majesté ordinaire et sans s'émouvoir. M. Law racontait à qui voulait l'entendre la lettre sans signature qui l'avait prévenu.

L'official s'en émut ; il vit dans ce fait de la sorcellerie ; mais, avant de s'attaquer à un duc et pair, l'autorité ecclésiastique, comme l'autorité séculière, y regardait à deux fois. M. le Régent défendit de soulever une pareille question. Sans lui, Galaor courait de grands risques d'être brûlé en place de Grève et ses cendres jetées au vent.

Cependant le jour fixé pour comparaître à la Connétablie approchait. Le duc était décidé à en accepter les conséquences. Son duel avec M. de Bavière n'avait que des causes frivoles, et la *divinité* de Galaor était maintenant tellement prouvée qu'elle ne pouvait plus être mise en doute. Si on les obligeait à des excuses, ils devraient s'en adresser de réciproques : l'honneur serait donc satisfait.

C'était une magnifique institution que ce tribunal ; les autres pays nous l'enviaient. Mais il est à remarquer que la France, le pays d'honneur

par excellence, a seule possédé ces juges de l'honneur. C'étaient deux générations en présence : les ancêtres apparaissaient derrière eux et la postérité se trouvait en regard. C'étaient deux anneaux d'une chaîne utile et brillante qu'il ne fallait pas laisser couper et qu'on a eu tort de détruire : nous en voyons tous les jours les inconvénients.

Le matin de ce jour, M. de Châteaubert reçut sa famille. Il n'était pas un de ses alliés qui ne se fît une loi de l'accompagner au tribunal, où toute la jeune noblesse devait se réunir ; tous iraient ensemble à la Connétablie. La duchesse lui fit demander s'il lui serait agréable qu'elle s'y rendît dans une lanterne, et s'il ne voulait pas la voir quelques instants auparavant.

Le duc lui répondit qu'elle lui faisait beaucoup d'honneur, qu'elle était parfaitement libre de rester ou de venir, que, si elle se rendait à l'audience, elle devait s'entourer d'un cortége de dames pour montrer à MM. les maréchaux que sa cause inspirait un intérêt universel.

Quant à sa visite, il serait charmé de la recevoir ; mais son appartement était rempli d'une foule de gentilshommes, et il pouvait lui être

désagréable de se trouver seule au milieu d'eux. Il n'en était pas moins très-reconnaissant de son intérêt et l'en remerciait en lui offrant ses devoirs.

Une demi-heure après, les carrosses défilèrent. Ils se rendirent en grande étiquette à la Connétablie. Le comte de Tessé, doyen des maréchaux, remplacait le connétable. Il était assisté des maréchaux de Villars, de Tallard, de Berwyck, de Matignon, d'Harcourt et d'Estrées.

Le coup d'œil était des plus imposants. Tous les jeunes seigneurs étaient là, sans épée et tête nue, dans un silence religieux. Les champions conduisaient leurs parents et amis, et ceux qui n'avaient pris parti ni pour l'un ni pour l'autre se tenaient près de la table. Tous les gentilshommes de nom et d'armes avaient le droit d'entrer à la séance.

Cette autorité des maréchaux de France dans les questions de duel avait pour origine la souveraine juridiction du connétable sur les jugements de Dieu et sur les tournois. C'était un tribunal d'exception, puisque les nobles seuls en étaient justiciables. Si l'on voulait décliner l'exécution de ses arrêts, il suffisait de réclamer la roture, et

c'est ce que personne ne faisait jamais.

Dans le haut de la salle se trouvait, comme au parlement, une tribune, ou lanterne ; quelques dames y étaient admises. Mais on ne les voyait qu'à travers des grilles, les femmes n'étant pas compétentes en ces graves questions.

Le maréchal de Tessé entra le premier, suivi de ces vénérables restes de nos glorieuses campagnes du temps du grand roi. Ils prirent aussitôt séance, et l'interrogatoire commença.

Il était de l'honneur des accusés et de celui des témoins de ne rien dissimuler à leurs juges, aussi la scène des Tuileries et celle de la route de Saint-Cloud furent-elles racontées dans leurs moindres détails. M. d'Auvray parut, et d'après une question du maréchal de Villars, il répondit qu'il ne dissimulerait pas à monseigneur qu'il s'était trouvé à cette fin sur la route de Saint-Cloud, mais qu'il ne pouvait donner aucun renseignement touchant la source de cet avis et qu'il n'en savait pas davantage.

— Monsieur le duc de Châteaubert, avez-vous quelques soupçons sur cet espion si empressé d'éclairer vos démarches?

— Aucun, monsieur le maréchal.

— Et vous, monsieur le comte de Bavière ?

— Aucun, monseigneur.

— Vous ne connaissez personne qui ait découvert vos projets, méchamment ou à dessein de vous nuire?

— Non, monseigneur.

— Il n'est pas besoin d'ajouter, messieurs, que vous n'accusez, ni l'un ni l'autre, votre adversaire d'avoir dénoncé vos desseins, afin d'y mettre un obstacle.

— Sur l'honneur, non, monsieur le maréchal.

— Il n'existe entre vous aucun sujet de haine, vous ne vous êtes point fait d'offenses, vous ne vous êtes pas dit d'injures, vous n'avez rien entrepris l'un contre l'autre? Jurez-le.

— Je le jure!

Ces deux dernières réponses se firent spontanément, ensemble.

Les témoins furent ensuite interrogés devant les champions. Tout se montrait au grand jour et ouvertement dans ce tribunal, où les formes de la justice n'étaient que de l'équité.

Après avoir entendu la cause, les maréchaux délibérèrent, duis M. de Tessé se leva et rendit leur arrêt sans appel et dont l'exécution était in-

dispensable sous peine de forfaire à l'honneur.

M. de Châteaubert et M. de Bavière se devaient mutuellement des excuses et ils allaient se les adresser sur l'heure. Ils jureraient d'étoufler tout ressentiment et de ne recommencer la querelle sous aucuns prétextes.

— Avancez, messieurs, dit la voix solennelle du greffier.

Les deux jeunes gens obéirent.

— Vous reconnaissez la jurisprudence du tribunal, messieurs?

— Oui, monseigneur.

Les ducs et pairs avaient essayé maintes fois de s'y soustraire, mais le duc de Châteaubert l'avait hautement acceptée, en dépit de leurs réclamations.

— Vous vous soumettez à son arrêt et vous jurez de l'exécuter sans restriction?

— Oui, monseigneur.

— Après avoir ouï les champions et les témoins, nous, maréchaux de France, juges du point d'honneur, déclarons, sur notre conscience et notre foi de gentilshommes, qu'il n'y a lieu à suivre la querelle et que lesdits champions doivent se faire des excuses en notre présence, le duc de Château-

bert pour avoir ordonné à ses gens d'entraver la route du comte de Bavière, et celui-ci pour avoir adressé audit seigneur duc des paroles malséantes, dans le jardin de Sa Majesté, où il ne pouvait sur-le-champ lui en donner la réparation. De plus, il leur est fait défense expresse de reprendre cette querelle, sous aucun prétexte et dans quelque occasion que ce soit, leur ordonnant de vivre en bonne intelligence désormais, ainsi que le doivent faire des gentilshommes au service du roi, à qui seul appartiennent leur vie et leur épée. La main, messieurs.

— C'est de bonne foi et sans arrière-pensée?

— Oui, monseigneur, nous le jurons.

— Allez donc et que la paix du roi ne soit plus troublée désormais.

Un salut profond répondit à celui du maréchal.

Toutes les têtes se courbèrent pendant que le tribunal se retirait. Il n'était pas un seul homme dans cette assemblée qui ne fût prêt à verser la dernière goutte de son sang pour marcher contre l'ennemi de la France, à la suite de ces vieillards, dont un au moins était un héros. Quand Villars passa, les marques de respect allèrent jusqu'à la vénération. Tous étaient orgueilleux

d'avoir pour chef et pour juge le vainqueur de Denain.

Lorque les maréchaux se furent retirés, les gentilshommes quittèrent leurs places et se mêlèrent suivant leur caprice. Il y eut quelques discussions au sujet de ce qui venait de se passer, mais l'arrêt fut accepté et approuvé généralement. M. de Châteaubert, M. le comte de Bavière, ainsi que leurs seconds, affichèrent leur bonne intelligence afin qu'on n'en doutât pas.

Ils quittèrent la salle en se tenant par le bras et s'en allèrent dans le même carrosse dîner chez Renard avec leurs seconds, excepté le vicomte de Kermandre, qui s'excusa. Il était convié chez Mme de Boufflers. La première personne qu'il y aperçut fut la duchesse de Châteaubert ; ils se partagèrent les compliments.

Cette journée s'écoula gaie et joyeuse pour M. de Châteaubert ; il était heureux de cette réconciliation, heureux surtout de la façon tout honorable dont le tribunal l'avait traité. Au dessert, on porta des santés et Châteaubert s'écria étourdiment :

— Messieurs, nous sortons du tribunal d'honneur; j'ai grande envie de recommencer ici le

tribunal d'amour et de vous poser une question à résoudre. Depuis que j'ai mon chien, les aventures pleuvent dans ma vie ; elles se succèdent avec une rapidité sans seconde. J'ai le cœur tiré par deux beautés différentes : une brune et une blonde. Il me semble que je les aime toutes deux et toutes deux différemment. Je ne les ai vues qu'une fois chacune, et j'en rêve. S'il me fallait choisir, j'en serais incapable. Que pensez-vous de ceci ?

— Eh ! dit Richelieu, ton cas n'est pas rare : je ne fais autre chose ; seulement, au lieu de deux, j'en ai ordinairement cinq ou six au même point.

— Je connais ces points-là aussi bien que toi sans vanité, mon cher duc ; j'en parle un peu moins peut-être et je ne suis pas aussi célèbre, mais ce que j'éprouve ne ressemble pas à des galanteries ordinaires. Je n'ai jamais été ainsi.

Tous les convives éclatèrent de rire.

— Riez, riez, messieurs ; vous rirez bien plus quand vous saurez qu'il y en a une troisième, que je n'ai point vue, et près de laquelle je me rendais quand les racoleurs du Mississipi m'ont détourné. Je la soupçonnerais d'être de mes infantes, la brune, si elle n'était pas mieux gardée par son dragon de mari que la toison d'or.

— Qui est-elle donc? demanda Richelieu. Un mari jaloux, je dois avoir passé par-là.

— Tu n'y as pas passé, je le jure, et personne non plus. Elle habite une Thébaïde où les murs sont tellement hauts qu'on peut à peine y grimper pour entrevoir le jardin. C'est tout ce que j'en sais, du reste.

Et l'autre, qui la garde? demanda Châtellux.

— Une excellente et digne chanoinesse, une personne d'une grande vertu, la comtesse Alexandrine de Tencin, répliqua Châteaubert d'un ton béat.

Le dîner s'était prolongé de façon à rejoindre le souper, et le souper rejoignit la médianoche, qui aurait presque rejoint le déjeuner, si le sommeil et la fatigue n'avaient vaincu ces jeunes fous.

Au moment de se séparer, le baron s'approcha de Châteaubert et lui dit du ton le plus indifférent :

— Monsieur le duc, la promenade doit avoir lieu mardi prochain; si vous le permettez, j'aurai l'honneur de venir vous chercher, à quatre heures du soir à votre hôtel.

— C'est bien, monsieur, répliqua le duc avec cette nuance de hauteur involontaire dont il ne

pouvait se défendre vis-à-vis de cet homme.

Tulaisne fut désagréablement frappé. Il s'en alla rêvant aux moyens de se rendre plus nécessaire, pendant que M. de Châteaubert rentrait à son hôtel, soucieux et presque découragé.

Son premier mouvement était de chercher Galaor, qui le provoquait aussi par ses caresses. Il s'attendait toujours à quelque surprise de son bon génie. Cette fois il le trouva étalé sur son coussin de dentelles, dormant la tête appuyée sur un grand paquet scellé des armes de France et qui paraissait contenir des papiers importants.

Le duc s'empressa de briser le cachet. Il trouva un parchemin tout neuf portant en tête ces mots sacramentels :

« De par le roi, etc. »

C'était sa nomination de grand-chambellan.

Châteaubert se laissa tomber sur un siége ; il était anéanti. Était-ce la joie, la surprise, le remords? Il ne prononça pas un mot; il se laissa déshabiller sans faire la moindre observation ; il ne s'occupa même pas de son chien !

—Monseigneur est en disgrâce, pensa le valet de chambre, et pour cette fois le joli toutou aura donné une mauvaise nouvelle.

XV

FANCHETTE

Le même jour où le duel se jugeait à la Connétablie, Mlle de Vanvres se promenait dans son jardin, pensive et solitaire ; elle se rappelait incessamment la rencontre qu'elle avait faite et la recommandation de sa protectrice.

— Il faut fuir ces gens-là comme la peste !

En vain avait-elle demandé l'explication de ces paroles, on s'était borné à des généralités, à la morale et à la convenance.

Bien qu'elle eût été très-souvent à l'hôtel de Châteaubert, la brodeuse n'avait même jamais entrevu le duc. Elle en avait entendu parler à la duchesse et à ses gens, mais elle n'eût pas cru, elle n'eût pu concevoir qu'une femme ayant un mari semblable pût prendre son parti de son abandon.

La comtesse n'était pas revenue depuis, et chaque

soir la recluse se rendait dans le bois, elle y trouvait presque toujours M. d'Olivet; leurs conversations prenaient une teinte plus intime, plus tendre, et cependant le comte conservait pour la jeune fille un respect, une déférence, très-éloignés des habitudes de ce temps-là.

Elle lui raconta sa promenade, sa visite à l'abbaye de Longchamps, où elle n'avait pas chanté de motet, il n'en avait jamais été question. Elle lui parla des jeunes seigneurs de la route, il se les fit dépeindre minutieusement et finit par lui dire, comme la comtesse :

— Fuyez-les, fuyez-les !

— Mais enfin, qui sont-ils ?

— A quoi bon vous le dire, puisque vous ne devez pas les revoir? Ce sont des fous, des enjôleurs de filles, des *pestes* enfin.

— Comme le Régent?

— Bien pis que le Régent. Il ne séduit que celles qui se donnent; nul ne peut l'accuser d'un rapt, tandis que ceux-ci...

— Oh ! monsieur, vous avez beau dire, s'ils sont ainsi, c'est la faute de ce Régent, ceci je le sais bien; j'en ai souvent entendu parler chez mon oncle, il n'est personne qui l'ignore.

— Vraiment? reprit le comte, est-il aussi détesté que cela?

— Oh! certes, il est détesté. Mais que vous importe à vous? vous l'aimez donc?

Ces naïvetés n'étonnaient pas M. d'Olivet; il connaissait maintenant cette étrange fille: il savait quels contrastes il y avait en elle. Une éducation faussée, si tant est qu'on puisse appeler cela une éducation, et une nature honnête.

— Ne pourrais-je enfin entrer chez vous, mademoiselle?

— Oh! monsieur, n'y pensez pas, tous mes gens sont vendus à Mme la comtesse, et...

— S'ils sont vendus on peut les acheter, j'y penserai.

Comme la dernière fois, ils avaient été épiés, mais non par Tulaisne seul : Cascaret était caché avec lui dans le plus épais du fourré, sous des broussailles, à quelques pas seulement du banc de mousse où ils s'asseyaient.

— Eh bien! dit Tulaisne lorsqu'ils furent seuls et qu'ils purent parler sans crainte, qu'en dis-tu?

— Je n'ai jamais mieux fait que de te conduire ici ce soir, j'ai appris des choses inestimables, je

suis sûr maintenant d'avoir une mine d'or à exploiter.

—Voilà une petite fille qui ne se doutait guère de l'importance qu'elle prendrait.

— Ma foi! Je ne m'en doutais guère non plus, quand j'ai été la chercher chez son ivrogne d'oncle.

Quelques minutes après le bois était désert et les deux aventuriers avaient repris la route de Paris.

Mlle de Vanvres avait désormais un sujet d'occupation et de rêverie, l'inconnu l'occupait exclusivement. Toutes ses pensées étaient pour lui, et ce sentiment si nouveau, si doux, s'emparait de son être.

Le lendemain, en se rendant au banc de mousse, elle y trouva un billet de deux lignes : le comte ne pouvait venir, ce billet n'était compréhensible que pour elle. Fanchette le lut assez difficilement, sa science n'était pas grande encore. Elle s'apprêtait à ouvrir la barrière, lorsqu'en levant les yeux elle aperçut à quelques pas d'elle celui qu'elle croyait voir sans cesse et partout; elle jeta un petit cri et plaça la main sur son cœur; l'impression était si forte qu'elle se sentit défaillir un instant.

Le duc s'élança pour la soutenir; elle devint toute rouge.

— Merci! monsieur, dit-elle, mon pied s'était embarrassé dans cette ronce et j'ai failli tomber.

— Mademoiselle, dit le jeune homme, vous vous êtes peut-être blessée, et si vous daignez me permettre, je...

Il lui tendit la main, comme l'eût fait un écuyer près d'une princesse.

— Monsieur, je vous remercie : je suis très-bien et je rentre chez moi.

Son courage et sa dignité ne pouvaient aller au delà. Elle lui fit un salut d'une adorable maladresse, ouvrit sa grille, la referma, ôta la clef et remonta non pas l'allée droite qui conduisait à la maison, mais un petit sentier qui formait labyrinthe et qui tournait plusieurs fois sur lui-même sans s'éloigner.

Quand elle eut fait vingt pas, elle s'arrêta et se cacha derrière un buisson de baguenaudiers, pour surveiller la grille. Le beau seigneur y était toujours, il dévorait des yeux ces feuillages qui la dérobaient à ses regards, il resta longtemps à la même place, puis elle le vit tirer des tablettes de

sa poche; il écrivit avec la vivacité de la passion, et jeta ses tablettes à travers les barreaux.

Après les avoir vues tomber, il s'en alla, non sans se retourner plusieurs fois, comme s'il s'éloignait à regret.

Lorsqu'elle fut certaine de son départ, elle se précipita jusqu'à ces bienheureuses tablettes, s'en saisit et les emporta au fond des quinconces, comme si elle les eût dérobées.

Derrière le tronc d'un gros chêne, entouré de houx, deux yeux ardents la suivaient, elle ne s'en douta pas.

Fanchette eut bientôt fait sauter le bouton, elle chercha la feuille écrite et trouva la déclaration la plus tendre.

Point de signature. Ce nom qu'elle désirait tant savoir, elle ne l'apprendrait donc même pas par lui!

Elle rentra préoccupée, chancelante, sa caméristе le remarqua et en fit son profit. La pauvre enfant ne savait pas dissimuler, et déjà ses belles amours menaçaient d'être fauchées sur leur tige.

Le même soir, lorsque tous les gens furent rentrés chez eux, lorsque Mlle de Vanvres eut fermé sa porte et resta seule à veiller dans son

appartement, Mlle Jacinthe, son cerbère, s'apprêtait à écrire une lettre, elle remplissait en conscience son office d'espion. Sa croisée était ouverte, la nuit était belle, mais très-noire, cette fenêtre était la seule de la maison qui ouvrît sur la route. Tout à coup, au milieu du silence, un petit paquet assez lourd vint tomber à côté d'elle.

C'était un caillou enveloppé d'un morceau de papier, sur lequel était écrit au crayon :

« Je paye le triple de la comtesse de Tencin ; si vous me refusez, je trouverai bien le moyen de vous perdre et de me venger. »

Le premier mouvement de Jacinthe Amont fut de courir à la fenêtre et de regarder sur la route : l'obscurité était trop profonde, elle n'avait garde de rien découvrir.

Le triple ! cela valait la peine d'y songer, d'autant mieux qu'elle n'était pas obligée de dire la vérité vraie, et que le chiffre ne serait pas discuté.

Il fallait traiter la question nouvelle à l'abri des soupçons. Pendant qu'elle cherchait dans sa cervelle un moyen de tout accorder, un léger bruit lui fit retourner la tête. Elle aperçut sur son balcon un homme debout, en costume de garde-chasse ; il lui montra une bourse bien garnie, elle

se tut et lui fit la révérence, il comprit qu'il pouvait avancer.

— Écoute, lui dit-il sans plus de façon, je suis un gentilhomme d'assez bonne roche, les pistoles ne me manquent pas. J'aime ta maîtresse, je désire la voir souvent, dans le plus grand secret; facilite-m'en les moyens, tu n'auras pas à t'en repentir.

— Monsieur, certainement, monsieur le duc, monseigneur.

— Tu me connais? Eh bien! tant mieux, cela ira plus vite. Acceptes-tu?

— Je suis faite pour obéir à vos ordres, monseigneur, mais ma maîtresse...

— Ta maîtresse ne s'offensera pas, j'ai quelques raisons de l'espérer. Demain au soir, tu m'ouvriras la porte, tu feras le guet.

— Il y a dans cette bourse vingt-cinq louis; la somme s'augmentera vite en te dévouant à mes intérêts.

— A demain donc.

Il enjamba le balcon et disparut aussi vite qu'il était venu, en s'aidant des sculptures et des lierres qui la garnissaient; en quelques secondes il fut sur la route et Amont l'entendit s'éloigner.

— Elle est née sous une heureuse étoile, la petite, pensa *l'honnête* soubrette : le plus joli, le plus fou, un des plus riches seigneurs de la cour de France, pour commencer. Décidément je m'attache à sa fortune, et si elle veut suivre mes conseils, elle ira loin.

— Elle se coucha, s'endormit du sommeil de l'innocence, et s'éveilla dès l'aube pour compter son trésor.

Elle observa Fanchette, la vit descendre à son heure habituelle au fond du parc, et la suivit de loin, espionnant à travers les arbres, et ne perdant pas un des ses mouvements. L'enfant ne s'en douta pas.

La gouvernante la vit sortir de l'enclos et leva les yeux au ciel.

Jacinthe arriva de côté jusqu'à la grille et écouta. Deux voix se répondaient, elle distingua celle de Fanchette, l'autre, celle de l'homme, lui était inconnue. Elle plaça son œil dans un trou de la charmille et vit très-distinctement la jeune fille assise à quelque distance sur un banc de mousse avec M. d'Olivet ; une exclamation faillit lui échapper.

— Est-il bien possible ! on se passe de moi !

L'affront était sanglant, mais c'était la femme aux hardiesses, aux expédients, accoutumée à l'intrigue, accoutumée à en tirer tout le parti possible dans son intérêt; elle eut bientôt formé un plan pour s'introduire elle-même où on ne l'attendait pas.

Les grands seigneurs avaient des châteaux ou des petites maisons dans la banlieue, les marchands avaient des vide-bouteilles dans les endroits habités. Une maison comme celle où Mme de Tencin avait caché Fanchette était fort rare, il fallait une circonstance particulière. Celle-ci avait été bâtie sous Louis XIV, par le chevalier de Lorraine, pour y recevoir Mme de Grancey; elle était aimée de Monsieur, attachée à la maison de Madame, il lui fallait un asile à proximité, où elle pût venir dans ses instants de liberté si rares. Le chevalier construisit ce pavillon, inhabité depuis sa mort, et dont un ami de la comtesse avait fait l'acquisition, pour quelques milliers de livres, personne n'en voulait.

Jacinthe écouta la conversation, des lambeaux seulement arrivaient jusqu'à elle. Il fallait cependant prendre un parti, un seul lui parut admissible, c'était l'audace, elle ou-

vrit brusquement la grille et marcha droit à eux.

Le comte se leva, son visage était irrité, Fanchette se cacha derrière lui.

— Qu'est ceci? dit-il.

— C'est à moi de le demander, monse.....

Par un mouvement d'une impétuosité violente, le comte lui imposa silence.

— Pas un mot de plus? reprit-il. Tu sais à quoi tu t'exposes. Un avertissement à l'autorité compétente, et tu coucheras au Châtelet; cette jeune dame n'a que seize ans, tu es trop au fait des choses de ce monde pour ignorer ce qui t'attend.

— Monsieur le comte! s'écria Fanchette, épargnez Jacinthe, elle a toujours été bonne pour moi.

Amont regarda singulièrement M. d'Olivet, celui-ci risqua un nouveau signe, plus impérieux que le premier.

— Aussi bien, poursuivit-il, tu ne fais que me prévenir; je connais la situation de mademoiselle et j'étais décidé à t'interroger ce soir. Je l'ai prise sous ma protection, non pas ainsi que tu l'entends, dans ta corruption effrontée, mais ainsi qu'elle le mérite, par son innocence et son malheur. Je te défends de parler de moi à qui que ce soit,

Mlle de Vanvres seule doit savoir que le comte d'Olivet est pour elle un ami, un père, entends-tu?

Il appuya sur ce mot.

— Je prétends la voir toutes les fois que cela me sera possible, je prétends que sa geôlière ne s'en doute pas. En m'obéissant, tu seras récompensée; en manquant à ce devoir, tu sais à quoi tu t'exposes, je te le répète, c'est à toi de choisir.

Jacinthe se repentait de s'être fourrée dans ce guêpier; pourtant l'espoir de la récompense la séduisait, mais comment ferait-elle pour jouer triple jeu?

— Je suis pressé ce soir et je ne viendrai pas demain, poursuivit le comte; après-demain j'entends te retrouver ici et être introduit par toi dans la maison de mademoiselle. Laisse-nous maintenant, et prends ceci pour arrhes.

Il ôta de son doigt un fort beau rubis entouré de brillants et le lui jeta dédaigneusement.

Elle salua jusqu'à terre et rentra.

— Mademoiselle, ajouta le comte, ne suivez pas les avis de cette fille, défiez-vous d'elle, c'est une abominable créature.

Une heure après, Jacinthe était à la fenêtre de

sa chambre, et Fanchette rentrée dans la sienne. Le comte lui avait dit la vérité, Fanchette n'était pour lui qu'une fille, et la façon dont elle avait accueilli quelques mots lancés au sujet de M. de Châteaubert lui prouva qu'on ne le mettrait pas à la porte.

Il ne se fit pas attendre, et arriva, par le même chemin, en prévenant sa complice qu'il comptait entrer dorénavant par la porte. Elle lui fit descendre l'escalier dérobé et le conduisit dans un cabinet attenant à la chambre de Fanchette.

— Ta maîtresse ignore qui je suis, garde-toi de le lui apprendre, j'ai mes raisons.

Le duc regarda à travers une porte vitrée: l'adorable enfant était assise près d'une table et lisait sa lettre.

Sa rêverie était trop profonde; elle ne l'entendit point. Le tapis amortissait le bruit de ses pas ; le duc était aux genoux de sa belle idole avant qu'elle se fût doutée de sa présence.

Je ne vous raconterai pas cette scène. Les prières, les extases de l'amant, les surprises, les craintes de la maîtresse, et puis les regards, les soupirs, les aveux , et puis les serments de s'aimer toujours, sincères lorsqu'on les prononce, et

puis les demandes de l'un, les refus de l'autre, les transports de tous les deux, l'impossibilité de se séparer, la nécessité de le faire, la promesse de se retrouver le lendemain, les départs simulés, les retours, les rappels, les sourires, les larmes, les baisers, qu'on prend et qu'on est trop heureux de rendre, n'est-ce pas là ce que les amoureux recommencent perpétuellement, avec un bonheur toujours nouveau, et ce qu'ils recommenceront tant qu'il y aura des amoureux, c'est-à-dire tant que durera le monde?

Il était près de minuit quand ils se séparèrent; Fanchette n'osa pas recevoir sa camériste, elle se contenta de lui dire en entr'ouvant la porte de sa chambre:

— Surtout que M. le comte d'Olivet n'en sache rien!

La journée du lendemain ressembla aux précédentes. Mlle de Vanvres travailla avec plus de courage que jamais, le soir elle reçut le tendre *berger,* style du temps, et en se couchant, cette fois, elle ne se cacha plus de Jacinthe, ce qui prouve qu'on s'habitue à tout.

Le soir du second jour, le comte d'Olivet devait être attendu, selon ses ordres. Amont n'était pas

sans inquiétudes : s'il restait assez longtemps pour que le duc le rencontrât, qu'en adviendrait-il? Elle en avait touché quelques mots à Mlle de Vanvres, qui lui répondit avec la confiance de la jeunesse :

— Il sera parti auparavant.

La nuit commençait à tomber, Jacinthe s'achemina vers la grille afin d'aller au-devant du comte. Elle le voyait venir de loin dans l'allée; au moment où il la rejoignit, il lui sembla entendre le bruit d'un équipage sur la route.

Jacinthe avait enfermé les servantes, comme par mégarde, dans la lingerie, et envoyé les laquais en course. Elle marchait devant le comte, et aperçut Fanchette occupée à supplier le duc de se retirer et à le reconduire du côté de la sortie secrète.

En même temps l'équipage s'arrêta avec fracas devant la grille principale, les laquais portaient des torches, l'un d'eux agitait à tour de bras la sonnette, tandis qu'un autre s'écriait :

— Ouvrez, ouvrez, n'ayez pas peur, ce sont des amis.

XVI

UN VOYAGE

Ce fameux mardi indiqué par Tulaisne, il trouva le duc seul dans son cabinet des livres; le temps était à l'orage, le baron le devina facilement et s'apprêta à subir la bourrasque.

M. de Châteaubert lui fit signe de s'asseoir et lui rendit légèrement son profond salut.

— Monsieur, dit-il, depuis que je vous ai donné ma parole, un grave incident est survenu dans ma vie : le roi a daigné me nommer son grand chambellan; je suis en possession d'une des charges de la couronne, et je l'ai acceptée. Comme je ne suis pas un traître, je vous préviens une fois de plus, très-sérieusement, que je renonce à faire partie de votre conjuration, si la personne du roi n'est pas ménagée, s'il me fallait manquer au serment que j'ai prononcé de le défendre et de le servir.

Tulaisne ne put retenir un sourire ironique.

— Ce que vous dites là, monseigneur, a déjà été stipulé par presque tous les gentilshommes engagés dans notre entreprise. Je vous répondrai comme à eux, comme je l'ai fait à vous-même. Nous conspirons pour le roi et au nom du roi; et nous ne nous servons de l'Espagne qu'en manière d'instrument, sauf à nous débattre après la victoire, nous sommes sûrs d'avoir toute la nation pour nous. Le carrosse qui doit nous conduire est dans la cour de votre hôtel : vous plairait-il d'y monter?

M. de Châteaubert donna quelques ordres, et, après avoir pris un chapeau sans plumes, un masque et un manteau couleur de muraille, il se rendit dans la cour par les petites entrées et monta dans le carrosse.

Sur l'ordre du duc, le cocher toucha ses chevaux, qui partirent.

Après quelques pas, le baron demanda à M. de Châteaubert s'il avait quelques nouvelles de la petite maison.

— *Elle* n'est pas revenue, répliqua-t-il d'un ton de chagrin; cette comtesse, que Dieu confonde, ne l'a pas encore ramenée. Oh! si j'avais su, je

n'aurais pas consenti à me cacher et je ne l'aurais pas laissée entre les mains de cette vieille femme!

— Eh bien ! monseigneur, je suis plus instruit que vous à cet égard. Mlle de Vanvres va retourner à la folie Lorraine, Mme de Tencin l'y ramène demain au soir et bien lui en a pris, car, si elle ne se fût pas hâtée, elle aurait eu à répondre de cet enlèvement à plus puissant qu'elle.

— Un puissant personnage s'intéresse à Mlle de Vanvres ? Vous le connaissez?

— Oui, monseigneur.

— Vous savez quel est le motif de l'intérêt qu'il lui porte ? Vous me le nommerez et vous me direz quel est ce motif.

— Pas à présent, monsieur le duc, ces secrets appartiennent à l'association dans laquelle vous allez entrer. Je vous dois un autre avertissement, monseigneur. Parmi les initiés dont vous ne verrez pas le visage, se trouve le comte de La Cerda. Ses soupçons se sont portés sur vous depuis la rencontre des Tuileries. Il profitera peut-être de cette occasion pour vous interroger cauteleusement. Votre valet de chambre a eu le tort de se laisser voir dans son escapade, lorsque, vous défiant

de moi, vous l'avez envoyé reconnaître les lieux. Un doute, un mot étourdiment prononcé pourrait l'éclairer, et souvenez-vous que vous tueriez cette femme.

— Il fait une bonne garde autour de son trésor, je suis destiné à n'être jamais plus avancé que je le suis auprès de cette adorable personne.

— Patience ! monseigneur, patience ! tout vient à point à qui sait attendre, ce n'est pas votre vertu.

Tulaisne avait intérêt à détourner ses pensées de la grave démarche qu'il allait accomplir ; il était sûr d'y parvenir en lui parlant de ses amours et il y avait facilement réussi. Il fit raconter de nouveau au jeune homme ce qu'il présumait sur la lettre de l'inconnue, qui l'avait envoyé se faire arrêter à la Grange-Batelière ; mais, là, il n'en savait pas plus long que lui, malgré ses efforts, dont il enrageait.

— Ainsi, monseigneur, vous ne soupçonnez pas qui ce peut être ?

— C'est peut-être la Florence, pour donner plus de montant à nos relations ?

— Ceci n'est point une idée de comédienne, monseigneur.

— Qui sait ?

Tout en causant, ils sortirent de Paris.

Ils furent plus de quatre heures en route et trouvèrent un relai dans les champs, aussi marchèrent-ils très-vite. Vers neuf heures du soir, ils arrivèrent à la grille d'un parc ; le carrosse s'arrêta. Tulaisne pria le duc de vouloir bien descendre. Ils pénétrèrent dans les allées tortueuses d'une sorte de labyrinthe à la mode du jour. Ils passèrent devant un château de belle apparence : tout y était clos, on n'y voyait pas une lumière. Tulaisne se dirigea vers les communs, où un homme masqué attendait, pour les conduire.

Ils étaient en face de rochers immenses ; une chapelle creusée dans le roc et sans issue apparente se présenta d'abord à eux.

Le guide ouvrit un passage caché derrière l'autel, descendit les premières marches d'un escalier, et bientôt ils se trouvèrent sous des voûtes souterraines. Une centaine de personnes y étaient déjà rassemblées et se promenaient comme des ombres, à la clarté douteuse des torches attachées aux murailles. On causait à voix basse, on semblait attendre quelque chose. Cet état d'in-

certitude dura environ un quart d'heure, ensuite une voix réclama le silence, on se tut comme par enchantement et l'on se rangea en cercle, laissant vide la place d'une estrade où étaient posés, en manière de trône, trois tabourets de paille.

Trois hommes y montèrent. Tous étaient masqués, tous avaient le même manteau brun, le même chapeau à larges bords. Un des chefs se leva et demanda si le nouvel adepte et les étrangers étaient dans l'assemblée; tout aussitôt Tulaisne conduisit M. de Châteaubert au milieu du cercle, deux autres personnages y arrivèrent en même temps.

— Monsieur, poursuivit celui qui avait déjà parlé, vous occupez une grande place à la cour, vous approchez souvent la personne du roi; au moment où il nous sera nécessaire de nous en emparer, répondez-vous de vous acquitter de ce soin et pourrez-vous remettre Sa Majesté entre nos mains?

— Oui, pourvu toutefois que vous agissiez pour ses véritables intérêts et que ce fait me soit bien démontré.

Il y eut un murmure dans une faible partie de l'assemblée.

— Comptez-vous vous établir seul le juge de tous ?

— Non, mais je veux répéter tout haut l'explication que j'ai donnée à vos agents, messieurs. J'accepte les conjurations, les révoltes ouvertes, tout ce que vous voudrez, contre la Régence. C'est, selon moi, un gouvernement indigne de nous, un joug que notre honneur nous impose l'obligation de secouer.

Renverser M. le duc d'Orléans, donner la tutelle de la France et de Louis XV à un autre prince, voilà ce que je m'engage à exécuter avec vous, rien de plus, rien de moins. S'il faut ma vie pour la réussite, elle est à vous, car tout mon sang appartient au roi. Voilà, messieurs, ce que je devais vous rappeler avant de prononcer le serment que vous réclamez. Je trouverai, j'en suis sûr, écho dans le cœur de tous ceux qui m'entendent. Vive le roi !

Ce cri fut répété par cent voix et se prolongea longtemps sous ces voûtes sonores.

Le président s'entretint quelques instants avec ses acolytes, puis il se leva.

Avant toutes choses, messieurs, chacun est ici solidaire de ses actes ; à bas les masques !

Tous tombèrent et l'on se regarda. On eût pu remarquer deux ou trois conspirateurs se cachant dans l'ombre, et conservant leurs grands chapeaux, rabattus sur les yeux, de façon à voiler entièrement leur visage.

Le duc se trouvait entre Pierre Lafont, Tulaisne et le comte de La Cerda.

Il chercha le duc du Maine et le comte de Toulouse parmi les conspirateurs, ni l'un ni l'autre n'avaient été convoqués. Il aperçut le duc de Richelieu, le cardinal de Polignac, tous les habitués de Sceaux; le vicomte de Kermandre était là dans un groupe de gentilshommes bretons, réclamant la chartre de leur duchesse Anne, lors de la réunion de la Bretagne à la France.

M. de Châteaubert prononça son serment d'une voix assurée. Il s'engagea à remettre le roi entre les mains de l'association au premier appel.

— Messieurs, reprit le comte de La Cerda, lorsque cette grave décision fut prise, mon auguste maître, le roi d'Espagne consent à vous aider dans vos projets par affection pour le roi son neveu et pour son ancienne patrie, mais il espère qu'au moins son droit à la régence ne

lui sera pas dénié, et que vos suffrages ne lui feront pas défaut.

Afin d'éviter les prétentions et les concurrences de rang, interminables à cette époque, les seigneurs avaient choisi le président hors de leur caste; ils avaient élu un avocat nommé Jacquemont, un homme d'esprit, de courage et d'intrigue. Il était ambitieux, il avait sa fortune à faire et n'en voyait pas le moyen, si ce n'est dans un bouleversement où tout serait confondu et où ses services lui assureraient une place distinguée. Il ne visait à rien moins qu'à la simarre de chancelier et se croyait certain de l'obtenir, s'il réussissait à renverser les immenses obstacles qui l'en séparaient.

A cette proposition du comte il avait une réponse toute prête.

— Monsieur le comte, dit-il, si Sa Majesté catholique prétend nous imposer des conditions, nous déclinons l'honneur de son alliance; renversons d'abord nos ennemis, et puis nous verrons à partager leurs dépouilles. N'est-ce pas votre avis, messieurs?

— Oui, oui, répondit-on de toutes parts.

— Vous l'entendez, monsieur. Je vous ferai

observer encore que nous pouvons à la rigueur agir sans Sa Majesté catholique et qu'elle a au contraire besoin de nous.

— Nous autres Espagnols, messieurs, nous travaillons pour l'Espagne, répliqua La Cerda avec beaucoup de hauteur.

— Et nous autres Français, monsieur le comte, nous travaillons pour la France, s'écria le duc impétueusement.

— Monsieur le duc, vous le prenez sur un ton...

— Jamais trop haut, monsieur, quand il s'agit du roi et de la noblesse de France.

— Monsieur le duc, vous m'en rendrez raison.

Il écumait.

— Quand il vous plaira, monsieur le comte.

M. de Châteaubert conservait un imperturbable sang-froid, il affectait les plus grandes manières et une courtoisie sans égale. Le président les rappela brusquement à l'ordre.

— Messieurs, poursuivit Jacquemont, j'ai une communication à vous faire : un de nos affidés m'a offert de me livrer M. le Régent aussitôt que je le lui permettrais. Cet enlèvement aura lieu sans bruit, sans retentissement, sans résistance, nous pouvons le tenir caché jusqu'au moment

où il nous conviendra de le rendre libre. Nous lui ferons signer ce que nous exigerons de lui, et son absence servira nos projets.

— Philippe d'Orléans a du courage, monsieur, interrompit M. de Châteaubert, personne ne l'a jamais nié.

— S'il refuse de signer, nous n'en arriverons pas moins à notre but. Le Régent ayant disparu, il faudra bien en nommer un autre.

— D'autant plus qu'il est très-facile de le supprimer tout à fait, dit une voix.

Il y eut une clameur.

— Messieurs, doit-on donner suite à cette affaire?

— Certainement, répondit la majorité de l'assemblée.

— J'en prends acte. Il nous reste maintenant à nous entendre sérieusement sur les ouvertures faites par M. le comte de La Cerda au nom de Sa Majesté le roi d'Espagne, et ceci demande toute votre attention.

La discussion fut longue et orageuse. La Cerda défendit le terrain pied à pied, les gentilshommes ne cédèrent pas; enfin une sorte de compromis fut accepté. Sa Majesté catholique enverrait les forces annoncées dans le Roussillon, elle ferait

remettre les sommes promises pour gagner les troupes et les seigneurs influents; ensuite, après le succès de l'affaire, on assemblerait les États généraux et on s'en rapporterait à leur décision pour savoir à qui appartiendrait la régence.

Il était grand jour lorsqu'on se sépara, les dispositions étaient si bien prises que chacun se retira par un côté différent et que les gens du pays ne virent dans cette affluence qn'une réunion de gentilshommes pour une partie de chasse. Excepté le duc et quelques autres, tous avaient des déguisements; ils s'en allèrent à pied, qui à un village, qui à une ville ou à un bourg, à quelque distance, où leur équipage était resté. Il n'y avait ni télégraphe électrique, ni police active dans les provinces; avant que le plus léger bruit parvînt à la cour, leur but serait atteint et ils n'auraient plus rien à redouter.

M. de Châteaubert et Tulaisne rentrèrent à Paris assez avant dans la matinée. Le vicomte de Kermandre y arriva longtemps avant eux, il s'était fait préparer des chevaux sur la route et revenait à franc étrier.

A deux heures, il entrait dans le cabinet de la duchesse, elle l'attendait impatiemment.

Aussitôt qu'elle l'entendit annoncer, elle se pelotonna sur son canapé et feignit de dormir.

— Ma belle cousine, s'écria-t-il en se jetant à ses genoux et en lui baisant la main, pardonnez-moi mon retard involontaire.

— Ah ! je ne comptais plus sur vous, monsieur, ou plutôt je n'y ai pas compté un instant depuis hier.

— Ne vous avais-je pas donné ma parole d'être à vos pieds avant deux heures? J'ai tardé d'un instant, c'est vrai, mais ce n'est pas ma faute, n'en doutez pas.

— Je n'en doute pas, en effet.

— Ma cousine, vous me maltraitez, vous m'accusez... Ma cousine, ma belle duchesse, ayez pitié de moi, je vous en conjure ! Voulez-vous me voir expirer à vos pieds ?

— Vous ! si vous mourez jamais d'amour, monsieur mon cousin, ce dont je doute fort, ce ne sera pas pour moi, assurément.

— Pas pour vous, et pour qui donc, mon Dieu !

— Que sais-je? quelque déesse de l'Olympe, une simple mortelle n'est pas digne d'occuper un cœur si haut placé.

Le jeune homme devint pâle et tremblant.

— Ma cousine, que dites-vous là?

— Rien que de très-flatteur, mon cousin; toutes les femmes doivent vous adorer, et Mlle Philis, qui représente Vénus au théâtre et dans les orgies du Palais-Royal, est de celles qu'on adore. Tout le monde le sait depuis longtemps, excepté moi; on m'a prise pour une jalouse, c'est fort honorable à mon âge.

Oui, monsieur, continua-t-elle, et vous n'allez pas me faire croire que vous arrivez tard parce que quelques devoirs vous ont arrêté.

— Ma cousine, je vous jure sur ce qu'il y a de plus sacré, sur mon honneur, sur vous, que le devoir seul m'a retenu loin de vous ce matin!

— Quel était ce devoir, monsieur?

— Pardonnez-moi, je ne puis le dire, j'ai juré, c'est une affaire de vie et de mort, madame.

— Ah! Ah!

Elle éclata de rire.

— Ah! ma cousine, que c'est barbare! que c'est indigne de vous et de moi!

— Vous me connaissez, mon cher cousin, je ne reviens point sur une décision. Ou la preuve, ou

un éternel adieu: je vous laisse cinq minutes pour vous décider.

M. de Kermandre baissa la tête; s'il eût regardé la duchesse, il eût vu sur son visage une expression d'angoisse qu'il était loin de soupçonner.

— Vous voulez ma mort, madame: un gentilhomme ne peut pas vivre quand il a forfait à l'honneur.

— Est-ce donc un forfait, vicomte, pour un Kermandre, que de confier son secret à une Beaumanoir? Me croyez-vous capable d'en abuser?

— J'ai juré, madame! répéta-t-il.

La duchesse saisit sa main et l'attira vers elle. Il se laissa aller à cette douce violence et retomba bientôt agenouillé. Les accents de la syrène prirent une tendresse ineffable, on eût dit une torpille endormant l'oiseau avant de le dévorer. Elle déploya toutes les séductions, elle l'enivra de ses paroles et de ses regards, ses doigts se promenaient doucement sur le front du jeune homme, elle devinait le pouvoir de sa beauté, elle le charmait dans toute la force du terme, et pourtant rien n'était plus chaste que ses carresses et que son attitude. C'était plutôt une mère qu'une maîtresse.

Le vicomte perdait peu à peu le sentiment de la

résistance ; sa volonté faiblissait devant sa souveraine. Elle ne l'interrogeait plus, elle n'imposait plus son pouvoir, elle suppliait.

C'était comme une chanson dont elle berçait sa douleur. Son cœur s'ouvrait à la confiance, à l'espoir. Elle et lui, c'était le même être ; ce qu'il savait, elle devait le savoir; elle lui fit d'abord avouer le voyage, et puis la réunion, et puis les résolutions prises, la réception de son mari, tout ce qui s'était passé, à peine croyait-il l'avoir dit.

— C'est vous, ma cousine, ce sont vos conseils qui m'ont uni aux gentilshommes de notre pays, pour réclamer nos franchises. Je ne m'en repens pas, c'était mon devoir; tout mon sang appartient à ma patrie quand vous l'ordonnez surtout. Maintenant je suis une foi mentie, et, si on le savait, je serais déshonoré, vous ne l'ignorez pas. Vous avez exigé une preuve de mon amour, je ne saurais vous la donner plus grande, il m'en coûterait moins de mourir que de me parjurer.

— Mon cousin, répliqua-t-elle d'une voix grave, ne craignez rien, le sang des Beaumanoir n'a jamais fourni de trahison. Je vous crois et je vous pardonne.

Et changeant encore une fois de ton et d'aspect, elle redevint duchesse et hautaine.

— Sonnez, je vous prie, ajouta-t-elle, il me faut mon carrosse sur-le-champ. *Je dois* sortir.

Le triste vicomte obéit encore cette fois.

XVII

LA CHARMEUSE

Au moment où la duchesse montait en carrosse après avoir congédié le vicomte, elle aperçut un petit page nègre en costume de Léonard de Vinci, avec des trousses de velours cramoisi et blanc, un justaucorps mordoré, des perles au cou et aux oreilles. Il sortait en courant de la loge du suisse. C'était une fantaisie assez répandue chez les courtisanes de haut bord et chez les très-grandes dames, que ces sortes de sapajous.

Mme de Châteaubert appela celui-ci; lorsqu'il fut à la portière de son carrosse, elle lui demanda à qui il était.

— Ma maîtresse est de celles qu'on ne nomme pas, répondit-il fièrement.

— Vraiment! Par vergogne sans doute?

— Par respect, madame.

Et il s'échappa, plus léger qu'un oiseau ; il avait franchi la porte cochère avant qu'on eût pensé à courir après lui.

Mme de Châteaubert dit à son laquais:

— Chez M. Law.

Et le suisse monta discrètement le petit degré de l'appartement du duc ; il remit à Bourgogne le billet qu'avait apporté le page.

En reconnaissant l'écriture, il poussa un cri de joie. C'était un nouveau rendez-vous de l'inconnue. Cette fois, pour éviter les malheurs, un fiacre viendrait le prendre à la porte du jardin et le conduirait où il était attendu. Il n'avait aucunes questions à faire : il ne devait rien savoir sous peine de voir s'évanouir à jamais son bonheur.

Bourgogne ne manqua pas de rabâcher le page dont le suisse s'était empressé de parler. Ce pouvait être une enseigne ou un jalon. Il eut beau chercher dans ses souvenirs, il n'en avait vu de pareils que chez Mme la duchesse de Berry, chez Mme de Parabère ou chez la Florence. L'inconnue n'était assurément aucune de ces trois beautés-là.

Cette énigme le préoccupa jusqu'à l'heure du rendez-vous. A peine eut-elle sonné, que Bour-

gogne annonça la voiture. Le duc traversa le jardin à pas de loup; en se retournant, il aperçut une vive lumière chez la duchesse.

— Mme la duchesse est donc chez elle? dit-il à son valet de chambre.

— Mme la duchesse ne sortira pas ce soir, elle attend du monde, m'a dit Mlle Louise.

A la porte se tenaient deux grisons; la portière était baissée; il monta et, sans qu'il sût comment, il se trouva enfermé dans cette boîte roulante. Il y était seul, et quand il essaya d'en baisser les glaces, il reconnut qu'elles étaient remplacées par des panneaux non mobiles.

Il resta presque une heure en route, puis le fiacre entra dans un jardin, ou dans un parc, puis il s'arrêta, et il fut ébloui par une grande quantité de lumières. Sous un perron magnifique, un vestibule digne d'un palais, s'ouvrit devant lui; le petit page était là avec trois ou quatre belles filles, vêtues aussi à l'orientale: pas un homme ne se montrait.

Le duc monta les marches en courant et entra précédé de ses introductrices. Elles le conduisirent à travers des fleurs jusqu'à une sorte de galerie,

où elles le laissèrent, sans qu'aucne d'entre elles eût prononcé un mot.

Cette galerie était splendide; c'était le vrai boudoir d'une sultane.

M. de Châteaubert resta ébloui, il n'avait jamais rien rêvé de semblable. Il y avait là tout un poëme à lire, il s'agissait seulement d'en apprendre l'alphabet.

A la galerie succédait une enfilade de pièces aussi magnifiques, bordées par un jardin splendide et embaumé. La lune en éclairait les allées et semait de paillettes d'or les réservoirs de trois jets d'eau, dont le murmure endormait les sens.

Après avoir parcouru ce superbe séjour, à peine il fut assis qu'une des belles filles parut.

— Monseigneur, lui dit-elle, vous êtes chez une personne qui court les plus grands dangers en vous recevant. Des raisons que vous apprécierez un jour lui font une obligation indispensable de se cacher. Elle se fiera à votre parole de respecter strictement son incognito. Si vous me la donnez, ma maîtresse, qui vous entend, va venir; si vous refusez, le carrosse vous attend pour vous reconduire. La dame de céans ne vous apparaîtra que masquée, et son masque sera pour vous aussi

sacré, aussi inviolable que le visage d'un gentilhomme. Prononcez.

— Un instant! N'est-ce pas quelque laideron qui veut se jouer de moi? est-elle seulement de moitié aussi jolie que vous?

— Monseigneur, sur ma part de salut éternel, ma maîtresse est belle comme Vénus.

— Essayons. J'accepte.

— Ce n'est pas ainsi qu'il faut le dire, monseigneur. Répétez après moi mes paroles : « Moi, Raoul de Ménard, duc de Châteaubert, pair de France, j'engage ici solennellement ma foi de gentilhomme de ne jamais chercher à connaître directement ni indirectement la personne qui va me recevoir tout à l'heure, jusqu'au jour où il lui plaira de se découvrir. J'accepte la diffamation de mon nom et de mes armes si je manquais en la moindre chose à la promesse que je fais volontairement, et que je prie ma dame de vouloir bien accepter en hommage de mon dévoument. »

— C'est très-grave, ajouta-t-il après avoir répété la formule; cependant je m'y engage et l'on y peut compter.

La suivante se retira, laissant le duc convaincu qu'il allait voir paraître la belle Elminé.

Cinq minutes après les demoiselles rentrèrent, et, derrière elles, marchait une vraie houri, une femme d'une taille moyenne, vêtue d'un costume turc semé de pierreries et d'une richesse dont rien ne peut donner l'idée. Il avait l'exactitude de ce temps-là, où tout était fantaisie. Sa poitrine, ses épaules, ses bras, étaient nus, chargés de perles et de diamants ; une abondante chevelure blonde tombait en boucles luxueuses autour de son visage, impénétrablement caché sous un masque de velours noir. Ses mains et tout ce qu'on pouvait apercevoir de son corps délicat étaient d'une forme exquise : une vraie statue grecque.

Mais ce que rien ne peut ni peindre ni exprimer, c'est la grâce, la morbidesse, la volupté chaste, que cette femme portait en elle. Aussitôt qu'elle aperçut le duc, elle s'arrêta, croisa ses bras sur sa poitrine, lui fit un salut plein d'un embarras adorable et s'enveloppa dans son voile.

Le duc fut ému et surpris au delà de toute expression. Le naïf sentiment de Fanchette même ne lui avait point donné l'idée d'une impression semblable. Fanchette était une enfant, une fille du peuple, que son rang éblouissait peut-être ; ici, il sentait une femme jeune, mais connaissant la vie,

une femme que son intelligence et son éducation mettaient au-dessus des surprises d'amour-propre et qui l'aimait; elle n'avait pas encore parlé, qu'il avait deviné tout cela.

L'inconnue s'appuya sur lui plus longtemps peut-être qu'il n'était nécessaire; elle se laissa conduire à un divan, s'y jeta avec un geste de remerciement dont le duc fut enivré, et, dès qu'elle fut assise, ses femmes disparurent sans qu'elle eût besoin de les renvoyer.

Le duc se plaça sur une pile de coussins non loin d'elle. Il voyait son sein agité palpiter sous le brocard; elle était encore trop émotionnée pour pouvoir prononcer un mot; quant à lui, il la regardait avec délices. Enfin elle étendit vers lui son éventail et murmura :

— Pardon, monseigneur!

La pauvre femme ne put retenir un sanglot bruyant et quelques larmes roulèrent comme des perles défilées sur son masque.

M. de Châteaubert tomba à ses genoux et prit sa main qu'il couvrit de baisers. Il déraisonna aussi bien qu'un romantique du XIXe siècle, car, pour la première fois, il était si clairement certain qu'un amour passionné, longtemps combattu,

entraînait cette femme hors de sa voie, qu'il eût été impossible de demeurer froid auprès d'elle et de ne pas partager les agitations qu'elle éprouvait.

Après le premier moment, la belle pria le duc de reprendre sa place; sa voix était encore tremblante.

— Je vous ai convié à souper avec moi, monsieur le duc; le moment est venu, nous ferons plus vite connaissance à table.

Elle frappa dans ses petites mains; aussitôt les esclaves reparurent apportant une table servie avec un luxe dont le duc même fut ébloui. C'étaient les mets les plus fins, les vins les plus exquis, des porcelaines introuvables, des cristaux éblouissants et de la vaisselle de vermeil, digne d'une reine, au milieu des fleurs des tropiques et des fruits qui semblaient cueillis dans les jardins d'Armide.

Les servantes se mirent en devoir de les servir; ils n'avaient pas le temps de désirer, leurs pensées même étaient prévenues. Le duc, plus maître de lui-même, commença la conversation sur le ton enjoué qui lui était habituel.

— Madame, dit-il, il m'est défendu de chercher

à vous connaître, mais vous me permettrez du moins de savoir quel nom je dois vous donner.

— Appelez-moi Emeraude, c'est le nom d'une pierre précieuse, couleur de l'espérance.

— La plus belle de toutes les couleurs, madame, après celle du rubis, toutefois, qui, dans le langage symbolique, signifie, je crois, amour et bonheur.

— Ah! monseigneur, l'espérance n'est-elle pas plus belle que le bonheur? n'est-elle pas parée de plus de charmes? Elle a tous ceux qu'on lui prête et tous ceux de la réalité.

— Madame, il est des réalités si adorables qu'elles dépassent les rêves.

M. de Châteaubert était complétement dérouté; ces cheveux couleur des épis n'appartenaient pas à la belle Espagnole; cette taille magnifique, ces formes amples et rebondies n'étaient pas celles de Mlle de Vanvres. Quelle pouvait être cette femme? Elle le connaissait, elle savait sa vie jusque dans les détails. Leur conversation pendant le souper fut pétillante d'esprit et de malice de la part de la jeune femme. Elle lutina son convive avec une verve qu'il n'eût pu soupçonner sous cette enveloppe sentimentale. Elle le charma, elle l'éblouit.

— Belle Emeraude, lui dit-il au moment où on emportait la table, vous êtes une magicienne. Vous m'avez transporté ici, vous avez fait éclore ce palais enchanté, par un autre caprice vous allez me renvoyer sur la terre ; au moins vous aurez pitié de moi, vous ne me condamnerez pas à un exil éternel.

— Et qui vous parle de retourner sur la terre, monsieur? qui vous parle d'exil? répliqua-t-elle avec une coquetterie charmante. Que je sois une magicienne, peut-être. Vous ne nierez pas les prodiges de la magie, vous qui en avez été témoin si récemment.

— Ainsi jamais ce masque ne tombera devant mes ardents désirs, madame?

Il tombera, monsieur, au contraire, je vous l'ai dit, mais quand le moment sera venu.

— Une question encore, madame, et je vous en conjure, répondez-moi franchement, ai-je le bonheur de vous avoir vue ? Vous êtes Française, du moins? Tout ce luxe oriental n'est qu'une fantaisie ?

— Monseigneur, je suis du pays de Mélusine, du pays des rêves, des chimères, des illusions. Lorsque vous me connaîtrez entièrement, vous

jugerez quelle doit être ma véritable patrie.

Emeraude s'était désormais emparée de la situation ; elle la dirigea avec un tact, une délicatesse que le duc ne put se lasser d'admirer. Il se sentait envahi par cette femme dans tout son être ; elle s'emparait de lui, elle en prenait possession.

— Monsieur le duc, lui disait-elle de sa voix voilée et si basse qu'elle semblait le murmure d'un oiseau, ne me jugez pas comme les femmes de ce temps, je ne leur ressemble point. J'ai dû employer des moyens extraordinaires pour vous attirer, et je vous supplie de n'en rien présager d'outrageant pour moi.

— Ah ! interrompit-il, je vous adorerais à genoux.

— J'ai agi comme une courtisane, et cependant je ne suis pas une courtisane ; je suis une femme qui vous aime purement et saintement. Pour vous je donnerais sans hésiter ma vie et mon bonheur ; pour vous je brûlerais le monde, j'accomplirais des miracles. Votre présence ici en est un véritable. Vous apprécierez plus tard ce qu'il m'a fallu de peines et de victoires pour vous y amener.

Le duc tenait la main d'Emeraude et la baisait avec un respect, une reconnaissance qu'il n'aurait su exprimer par des paroles.

— Autour de nous, mon cher duc, les hommes et les femmes, la cour et la ville, sont envahis par la fièvre de l'or et des jouissances matérielles. Il existe en vous des facultés endormies, les plus belles, les plus nobles de votre nature. La société et l'habitude ont fait de vous un homme brave, parce que vous êtes gentilhomme, spirituel parce que Dieu vous a créé ainsi, honorable parce que vous êtes riche. Qui vous parle de Dieu ? qui vous parle de gloire ? Qui vous a jamais dit : « Vous avez reçu de vos aïeux un nom illustre, il faut le rendre plus illustre encore à vos descendants ? Vous pouvez beaucoup pour le bien des autres, vous avez des vassaux dont vous devez être le père plus que le maître, soyez-le. Vous tenez dans votre pays une haute place, entourez-la de lumières et d'éclat. Soyez grand, mais soyez bon ; soyez généreux et noble ; que votre mémoire se perpétue d'âge en âge comme celle des héros dont vous descendez. » Ce langage est étrange dans ma bouche, il est austère pour un seigneur de la cour du Palais-Royal, il est vrai, il est hone-

rable du moins. S'il vous importune, il est temps encore de nous séparer, car mon sentiment pour vous ne saurait m'en prêter un autre.

— Nous séparer, jamais! Vous êtes un ange.

— Est-il bien vrai?

Le duc la persuada sans doute, car il ne la quitta que très-avant dans la nuit. Cette femme était une de ces sirènes qui s'emparent de l'âme et qui la dominent; elle parlait en même temps à ses sens, à son cœur, à son esprit; elle changeait comme un caméléon; elle trouvait des accents pénétrants et doux qui remuaient jusqu'au tréfond de ses sentiments.

— Ah! lui dit-il éperdu, comment vivrai-je loin de vous?

— Il dépend de vous seul que nous nous voyons souvent. Je vais exiger encore une autre parole. Vous avez déjà plaisanté avec vos amis, du premier rendez-vous interrompu par messieurs du Mississipi. Je connais toutes vos actions, toutes vos pensées, et vous en aurez la preuve si je le veux. Que jamais un mot sur nos entrevues ne vous échappe. Sortez par la porte de votre

jardin et rentrez de même. A la première indiscrétion vous me perdrez sans retour.

— Ce serait ma mort, madame.

— Sans soulever le voile qui me cache, je l'écarterai un instant. J'appartiens à une de ces grandes et sévères maisons qui mettent l'honneur au-dessus de tout. Je ne suis pas libre de mes instants! On a confiance en moi, c'est là ma force et mon seul moyen ; cette force une fois altérée, je deviens impuissante, et il me faut renoncer à vous voir.

Le duc crut qu'il n'aurait pas la force de la quitter ; il revint dix fois baiser cette belle main qu'on lui tendait, et il se laissa conduire jusqu'à la voiture, où on le renferma avec les mêmes précautions.

Il descendit à la porte de son jardin, jeta une poignée de louis au cocher et se mit à courir jusqu'à sa chambre, comme un écolier en vacances

Il aperçut en entrant chez lui Galaor, littéralement couché sur un lit de roses, paré de son collier d'émeraudes, enrichi d'une pierre unique, retombant en cadenas ou en médaillon, sur laquelle était gravé ce nom chéri : *Emeraude*

Il est inutile d'ajouter que le duc ne ferma pas l'œil de la nuit.

La première personne qui entra chez lui le matin fut Tulaisne. Celui-ci affecta de ne point parler de la séance de la veille, mais il l'entretint fort de Mlle de Vanvres et de Carmen. Son étonnement fut au comble en le trouvant si indifférent pour l'une et pour l'autre.

— Mlle de Vanvres est revenue, monseigneur

— Ah ! tant mieux !

— Vous pourrez la voir dès ce soir.

Il ne répondit pas.

— Ce que c'est que d'être grand seigneur, beau et jeune, on exerce de terribles ravages. La pauvre Carmen ne songe qu'à vous, elle finira par quelque coup de tête.

— Je plains cette malheureuse dame. Ce que je puis faire, c'est de lui tuer son bourreau, s'il me recherche. Pour cette fois la connétablie ne s'en mêlera pas.

Tulaisne essaya encore de le piquer en d'autres endroits ; le duc l'écoutait à peine ; son imagination et son cœur étaient tout à ses souvenirs.

Bourgogne annonça avec beaucoup de pompe

que MM. de Richelieu, de la Trémouille et plusieurs autres seigneurs venaient d'arriver, ainsi que M. de Launay, gouverneur pour le roi du château de la Bastille.

— Ah! mon Dieu, s'écria-t-il en se frappant le front, c'est aujourd'hui le fameux déjeuner, je ne m'en souvenais plus. Bourgogne, les ordres sont-ils donnés à l'office? Cours t'en informer et reviens m'habiller sur-le-champ. M. de Tulaisne, je ne vous retiens plus.

Les convives de la Bastille accouraient, fidèles au rendez-vous, pour ouvrir le mystérieux papier et vérifier les prédictions du bon génie.

Le duc essaya vainement de redevenir lui-même avec ses amis. On but, on parla, on cria même, on ne parvint pas à s'amuser; l'amphitryon glaçait tout le monde.

— Tu es malade, Châteaubert, tu as, par ma foi! la peste, et tu nous la donnes, nous voilà tous transformés en bonnets de nuit. Jamais il ne fut repas si lugubre.

— Messieurs, répliqua le duc prenant son parti, ne vous étonnez pas, ne m'interrogez pas, je ne vous répondrai point. Je suis amoureux, c'est

tout ce que je peux vous apprendre, amoureux comme vous ne l'avez jamais été, ni moi non plus. Quelle est ma maîtresse? Suis-je heureux ou malheureux? Vous ne le saurez pas. Je vous donne cette explication uniquement pour couper court à des questions inutiles, et nous n'en parlerons plus. Maintenant, monsieur de Launay, voulez-vous bien décacheter le paquet que je vous ai remis? Et toi, Bourgogne, apporte ici Galaor, afin que ces messieurs puissent juger le prophète en même temps que la prophétie.

Les convives causaient entre eux de cette étrange confession. Bourgogne déposa Galaor et son coussin sur le milieu de la table ; il portait son collier et son émeraude et regarda ces étrangers avec une surprise indifférente qui les étonna.

Les cachets furent enlevés, le gouverneur lut à haute voix la phrase écrite par le duc:

« Avant deux mois d'ici je serai nommé par M. le Régent grand chambellan de S. M. Louis XV. »

— Et cela est la vérité, poursuivit M. de Lau-

nay : il en faut donc conclure que M. le duc et son chien sont deux sorciers.

— Il a été question à l'official de nous faire brûler en Grève, n'en plaisantez pas.

Deux laquais ouvrirent les grands battants de la porte et un huissier annonça :

— M. le marquis de Simiane, de la part de Mgr le Régent.

XVIII

CARMEN

A quelques jours de là, Ehminé était dans un de ces moments où son amour, prenant le dessus sur sa raison, la rendait capable des plus grandes folies. Alors la tâche de Dolorès devenait du dévouement.

La nature et l'éducation de Carmen donneront une mesure suffisante de ces aspirations singulières chez une comtesse de la Cerda, et pour cela quelques explications sont nécessaires.

Ehminé était un enfant sans famille, trouvée ou plutôt enlevée par des Gitanos en Andalousie. Elle avait suivi pendant plus de quinze ans la fortune de leur tribu. On lui donna le nom d'Ehminé; on l'éleva sans croyance ainsi que les bohémiens, qui ne sont pas même déistes. Elle ap-

prit à chanter, à danser, à dire la bonne fortune; elle vécut libre comme un oiseau; ses passions ne connurent d'autre frein que sa volonté.

Dolorès l'avait élevée depuis son plus jeune âge. La pauvre créature avait adoré un misérable, elle avait tout quitté pour le suivre; il la conduisit parmi des malfaiteurs semblables à lui, et ce fut dans cette compagnie qu'elle rencontra Tulaisne, bien jeune alors, et cherchant fortune en Espagne.

Son amant finit par être pendu; il ne lui restait au monde ni protection, ni ressources, ni asile; sa famille l'avait reniée; elle s'engagea avec la troupe de bohémiens qui avait enlevé Ehminé, et s'attacha à cette orpheline. Dolorès était sensible, il lui fallait quelque chose à aimer.

Ehminé s'en allait dansant par les carrefours et les places. Les plus beaux et les plus riches seigneurs lui offrirent leur cœur et leur argent, elle se riait d'eux, elle ne les aimait pas et elle voulait aimer, elle ne voulait qu'aimer.

Un jour, Dolorès remarqua parmi ceux qui la suivaient assidûment un homme à l'œil ardent, à la physionomie expressive. Cet homme se tai-

sait, il examinait, il n'offrait rien, il ne demandait rien, mais son visage s'animait jusqu'à l'exaltation et ses lèvres murmuraient à son insu :

— Qu'elle est belle!

La duègne s'informa de son nom ; elle apprit que c'était un titré de Castille, grand d'Espagne, immensément riche. Il n'avait point de famille, vivait assez retiré, n'allait qu'à la cour, où il se mêlait peu de politique et passait pour être d'une humeur sombre et morose.

Dolorès avait de l'ambition pour sa fille ; elle ne rêvait qu'à en faire une grande dame, et dans ce but elle l'avait encouragée à demeurer cruelle pour les amoureux. A force de recherches, elle apprit avec certitude qu'Ehminé n'appartenait pas au sang bohême. On l'avait trouvée sur une grande route, presque morte, à côté d'une belle dame et d'un seigneur, transpercés de coups d'épée et baignés dans leur sang.

Des gitanos passaient par là, ils recueillirent la petite fille, ils dépouillèrent les morts, laissant à d'autres le soin de les enterrer, et puis ils continuèrent leur chemin.

Les assiduités du comte de la Cerda préoccu-

pèrent Dolorès. Elle se plaça plusieurs fois sur sa route et le provoqua du regard. Il finit par lui adresser la parole et lui présenta même de l'argent.

— Non, monsieur, dit-elle, Ehminé n'est pas à vendre.

Il fut profondément étonné de cette réponse.

— Et que prétends-tu pour elle ? dit-il.

— Je prétends lui trouver un mari qui lui rende l'état et le rang de ses ancêtres et qui récompense sa vertu.

Le comte la quitta brusquement ; il n'était pas encore arrivé au point d'écouter de pareilles propositions sans colère.

Ehminé ignorait tout, elle ne l'avait pas même remarqué. Il ne la suivit pas moins et sans relâche, se détournant de Dolorès aussitôt qu'il l'apercevait. Il en fut ainsi pendant plusieurs mois. Un soir pourtant il l'accosta.

— Tu prétends que ta maîtresse n'accueille pas les amoureux? Tu en jurerais?

— Sur mon salut éternel et sur la sainte croix.

— Tu n'es donc pas païenne ?

— Je suis chrétienne, et des vieux chrétiens, monsieur.

— Et elle?

— Elle sera ce que la fera son mari.

Il lui tourna le dos, mais elle s'en alla contente; il l'avait cherchée.

Cette lutte de l'amour et de la raison dura longtemps chez le comte; il essaya par mille moyens de se guérir, il examina avec lui-même cette question, de savoir si son bonheur ne valait pas qu'il bravât le monde, et si son nom n'était pas assez haut placé pour couvrir le passé d'une bohémienne.

Une fois le doute entré dans son esprit, l'amour fut le plus fort, il envoya chercher Dolorès, et, en moins d'une heure, le mariage fut convenu. Le plus difficile était de décider Ehminé. Elle jeta les hauts cris à la première proposition. Elle refusa.

La Cerda se désespérait, il offrait toutes les Espagnes, il les aurait volées pour les mettre aux pieds de sa femme, elle en rit. Dolorès la supplia, elle l'envoya par-dessus les moulins à vent. Elle la conduisit au palais de la Cerda. On étala devant

elle les joyaux, les dentelles, les étoffes de brocard, on employa les séductions qui, depuis la mère Ève, ont triomphé de nos résistances. Elle ne céda pas encore, mais elle faiblit.

Enfin, elle se laissa tenter; elle ne put résister aux prières de Dolorès.

Toute la ville de Madrid assista à son baptême; elle eut d'augustes parrains et marraines, et huit jours après, elle fut mariée dans la chapelle du palais, à minuit. La pauvre créature venait de signer son malheur, l'oiseau venait de couper ses ailes.

Dolorès fut admise au logis en qualité de nourrice et d'esclave, la jalousie du comte la plaça près de sa femme et lui interdit toute autre fréquentation. Dès le premier jour il la renferma et la cacha à tous les yeux.

Carmen se repentit amèrement d'avoir accepté cette chaîne. Elle prit son mari en aversion et s'étudia à lui rendre le mal qu'il lui faisait. On a vu comment elle s'en acquittait.

Un jour, elle regardait à travers sa jalousie l'entrée du duc de Saint-Simon, ambassadeur de France, envoyé pour conclure le double mariage

du roi Louis XV avec la petite infante, et d'une fille de M. le duc d'Orléans avec le prince des Asturies. Parmi les seigneurs qui l'accompagnaient elle en remarqua un dont la beauté, dont la noble tournure et l'adresse avec laquelle il conduisait son cheval, la frappèrent. Elle le revit encore plusieurs fois à des combats de taureaux, à des cérémonies pieuses, où son mari la conduisait voilée ; il ne la regarda pas, elle se mit à l'aimer, et ce foyer brûlant qui couvait en elle s'enflamma tout à coup avec une violence irrésistible.

L'ambassade partit. La jeune femme commença à dépérir ; ell tomba malade ; les médecins ordonnèrent le changement d'air. En ce moment les intérêts de l'Espagne exigeaient la présence à Paris d'un agent occulte sûr et discret. M. de la Cerda se proposa au roi, il fut accepté et il partit.

Carmen revint à la vie, elle rencontrerait certainement le beau seigneur dont il n'avait pas été difficile à Dolorès d'apprendre le nom. Elle sut bientôt où il demeurait, elle connut ses habitudes, sa maîtresse en fut instruite, elle parvint à le revoir aux Tuileries et au Cours-la-Reine, à l'Opéra où elle alla en loge grillée, et sa passion

acquit plus de forces par ces faibles aliments et par les grands obstacles.

On sait le reste.

Ce jour donc où nous la retrouvons dans un de ses accès de désolation et de rage, le comte se présenta tout à coup devant elle ; il lui passait par l'esprit que les distractions lui manquaient et qu'une femme de son âge, dont l'enfance n'avait pas connu d'entraves, devait souffrir mortellement d'une semblable réclusion. Il lui proposa une promenade à la campagne. Dolorès l'accepta pour elle avec empressement.

— Je vous donnerai mon écuyer et deux palefreniers armés, en outre du cocher et des laquais. Vous irez dans ces bois qui sont au-dessus de la Seine, derrière Saint-Cloud. Vous pourrez y passer la journée ; je suis forcé de m'absenter.

Ehminé respira, pendant ce temps elle ne le verrait pas.

— Dolorès, il est inutile de te rappeler mes ordres. Le premier insolent qui s'arrête, fais tirer dessus : je me charge des suites. Vous aurez votre loup et votre voile, n'est-il pas vrai, madame ?

La jeune femme ne daigna pas lui répondre ;

il la prit malgré elle dans ses bras, la serra sur son cœur.

— Donnez des ordres, monsieur, reprit-elle en se dégageant de ses étreintes, je veux partir tout de suite.

Le jaloux présida lui-même aux préparatifs, il arma ses gens, leur recommanda à plusieurs reprises de ne laisser approcher personne de la comtesse, lui enjoignant à elle de se tenir dans le fond du carrosse, puisqu'elle en baissait les glaces, et lorsque l'équipage fut sorti de la cour, il fut sur le point de le faire rétrograder; il se repentait déjà d'avoir permis cette distraction.

La comtesse ne put donner libre cours à ses plaintes et à ses larmes, elle avait pour vis-à-vis l'impassible écuyer, un grave Espagnol, disposé à exécuter les instructions de son maître envers et contre tous.

La journée se passa bien d'abord; on parcourut de belles allées, et la comtesse demanda à descendre; l'endroit était désert, sa petite troupe l'entoura; elle marcha longtemps. Vers le soir, le carrosse s'engagea dans une route détournée, étroite et mal entretenue. Il avait plu les jours

précédents ; bref, le carrosse versa, la comtesse et ses gens furent jetés rudement à terre. Dolorès poussa des cris horribles, le cocher avait la jambe cassée, et criait encore plus haut que Dolorès.

On retira à grand peine les femmes de la voiture, l'embarras était surtout l'inquiétude et la colère du comte : comment le prévenir, comment sortir de là?

— Je sais une maison tout près d'ici, dit un laquais français; on pourrait y conduire Mme la comtesse et Mlle Dolorès; pendant ce temps je monterais un des chevaux, je courrais avertir M. le comte et chercher un autre carrosse à Paris.

C'était, en effet, le seul parti à prendre. La comtesse et Dolorès avaient eu plus de peur que de mal, l'écuyer en était quitte pour quelques contusions, ils iraient donc facilement jusqu'au gîte que le domestique assurait être fort rapproché.

Mais là une nouvelle difficulté se présentait : à qui appartenait cette maison? S'il y trouvait des hommes, le comte ne pardonnerait pas à ses gens d'y avoir mené sa femme. Ce fut la première observation de l'écuyer.

— J'irai moi-même jusqu'à cette maison; je saurai si elle est décemment habitée.

L'écuyer et le laquais partirent.

Carmen fit quelques pas dans la direction qu'avaient prise ses envoyés, comme pour marcher au-devant d'eux elle les aperçut bientôt:

— Vous pouvez venir, madame, dit l'écuyer, il n'y a dans cette maison qu'une jeune dame seule, et personne n'y entre.

La comtesse eut un instant de joie, elle allait voir une personne de son sexe, de son âge, victime peut-être comme elle; elle rencontrerait chez elle de la sympathie, et une amie dans son isolement eût été si précieuse?

La porte du logis était ouverte. Mlle de Vanvres attendait Mme de la Cerda sur le seuil; elle lui souhaita la bienvenue et lui fit ses offres de service d'une voix si douce et si triste en même temps, que la jeune femme en demeura charmée. Elles se prirent par la main et entrèrent dans le joli réduit, où la pauvre recluse pleurait depuis bien des jours celui qui ne revenait plus; l'écuyer et Dolorès les suivaient.

— Laissez-moi renvoyer cet homme, dit tout

bas la comtesse, et ne me démentez pas, je vous prie. Don Diego, madame, vous permettra d'attendre dans une autre pièce, lorsque vous aurez été présider aux arrangements du carrosse. Il faut faire transporter ici le cocher, envoyer un courrier à M. le comte, relever la voiture. Ces soins vous regardent. Moi j'ai besoin d'être seule.

L'écuyer hésita. Un geste et un regard impérieux le décidèrent; il se retira, et peu après on l'entendit fermer la porte du dehors, où il plaça un des gens en sentinelle, avec ordre de ne laisser entrer aucun homme, quel qu'il fût.

Les deux jeunes femmes, restées en face l'une de l'autre, se regardèrent.

— Vous êtes ici chez vous, madame, dit Fanchette.

— Plût à Dieu, madame! répliqua l'impétueuse Espagnole.

— Vous êtes donc...

Ses yeux interrogeaient d'après son cœur.

— Malheureuse, madame! oui, je le suis, et pardonnez-moi de vous le dire, à vous que je ne connais pas, dont le visage m'inspire une confiance qui ressemble à de l'amitié.

— Hélas! madame, répliqua la pauvre enfant, vous parlez à une autre malheureuse aussi!

— Si belle!

— Moins belle que vous, madame.

Elles sourirent comme des femmes qui ne se craignent pas, à qui l'envie est inconnue et qui sont disposées à s'aimer.

— Vous ne souffrez pas, madame, continua Fanchette.

— Je crois bien que je suis un peu blessée, madame, mais qu'importe!

Aussitôt on déshabilla la comtesse, on lui trouva plusieurs ecchymoses, il lui sembla même qu'elle ne pouvait remuer le bras. Heureusement Dolorès avait une grande expérience; elle ordonna à la malade quelques heures de repos, le sommeil étant le meilleur calmant pour les blessures. Elle avait bien autre chose en tête.

— Ah! madame, dit-elle à son hôtesse, comment pouvez-vous être malheureuse avec le rang que vous semblez occuper et lorsque vous êtes seule?

Fanchette sourit tristement.

— C'est justement parce que je suis seule que

je suis malheureuse, madame, et quant à mon rang, il n'est pas de ceux qui suffisent au bonheur, je vous assure.

—Ehminé brûlait de connaître complètement sa nouvelle amie; elle brûlait de lui ouvrir son cœur, de lui raconter ses tourments; enfant de la nature, elle en suivait les instincts sans s'inquiéter des convenances, qu'on ne lui avait point enseignées et qu'elle ignorait.

—Vos parents, madame, où sont-ils? demanda-t-elle à Fanchette.

—Depuis longtemps, je n'en ai plus, madame.

— Ah! c'est comme moi, je ne les ai jamais connus, et votre mari?

—Je n'en ai point...

— Vous n'en avez point! je voudrais bien pouvoir en dire autant.

— Vous avez donc un mari?

— Un tyran plutôt.

— Pauvre femme!

—Vous le verrez tout à l'heure, il s'empressera d'accourir, afin d'être certain qu'on ne le trompe pas, qu'aucun homme ne m'a parlé.

— Il n'en entre jamais dans cette maison, répliqua Fanchette en baissant les yeux.

— Vous êtes une religieuse?

— Non, et je n'ai pas envie de l'être.

— Alors je ne comprends pas.

— Ni moi non plus.

Carmen réfléchit quelques instants en silence.

— Donnez-moi votre main, dit-elle.

M[lle] de Vanvres obéit, la gitana prit sa main, la retourna dans tous les sens, puis elle lui demanda l'autre qu'elle examina avec la même attention.

— Mademoiselle, continua-t-elle, vous prétendez qu'il ne vient point d'hommes ici, il en est venu pourtant, car voici deux hommes dans votre vie.

— C'est vrai, dit Fanchette avec candeur.

— Pauvre, pauvre enfant! Mais vous avez dû être victime d'un événement singulier, vous avez subi une violence, et ce que je ne comprends pas, c'est par une femme.

— Rien n'est plus vrai.

— Il y a de l'amour dans cette main, un amour

profond, violent, un amour qui fera votre destinée.

— Ne craignez pas de me tout apprendre, madame, j'ai du courage, allez! et j'aime mieux savoir.

— C'est singulier, ajouta Carmen, nous avons beaucoup de lignes semblables, vous devez aimer un grand seigneur, moi aussi; vous n'en serez que faiblement aimée, moi aussi: vous en mourrez, moi aussi.

— Oui, j'en mourrai, murmura Fanchette, car il ne reviendra plus.

Carmen l'embrassa à plusieurs reprises, suivant l'impétuosité de sa nature.

Fanchette ne comprenait pas la gitana; d'ailleurs elle était toute à cette prédiction sinistre qui lui annonçait l'indifférence dont elle n'avait que trop de preuves.

— Vous allez me raconter votre vie, n'est-ce pas? reprit Carmen, je veux la connaître pour mieux juger.

— Racontez-moi la vôtre d'abord, cela m'encouragera.

Elminé dit ce que nous savons avec plus de détails ; elle s'étendit complaisamment sur la beauté, sur la bravoure de celui qu'elle nommait son maître et son Dieu. Fanchette écoutait et attribuait à son galant toutes ces perfections.

Assises l'une près de l'autre, leurs boucles se mêlaient et leurs délicieux visages se confondaient aussi, leurs mains étaient unies, les prunelles de feu de Carmen se fixaient sur les yeux humides de sa compagne.

— Ma pauvre enfant, lui dit-elle, je le vois bien, vous ne savez que souffrir. Ainsi donc il est venu, vous l'avez vu et vous ne le voyez plus ? Et vous n'avez rien fait pour le rappeler ?

— J'ignore où il habite, j'ignore jusqu'à son nom, il ne m'en a donné qu'un, un nom d'aventure, Galaor.

— Je suis plus riche que vous, moi, j'ai appris le nom de celui que j'aime, il s'appelle le duc de Châteaubert.

— Ah ! le duc de Châteaubert.

— Vous le connaissez ? demanda Carmen déjà inquiète.

— Je ne l'ai jamais vu, j'ai été souvent à son hôtel, chez la duchesse sa femme.

— Que savez-vous de lui?

C'est un beau seigneur dont on vante les succès près des femmes et qui fait des dettes.

— Et votre Galaor, reprit-elle après un instant de silence, comment est-il?

— Il est grand, il est beau.

— Comme lui!

— Il a un parler si doux, des yeux bleus si tendres!

— Comme lui!

— Il a une taille et des mains de roi.

— Comme lui! A-t-il de belles dents de perles et un sourire semblable à celui des anges? reprit la comtesse.

— Oui.

— Ses cheveux sont blonds et retombent en boucles soyeuses autour de son visage, et ses sourcils sont deux arcs d'ébène.

— Oui, répliqua Fanchette d'une voix étouffée.

Une lumière commençait à poindre dans son esprit.

— Il a une mouche naturelle, là, près de l'œil gauche, n'est-il pas vrai ?

— Oui ! s'écria Carmen en se levant épouvantée. Oui ! il est en tout semblable à votre Galaor, poursuivit-elle en la poignardant de son regard.

FIN DES AVENTURES D'UNE JEUNE MARIÉE[1]

1. L'épisode qui suit et termine les *Aventures d'une Jeune Mariée*, a pour titre : *La Fée aux Perles.* 

TABLE

Émile Colin. — Imprimerie de Lagny.

Paris. — Imprimerie J. CATHY, 3, rue Auber.